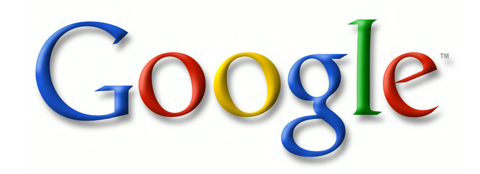


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

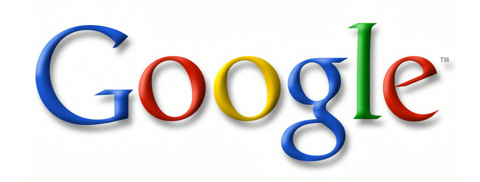
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

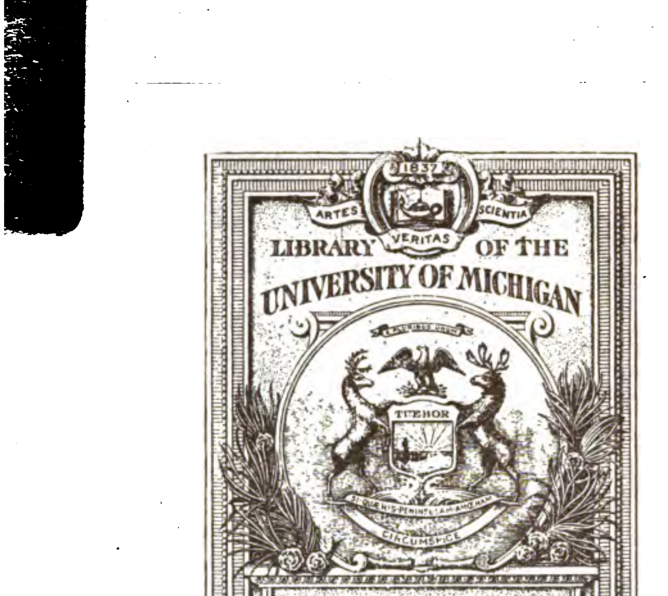
Nous vous demandons également de:

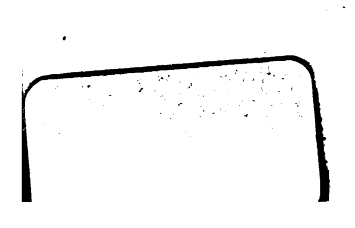
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 940,640


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



848
P82m
1872

NOUVEAUX

SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1 —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	8 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 2e édition	1 —
La Mandarine	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard, comte de, 1811-90

(A.) DE PONTMARTIN

HUITIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

NOUVEAUX

SAMEDIS

I

LA CRITIQUE EN 1871

I

1er juin 1871.

Nos désastres vont-ils changer les conditions de la critique? S'il nous était permis de raisonner d'après nos souvenirs de 1848, nous répondrions hardiment par l'affirmative. Mais, si triste que soit l'aveu, il faut bien reconnaître que nous cherchons vainement dans les masses et même dans l'élite cette réaction consolante qui n'avait rien de commun avec les questions de dynasties ou de personnes, et dont nous fûmes tous témoins, le jour où les derniers feux de la guerre civile s'éteignirent

410919

dans le sang de l'archevêque de Paris. Quelle différence pourtant entre nos angoisses d'alors et nos épouvantes d'aujourd'hui? Le triomphe des insurgés de juin eût sans doute amené des scènes de pillage et d'horreur. La mort de M. Affre, celle du général Bréa, étaient des crimes; mais ces crimes, explicables par les ardeurs de la lutte ou les hasards de la fusillade, n'offraient pas ce caractère de préméditation odieuse, cet incroyable mélange de corruption subtile et de barbarie bestiale, cette destructive alliance de tous les raffinements de l'industrie et de la science avec toutes les brutalités de la sauvagerie et de la rage, qui ont fait du règne de la Commune, de sa résistance et de sa chute, un chant de *l'Enfer* du Dante, deviné par Érostrate, traduit par Lacenaire et exploité par Mandrin. Il y a là — retrouverions-nous enfin l'apaisement et le calme — un éternel sujet de méditation et de terreur; de quoi faire trembler les plus intrépides et réfléchir les plus frivoles.

D'où vient donc que des malheurs et des attentats cent fois plus horribles n'ont pas produit dans les consciences et dans les âmes une secousse aussi forte ou du moins aussi salutaire? Nous croyons pouvoir attribuer cette bizarrerie à deux causes, l'une générale, l'autre particulière.

La première, — la plus évidente, hélas! et la plus grave, — on l'a déjà devinée. C'est le ravage qu'ont exercé parmi nous vingt ans de césarisme, en sauvant les apparences aux dépens des réalités. Tout a concouru à

l'œuvre dissolvante : les progrès du mal au dedans, les semblants de stabilité au dehors. Tous les organes se viciaient, pendant que la figure ou le masque gardait un air de force et de santé. On se chargeait officiellement de gouverner, de penser, d'écrire et de parler pour nous, et l'on affaiblissait ainsi les ressorts de l'activité humaine. On offrait au peuple les séductions et les mirages de l'utopie socialiste en échange d'une obéissance passive aux préfets et des basses complaisances du suffrage universel. Rien n'était négligé pour allumer ses convoitises; rien n'était essayé pour relever son idéal, ennoblir sa misère, éclairer son ignorance, satisfaire ses besoins, adoucir ses instincts, réveiller sa foi, moraliser sa vie, lui inspirer le goût de la liberté véritable et rétablir l'équilibre entre son éducation et ses droits. On lui laissait rêver le superflu en lui refusant le nécessaire. Flatté et asservi, corrompu et muselé tout ensemble, on l'accoutumait de plus en plus à croire qu'il n'était séparé des jouissances de la richesse et du luxe que par les sergents de ville et les gendarmes.

Il en est résulté ceci : les gendarmes et les sergents de ville lui paraissant, à lui, les seuls obstacles possibles, nous paraissant à nous les seules garanties indispensables, le jour où ces barrières visibles sont tombées, il n'a plus existé ni un frein pour l'attaque, ni un point d'appui pour la défense. L'agresseur a eu toutes les férocités de la brute, le conservateur toutes les défaillances

du malade. Nous avons assisté à l'incroyable spectacle d'une ville réputée la reine de la civilisation moderne, justement fière de sa splendeur, de son esprit, de ses trésors, de sa science, de ses monuments, de son histoire, de son courage, désarmée tout à coup devant quelques milliers de bandits, d'étrangers, de scélérats et d'énergumènes, et n'échappant aux Prussiens que pour tomber sous la griffe sanglante de ces êtres sans patrie, sans sexe et sans nom, qu'on appellerait tout simplement des monstres, si le nom qu'on inflige aux tigres, aux Caligula et aux Robespierre, ne semblait trop doux pour être accordé aux incendiaires des Tuileries et aux assassins de la Roquette.

Eh bien, même au sortir de cette lutte effroyable, le mal subsiste encore; il subsiste, non-seulement chez les pires, qui ne sont pas corrigés et méditent de nouvelles représailles, mais encore chez les bons, pris également au dépourvu par le combat, la défaite et la victoire, et tour à tour incapables de trouver en eux-mêmes l'énergie de résister et la force de réagir. Cette force, ils la conservaient intacte, en 1848, après un régime de grand air et de soleil; ils l'ont perdue, en 1871, après une période néfaste qui remplaçait l'autorité morale par la compression matérielle, l'assentiment par le silence, le concours raisonné des honnêtes gens par les trompeuses apostilles du plébiscite.

La seconde cause des tristes différences que nous si-

gnalons, — plus conjecturale celle-là et plus singulière, — c'est l'incorrigible vanité des Parisiens, humiliés et irrités cette fois d'avoir été délivrés et sauvés par d'autres que par eux. Certes, l'intervention était urgente, le péril imminent, la catastrophe immense. Chaque heure multipliait les incendies, les ruines et les victimes. Encore un jour, et le reste de nos édifices n'était plus que décombres; le reste de nos décombres n'était plus que cendres; le reste de nos geôliers n'était plus que bourreaux. Le banquier de la Chaussée-d'Antin, le marchand de la rue de la Paix, le boutiquier du faubourg Saint-Denis, désiraient ardemment une délivrance. N'importe! Le sauvetage n'a pas été opéré comme en juin 1848, par la garde nationale de Paris; l'armée des libérateurs a offert une physionomie aussi peu parisienne que possible; c'est l'enfant de mon village et du vôtre qui a joué un moment le rôle de la Providence auprès de ces fiers souscripteurs à la statue de Voltaire. En faut-il davantage pour expliquer ce sentiment bizarre, mélange de contentement, d'irritation et de honte? On n'est pas fâché de n'avoir plus, à son réveil, à compter avec le citoyen Raoul Rigault ou le citoyen Delescluze. Mais on aurait voulu qu'ils s'en allassent tout seuls, ou qu'ils fussent supprimés par quelques-uns de ces bons génies qu'on applaudissait dans les féeries. Or, l'humiliation n'est bonne que pour les âmes profondément chrétiennes. Les autres — et c'est malheureusement le plus grand nom-

bre — ne sont que trop disposées à juger irréparable le mal qu'elles n'ont pas su réparer, à se décourager d'autant plus qu'elles ont fait devant le péril une plus piètre figure et qu'elles sont plus mécontentes d'elles-mêmes. Dès lors, comme Paris, malgré nos griefs et ses crimes, conserve encore sur nous je ne sais quelle prestigieuse influence, doit-on s'étonner si, même dans nos villes de province, nous rencontrons de braves gens qui nous disent que tout est fini, que le mal est fait, que le bien est impossible, et qu'ils vont retourner à leurs plaisirs ou à leurs affaires?

Est-ce à dire que les pessimistes aient raison, que tout soit réellement perdu, et qu'on ne puisse sans folie espérer ce réveil de la conscience publique qui nous assurerait, en attendant mieux, une idéale revanche? Non, mille fois non. C'est le moment ou jamais de serrer nos rangs décimés par la mort et de mesurer d'un œil calme cette tâche gigantesque, mais non pas impossible, qui consiste à relever, dans le monde moral, plus de ruines que n'en ont fait, dans l'ordre matériel, les canons allemands et le pétrole communiste. Nul ne doit refuser sa part de ce travail, à cette heure décisive et suprême où il s'agit de savoir s'il y aura encore une France. Chacun de nous, dans la mesure de ses forces, doit répéter le vers célèbre du poëte aujourd'hui tombé dans le sang qu'il a fait répandre et dans la boue qu'il a flattée :

Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

II

Si démesurés que soient nos malheurs, si enclin que soit l'homme, dans l'égoïsme ou l'orgueil de sa douleur, à déclarer sans précédent et sans comparaison possible les calamités qui le frappent, c'est pourtant au passé qu'il faut recourir quand on cherche à s'orienter au milieu des ombres ou au bord des précipices.

La crise que nous venons de subir et qui n'est pas finie offre ce caractère particulier qu'elle a reproduit en raccourci et dans l'espace de neuf ou dix mois les crimes de la Terreur, les fautes et les misères de la campagne de Russie, les humiliations et les souffrances de l'invasion, et le sinistre lendemain de Waterloo. Nous avons été, à quelques semaines de distance, vaincus comme à Leipzig, gelés et affamés comme au sortir de Moscou, envahis comme en 1814, écrasés comme en 1815, témoins ou victimes des fureurs démagogiques, comme en 1793. Eh bien, remontons, non pas à nos propres souvenirs, mais à ceux des vieillards qui nous racontaient dans notre jeunesse l'histoire de ces années terribles. La réaction contre les doctrines philosophiques et révolutionnaires n'eut pas lieu immédiatement après le 9 thermidor; le

réveil du spiritualisme dans la philosophie, dans la littérature et dans l'art ne suivit pas de très-près la chute de Napoléon Bonaparte. Il y eut une phase d'hésitation, de malaise, de tiraillement entre les partis, de désordre intérieur, envenimé de représailles. Qui serait tenté de faire dater de fructidor ou du Directoire un essai de réparation sociale, intellectuelle et morale? Quel spectacle fut moins favorable aux pacifiques revanches de l'imagination et de l'âme que cet ensemble de récriminations et de haines qui rendit si pénibles les débuts de la Restauration? Comment attribuer une renaissance spiritualiste, littéraire ou poétique à l'époque où florissaient encore Delille, Arnault, Jouy, Étienne, où la perruque de Talma et les allusions aux gloires de la grande armée avaient plus de succès qu'*Athalie* et *Polyeucte?*

Après Robespierre comme après Bonaparte, il fallut un certain temps à la conscience humaine et à l'esprit français pour se remettre de leurs secousses, voir clair dans les situations, se demander quelles avaient été les origines de tant d'excès et de catastrophes, et quels seraient les moyens d'en prévenir le retour ou d'en effacer les traces. Ne soyons donc ni trop impatients ni trop désespérés. Nous pouvons bien donner aux Parisiens une saison pour se promener *dans les champs où fut Troie*, et pour dire, en copiant le prince de Soubise, que Paris seul pouvait s'accorder le luxe d'aussi belles ruines, quand nos grands-pères ont laissé huit ans s'écouler

entre le triomphe de la déesse Raison et le *Génie du Christianisme;* quand nos pères ont attendu six ans entre la victoire de Blücher et les *Méditations* de Lamartine.

On le voit, toutes les appréhensions sont permises; mais aucune espérance n'est interdite. Ici se présente une question plus sérieuse, sinon plus insoluble.

Au commencement de ce siècle, — à ce moment que l'on est convenu d'appeler l'aurore du Consulat, — les excès de la Révolution, les souvenirs de l'échafaud, les douleurs de l'exil, les misères de l'émigration, les persécutions exercées contre l'Église, étaient déjà compensées par une riche moisson de gloire. Le deuil des familles s'oubliait dans l'enthousiasme d'une ère nouvelle. La religion, plus belle de ses blessures que de ses anciennes splendeurs, retrouvait ses sanctuaires; on avait la victoire à pleines mains; on allait avoir, faute de mieux, l'ordre, l'organisation, le gouvernement, l'autorité. La liberté seule manquait à l'appel; mais nul ne songeait à regretter cette idole plus implacable que les dieux de marbre ou d'argile auxquels on offrait des sacrifices humains. Ses victimes la poursuivaient de leurs anathèmes; ses courtisans la déshonoraient de leurs trahisons. Également étonnés de vivre, proscrits et bourreaux confondaient avec le plaisir de n'être pas morts la joie de n'être plus *libres*. Les uns acceptaient le joug, les autres encensaient le maître.

C'est alors, au milieu de ces images de réparation et de salut, qu'un groupe d'écrivains entreprit de brûler tout ce qu'avaient adoré les précurseurs de 89, de démolir la science encyclopédiste, la littérature voltairienne, la politique révolutionnaire et la philosophie sensualiste. Le moment leur parut bien choisi pour renouer la chaîne des idées, des croyances et des traditions à l'anneau qui s'était brisé, un siècle auparavant, devant le lit de mort de Louis XIV. L'entreprise était téméraire ; les écrivains dont je parle avaient de l'esprit, mais point de génie, des convictions peu profondes, et une esthétique à faire sourire le plus mince savant d'outre-Rhin. Cependant, ils réussirent; grâce à eux, le *Journal des Débats* fit autorité et tint le sceptre de la critique. Ils accoutumèrent les survivants d'une génération qui avait vu l'apothéose de Voltaire et applaudi *le Mariage de Figaro*, à délaisser peu à peu *Alzire* pour *Cinna*, Figaro pour Alceste, *les Incas* pour *Télémaque*, Thomas pour Bossuet. Ils préparèrent, à leur insu, l'avénement d'une littérature qui les aurait effrayés s'ils avaient pu la prévoir, et qui nous avait semblé, en des temps meilleurs, promettre à la France régénérée le contraire du matérialisme.

Pourquoi réussirent-ils? Parce que la Révolution leur servit de pièce justificative, parce que les maux qu'elle avait faits s'élevaient comme d'inflexibles témoignages contre les causes qui l'avaient produite. Il n'existait pas une page de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de d'A-

lembert, qui n'eût sa part de responsabilité dans cette œuvre meurtrière, commencée par les utopistes et consommée par les assassins. Cette tentative de contre-révolution philosophique et littéraire s'adressait à des lecteurs qui ne pouvaient faire un pas sans se heurter à un souvenir tragique, à un amas de ruines, et sans attribuer ces ruines et ces tragédies aux déclamations et aux sarcasmes dont s'étaient émus ou amusés leurs pères. On avait pleuré, on avait souffert, on avait tremblé pour les siens : on s'était assis, au retour de l'exil, sur le seuil d'une maison déserte ou occupée par un nouveau maître. Il n'en fallait pas davantage pour ranimer les croyances éteintes, discréditer les doctrines dangereuses, donner un public et un auditoire à quiconque plaidait pour la foi qui console contre l'athéisme qui tue.

Les analogies ne manquent donc pas entre l'époque présente et les premières années de ce siècle étrange qui, destiné à proclamer ou à subir toutes les révoltes de l'esprit, de la conscience et de l'âme, s'inaugurait par un retour aux principes d'autorité. En proie aux mêmes douleurs — sans indemnité cette fois — pouvons-nous espérer les mêmes conséquences? Nous voici en face d'une difficulté singulière. Depuis que nous essayons de moraliser nos adversités, d'en expliquer le point de départ et de catéchiser tant bien que mal ceux qui se plaignent d'être frappés dans leurs affections, leur patriotisme, leur

repos ou leur fortune, il nous arrive de rencontrer des esprits récalcitrants qui nous répondent : « C'est possible ; mais si, pour retirer la France du gouffre, sauver les débris de notre naufrage et reconquérir, à une échéance plus ou moins éloignée, tout ce que nous avons perdu, il faut nous envelopper d'un cilice ou d'un sac de cendres, entrer dans une phase de mortification et de pénitence, jeter au feu les livres qui nous ont charmés, condamner à mort nos goûts de *dilettante* et d'artiste, renoncer à tous les traits caractéristiques dont se compose la physionomie de la France et de Paris, accepter de vos mains un immense éteignoir et faire de cet éteignoir les armes parlantes d'un pays où tout était mouvement, lumière, fantaisie, gaieté, malice, grenier à sel..., eh bien, non, nous n'en voulons pas ! Mieux valent les ruines du Parthénon que la façade blanche et froide d'un temple méthodiste ; mieux vaut Athènes déchue que Tédiopolis régénérée. Nous aimons mieux périr comme Sardanapale, la coupe en main, la couronne au front, dans l'ivresse d'un dernier festin, que de vivre en quakers ou en trappistes. »

La réponse à cette objection est facile, et je vais encore l'emprunter à l'époque qui m'a suggéré des similitudes et des parallèles. Toutes les passions humaines, tous les penchants, tous les vices, depuis l'orgueil le plus rebelle jusqu'au libertinage le plus raffiné, avaient trouvé leur pâture dans les œuvres que s'efforçaient de démolir les

réactionnaires de 1804. Ils obtenaient ce sacrifice, du moment que l'orgueil était dompté par le malheur, le libertinago châtié par les privations et les souffrances. Mais supposez qu'un prophète eût annoncé aux jeunes gens, aux jeunes femmes, à tous ceux qui avaient savouré les érotiques mignardises du paganisme-Pompadour ou de la galanterie du Directoire, qu'à l'aide de ce sacrifice passager ils arriveraient à une littérature nouvelle qui leur donnerait *le Lac* et *les Préludes* au lieu des bouquets à Chloris; les *Odes*, les *Ballades* et *les Feuilles d'automne* au lieu de la cantate de *Circé; Éloa* et *Dolorida* au lieu du *Jugement de Midas; Notre-Dame de Paris* au lieu des *Bijoux indiscrets; Stello* au lieu de *Faublas;* les *Lettres d'un voyageur* au lieu des *Lettres à Émilie*, etc., etc.; les plus frivoles, les plus passionnés, les moins austères, auraient compris qu'ils jouaient à qui perd gagne, et que jamais réforme nécessaire n'avait reçu de plus belles indemnités. Maintenant, si vous dites que la réforme cette fois sera plus pénible, que les contes de Voltaire ne valent pas les romans de M. Feydeau, que les fantaisies de Diderot sont inférieures à celles de Baudelaire, que Beaumarchais a moins d'esprit que M. Edmond About, que *Salammbô* est préférable à *la Nouvelle Héloïse* ou *le Fils de Giboyer* supérieur au *Barbier de Séville*, je vous répondrai : « En êtes-vous bien sûr ? »

III

J'avais besoin de ces préliminaires avant d'arriver au cœur de mon sujet et de poser nettement la question. S'il vous est prouvé que, parmi les hideux spectacles qui vous consternent, parmi les affreux malheurs qui vous écrasent, il n'en est pas un qui ne se découvre en germe dans les ouvrages que vous avez dévorés, dans les pièces que vous avez applaudies, dans les succès que vous avez dorés sur tranche, dans les journaux dont vous avez centuplé le tirage, dans la critique enfin dont les dissolvants vous plaisaient et à laquelle vous donniez raison contre nous; si le moindre examen vous suffit pour reconnaître que ceux que vous appeliez indifféremment prophètes de malheur, rabâcheurs d'absolutisme ou d'ancien régime, détracteurs de nos gloires nationales, étaient dans le vrai quand ils vous suppliaient de prendre garde, de ne pas introduire l'ennemi dans la place par la porte des salons, l'antichambre des palais, le couloir des théâtres ou la vitrine des libraires; s'il vous est démontré que les vrais destructeurs de nos armées n'ont pas été les Prussiens, que les héros ou les comparses de la Commune n'ont pas eu l'initiative de

leurs crimes; que destructeurs, héros et comparses n'étaient que les exécuteurs testamentaires, les instruments visibles, les commentaires vivants de ces fictions romanesques ou dramatiques où se pressaient le galérien héroïque, le voleur incompris, la courtisane sublime, le général idiot, le gentilhomme assassin ou faussaire, le prêtre hypocrite et oppresseur, la reine impudique, le roi méchant ou grotesque, le magistrat odieux, le gendarme ridicule, le vice au pinacle, la vertu en haillons, le génie en guenilles, la triomphante alliance de l'individualisme avec l'antithèse, c'est-à-dire du MOI avec le MAL; peut-être alors seriez-vous d'avis que notre unique tort était d'avoir raison trop tôt, qu'il y a quelque chose à faire ou à refaire, à corriger ou à détruire, et qu'il n'est que temps de supprimer les causes dont vous maudissez les effets.

Le cadre est si vaste, qu'il nous serait impossible de le remplir; l'énumération est si effrayante, que, même incomplète, elle absorberait un volume. Forcé de me restreindre, je choisirai quelques points culminants, quelques noms célèbres qui résument les préambules de Sedan et de la Commune. Si, parmi ces noms, il en est qui rappellent certaines bourrasques de ma vie littéraire, ce n'est pas ma faute. Loin de moi l'idée de réduire aux proportions d'une querelle personnelle ou à l'expression d'une vieille rancune ces questions qui intéressent la société tout entière, ces souvenirs qui nous montrent tout à la fois le

péril et le salut, ces leçons qui, si nous refusons d'en profiter, redeviennent des présages ! Rester impersonnel, c'est, en pareil cas, le plus impérieux devoir du critique, s'il ne veut pas que ses conseils soient suspects ou stériles. C'est, d'ailleurs, une bien douloureuse revanche que d'être vengé de quelques épigrammes et de quelques injures par des calamités inouïes. L'homme qui chercherait là une satisfaction d'amour-propre descendrait au-dessous de ceux-là mêmes qui demeureraient sourds à ses remontrances. Il serait indigne d'interpréter les événements dont il s'empare, et même incapable de les comprendre.

Si on nous demandait quels sont les deux principaux caractères, les deux vices radicaux de la littérature et de la société modernes, nous répondrions sans hésiter : L'INDIVIDUALISME ET LE THÉATRAL, ou, en d'autres termes, l'orgueil et la vanité sous leur forme démocratique et révolutionnaire. Les types aristocratiques, depuis le roi jusqu'au grand seigneur, n'ont pas besoin de se faire les centres de la Création, de résumer en eux toutes les forces sociales, puisque nul ne leur dispute la prépondérance. Ils sont dispensés de *poser* comme un acteur sur la scène, puisque tout le monde sait ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. Mais, sous le niveau égalitaire, le plus vif désir que l'on éprouve, c'est de tricher l'égalité. Sous le régime révolutionnaire qui peut faire de l'aventurier ou de l'avocat de la veille le César ou le dictateur du lendemain, l'individu est amené à s'exagérer sans cesse sa va-

leur, en attendant l'occasion de la faire accepter par d'autres. Pendant cette attente, souvent fort longue, il prélude à son omnipotence future par des attitudes théâtrales qui dégénèrent en seconde nature et ne s'accordent que trop bien avec les penchants de ce monde parisien où la vie du théâtre s'assimile la vie réelle. Maintenant, passez de la réalité contemporaine aux fictions dont la vogue extraordinaire ne fut pas sans influence sur la catastrophe de 1848; que rencontrez-vous? Partout l'individualisme, le *héros* de nouvelle fabrique se substituant aux lois divines et humaines, se créant de sa propre autorité le remplaçant de la Providence, supérieur à tout pouvoir régulier, s'imposant aux multitudes par le prestige du génie, de la force ou de l'or, et prouvant par le bien qu'il fait tout le mal qu'il pourrait faire. Que ce héros *quand même*, au lieu d'être un prince, un capitaine ou un millionnaire, soit un bandit, un forçat, un histrion, un chiffonnier, un saltimbanque, qu'à cela ne tienne! le procédé reste le même. Vous avez le bandit chevaleresque, le forçat philanthrope, l'histrion sacré, le chiffonnier vertueux, le saltimbanque bienfaiteur de l'humanité. L'antithèse, si chère à M. Victor Hugo, si théâtrale dans ses œuvres et si fatale à son talent, n'est que l'individualisme élevé à sa plus haute puissance, le désordre proclamé et incarné daus un *monstre*, le phénomène faisant loi, l'exception préférée à la règle et devenant règle à son tour pour bouleverser toutes les notions du juste, du

bien et du vrai, pour préparer le terrain aux insurgés, le pétrole aux incendiaires et le pavé aux barricades.

Mais restons un moment encore dans des sphères plus hautes. C'est de la grande Révolution que date l'individualisme; doublé d'audace chez les uns, de perversité chez les autres, d'orgueil chez tous, il offrit en quelques années tous les échantillons du despotisme et du maléfice démocratiques. Mirabeau, Danton, Robespierre, Sieyès, Vergniaud, Saint-Just, Marat, ne furent pas seulement des révolutionnaires, mais des *personnages*, drapés à l'antique, subordonnant la société à leurs rêves ou à leur rage, et acharnés à gouverner ou à détruire d'après des maximes toutes faites qui eussent exigé, avant d'être applicables, un genre humain tout nouveau, spécialement fabriqué pour les subir. Rien ne manquait à l'appareil théâtral, pas même la trappe, toujours prête à faire disparaître ces marionnettes superbes, éloquentes ou exécrables, qui avaient leur semaine ou leur jour, et qui retombaient dans le gouffre après avoir attiré violemment sur elles, pendant leur règne éphémère, toute l'émotion, toute la stupeur, toute l'espérance, toute la terreur de leur époque. Disparus, frappés dans leur œuvre, voués à l'anathème, punis de leurs excès par leur impuissance, ces grands coupables ont pourtant laissé des traces profondes et fait d'innombrables élèves, endoctrinés et surexcités sans cesse par les créations favorites de la littérature moderne. Il est facile de suivre, à travers

nos épisodes révolutionnaires, cette descendance funeste qui se rapetisse et s'envenime à mesure que les événements réclameraient plus de vertu et de grandeur. Sans arriver jusqu'aux héros de cour d'assises qui nous attendent sur les ruines de Paris, M. Gambetta nous paraît le type le *mieux réussi* de cette religion de l'individualisme ou du MOI qui s'efforce de remonter à Mirabeau et à Danton en passant par les brasseries du quartier latin. Jamais l'infatuation du MOI n'a présenté un spectacle plus bouffon et plus sinistre qu'en la personne de cet avocat sans causes, qu'un caprice de popularité va prendre sur la tombe d'un *martyr* de Décembre, pour répandre à ses pieds tous les trésors de l'urne électorale. Il ne sait rien, son bagage est mince, son éloquence n'est que sonorité et pantomime; il n'a jamais vu manœuvrer un bataillon, jamais feuilleté un livre de stratégie, jamais prêté l'oreille aux récits d'un général ou d'un soldat. Il ignore les premiers éléments de l'organisation militaire; il ne se doute pas qu'une armée, pour ne pas être vaincue avant de combattre, a besoin d'être dirigée, disciplinée, instruite, nourrie, vêtue, équipée; que la bataille n'est que le dernier acte d'un drame qui commence aux intendances et aux bureaux de la guerre. Que lui importe? Périssent les armées, périsse une nation, plutôt que sa confiance en lui-même! Il est Mirabeau, il est Danton, il est Dumouriez, il est Carnot, par cela seul qu'il est Gambetta. Grisé de dictature, enivré de son propre génie,

il n'admet pas que ce qui lui semble facile soit impraticable, que ce qu'il veut ne puisse pas être. Son état-major, recruté dans les estaminets, se livre à d'effrontés gaspillages... Bagatelle! sa gloire, à lui, couvrira tout. L'ennemi a des forces écrasantes, une marche tracée d'avance, une certitude de succès qui peut se déduire par des calculs mathématiques... Erreur! il frappera du pied le sol et il en fera surgir des légions assez aguerries pour défier toute la tactique, pour foudroyer toute l'artillerie de l'Allemagne. Il lui faut la victoire, il l'aura : elle doit lui obéir comme la France. Si elle se refuse, il l'invente, et, comme cette invention ne peut durer plus de vingt-quatre heures, il accuse, en se rétractant, de trahison ou de lâcheté ceux que ses plans insensés ou ses ordres sans appel ont forcés de se replier ou empêchés de vaincre.

Rien n'est prévu, rien n'est réglé, rien n'est ordonné, hormis de dérisoires fournitures sur lesquelles le groupe des *frères et amis* prélève le droit du seigneur, pendant qu'elles ajoutent aux misères de la campagne, à l'horreur des désastres, aux cruautés de la défaite. Des camps sont décrétés; ils sont ruineux, absurdes, inutiles, bons à servir de trait d'union entre le communisme et l'armée. Ils n'existent pas encore, qu'on envoie des troupes pour les remplir, et ces troupes affamées, sans pain et sans gîte, se dispersent à travers champs, en mendiantes ou en maraudeuses. Que voulez-vous! le dictateur, le grand

citoyen, ne peut pas se tromper; les camps sont éclos dans sa tête comme les armées; donc, les camps étaient nécessaires et doivent figurer dans l'histoire glorieuse de la guerre de 1870. Survient l'hiver; il est affreux. Les jeunes gens arrachés à leur charrue frissonnent sous leur vareuse en lambeaux, grelottent sur la terre durcie ou tombent enveloppés dans un linceul de neige. Tant pis! c'est l'hiver qui a tort; thermomètre et Prussiens manquent également à leurs devoirs : Olympio Gambetta plane sur ces pitoyables détails de toute la hauteur de son patriotisme et de son génie ; imperturbable dans ses projets de guerre à outrance, infaillible dans sa pensée souveraine, d'autant plus sûr d'atteindre son but que tous les moyens lui manquent à la fois.

Tout à coup, la France, un moment fascinée par ces prodiges d'arrogance et de hâblerie, se ravise; on s'aperçoit que ce grand homme est en carton comme les chaussures fournies par ses protégés et portées par ses victimes. Le héros de basoche n'était qu'un personnage de théâtre, l'auteur-acteur d'un mélodrame militaire dont il avait fixé d'avance la marche et le dénoûment. Proclamations, dépêches, décrets, siéges soutenus, victoires remportées, défense nationale, points stratégiques enlevés aux Prussiens, n'étaient que des *scènes*, une série de parades, contredites dans la coulisse par d'horribles réalités; si bien qu'un jour la coulisse est devenue tout le théâtre et que le misérable bateleur s'est esquivé par la porte des

artistes, pour échapper à un double péril : l'enquête et la Commune; la colère des honnêtes gens lui demandant compte de ses actes, et l'audace des scélérats poussant jusqu'au bout son programme.

On le voit, c'est l'individualisme, hissé sur le théâtral, qui a créé, glorifié et dévoré cet homme. Maudissez-le, comme le produit le plus funeste de la révolution du 4 septembre; mais reconnaissez en lui l'influence de ces créations poétiques et romanesques que vous avez complaisamment admirées. Elles ont fait de l'individu son propre dieu, son seul dieu. Est-il étonnant que ce dieu, transporté du monde idéal dans la vie réelle, se croie certain de dominer les événements, de vaincre ses ennemis, de diriger les armées, de changer le cours des saisons, de réchauffer l'hiver, de balayer la neige, et qu'il couvre son pays de cadavres et de décombres plutôt que d'abdiquer sa divinité ?

Bien avant cette odieuse caricature, nous avions eu le portrait équestre, le modèle grandiose du *héros*, tel que j'essaye de l'indiquer. Il peut y avoir des querelles d'amants entre la Révolution et Napoléon Bonaparte; elle peut, dans un accès de fièvre chaude, briser ses statues et renverser sa colonne. Au fond, ils sont inséparables et leurs mains sanglantes resteront unies à travers les siècles. Son génie, essentiellement révolutionnaire, fort peu français, porte tous les caractères de la démocratie dont il flattait les instincts en réprimant ses excès. Parti de bas pour arriver

au delà des plus hautes cimes, il personnifiait avec un incomparable éclat le parvenu forcé de *poser* pour être au niveau de sa soudaine grandeur, et le despote enchaînant le monde entier — le monde matériel et moral — à son orgueil, à sa volonté et à sa puissance. Il apprenait de Talma l'art de ressembler à un souverain de race royale au milieu des rois qu'il avait vaincus. Il s'apprenait à lui-même le défi permanent contre l'impossible. Sous prétexte que les éléments ne devaient pas plus lui résister que les consciences, il chassait l'amiral Bruix pour lui avoir prédit une tempête; il regrettait de ne pouvoir atteindre la tempête dans le ciel et sous la vague. Il fusillait un prince pour son nom; il proscrivait un journal pour une idée, une femme pour un livre, un général pour une défaite. Voilà l'individualisme et le théâtral — *tragediante!* — dans toute leur ampleur. C'est pour cela que la Révolution a salué son joug, que notre siècle s'efforce vainement de secouer son prestige. Ce que ce prestige et ce joug nous ont coûté, on le sait. Nous en payons encore, nous en payerons longtemps le capital et les arrérages; Dieu veuille que nous ne soyons pas écrasés sous le poids! et pourtant!...

Dès le lendemain de notre délivrance, lorsque le jugement de l'histoire semblait d'avance fixé par le deuil des mères, lorsque nous n'avions qu'à nous laisser faire, qu'à nous laisser vivre pour rentrer dans cet ordre régulier d'honnêteté, de liberté et de paix qui fait les peuples heureux, qu'avons-nous vu? Les écrivains, les artistes, les

poëtes, les représentants de cette libre intelligence que Bonaparte avait étouffée, s'associer aux vieux *grognards* pour réhabiliter l'idole, la replacer sur son piédestal, la faire jouir des bénéfices de la légende et du lointain, et, au moment où l'union était le plus nécessaire, créer deux nations dans une seule ; celle-ci vivant de réalités, acceptant les bienfaits de la monarchie, travaillant au bien-être du pays et profitant de sa prospérité ; celle-là factieuse, irritée, toujours prête à conspirer contre son propre bonheur, se nourrissant de chimères, s'obstinant à ce rêve de victoires et de conquêtes dont le réveil avait été si horrible, envenimant ses souvenirs de gloire aux dépens de ses libérateurs. Bonaparte glorifié, célébré, pleuré par les interprètes de ce peuple à qui le premier Empire avait pris son dernier écu et son dernier enfant, les lettrés et les gens du monde répétant avec enthousiasme le fameux refrain :

Il s'est assis là, grand'mère !
Grand'mère, il s'est assis là !

peu d'années après l'époque néfaste où chacune de ces grand'mères s'était vu enlever, par l'insatiable despote, tous les objets de sa tendresse, c'était un de ces phénomènes de mensonge, d'ingratitude et de folie, qui expliquent tous les malheurs et méritent tous les châtiments. La vogue insolente de Béranger, fêté en haine des Bourbons, chanté dans les ateliers, favori des commis voya-

geurs, des étudiants et des grisettes, élevé par les gourmets de poésie au premier rang de nos lyriques, suffirait à prouver combien la liberté — la vraie — était indifférente à ses ombrageux défenseurs, dont le libéralisme intraitable signalait comme le dernier mot de la tyrannie et de l'arbitraire la destitution d'un sous-préfet ou le procès d'un journaliste.

Mais voici qui est plus étrange : une série de révolutions, condamnées, suivant leur usage, à produire le contraire de ce qu'elles annoncent, place sur le trône un prince de la famille impériale, et cela dans des conditions telles, avec un tel luxe de coups d'État, d'arrestations nocturnes et de transports à Cayenne, que cette fois la Révolution et le nom de Bonaparte semblent brouillés à tout jamais. Plus de malentendu possible, puisqu'il est clair que le neveu ne règne, n'existe, n'a gardé ou conquis une valeur nominale, que parce que nous avons passé trente-cinq ans à nettoyer, à restaurer, à revernir la gloire de l'oncle. Déjà de grandes voix s'élèvent pour confondre dans un égal anathème César et Octave, le testateur, l'héritage et l'héritier. Déjà les bons esprits déclarent que cette façon de frayer la route à un aventurier sans scrupules en lui comptant comme titre ce qui devait justement le faire exclure, sera désormais le sujet d'un immense remords national. Il va donc y avoir une réaction décisive, tout un arriéré de rancune, non-seulement contre cette usurpation de gloire qui sert d'antécédent et de prétexte

à cette usurpation de puissance, mais contre ceux qui ont popularisé ce double mensonge? On le croit, on profite de l'occasion pour demander naïvement si l'école *libérale* — punie par où elle a péché — n'a pas surfait outre mesure le plus coupable, le plus perfide de ces poétiques menteurs, le chansonnier poëte en qui se résume, sous sa forme la plus populaire, cette monstrueuse alliance du bonapartisme et de la liberté. On espère prendre, au moins sur ce point, une légitime revanche, et... on est hué, sifflé, injurié, bafoué, honni par tout le parti révolutionnaire et démocratique, par ceux-là mêmes qui se donnent pour les victimes indignées ou plaintives du coup d'État; et les esprits plus fins, plus modérés, vous disent tout bas : « Mais aussi, pourquoi toucher à l'arche sainte? » — ou bien : « Qu'alliez-vous faire dans cette galère? »

C'est que la passion révolutionnaire a sa logique. Elle s'égare ou se dément beaucoup moins qu'on ne le pense, quand elle s'obstine à reconnaître et à glorifier comme siens ceux qui paraissent l'avoir livrée à ses ennemis ou qui affectent de réprimer officiellement ses excès. La liberté lui est odieuse, parce que, pour prospérer, pour fructifier et pour vivre, cette liberté a besoin des correctifs, des contre-poids que la Révolution déteste comme autant d'obstacles à son esprit de destruction et de démoralisation universelles. Ce qu'il lui faut, c'est l'anarchie dans les idées, la révolte dans les âmes, la corruption dans les cœurs, et, avec ce triple élément, le pouvoir de tout faire

pour imposer à la société extérieure ce qu'elle a préparé dans le monde invisible. Elle a aimé, elle aime encore en Béranger, bien moins le vengeur des gloires nationales — que personne ne songeait à persécuter — que le flatteur des passions populaires, l'homme qui a le plus contribué à détruire, chez le peuple, le sens de l'autorité morale, de la pudeur et du respect, l'auteur de *la Cantharide*, de *la Bacchante*, de *la jambe bien faite* et du *bras dodu*, et surtout l'auteur des chansons grossièrement impies contre l'Ange gardien, le Jour des Morts, les prêtres, les jésuites et les frères *ignorantins*. Des chansons de Béranger au sac de l'archevêché en 1831, au meurtre de l'archevêque de Paris en 1848, au massacre des otages en 1871, on peut discuter la distance, mais non pas la direction. Vienne, après lui, un romancier à grand fracas, qui jette en pâture les exploits de Rodin et de d'Aigrigny aux deux cent mille lecteurs du *Constitutionnel;* que le roman, devenu un gros mélodrame, passionne aux dépens des jésuites le public des boulevards; qu'un groupe de journalistes se fasse des rentes en mangeant, chaque matin, du prêtre et du curé ; ils ne sont que les continuateurs de l'œuvre commencée ; ils délayent la goutte de venin dans la bouteille d'encre, ou dramatisent l'insidieux refrain à l'usage des beaux esprits du boulevard Montmartre. Mais aussi, que tous ceux-là, le romancier ou ses successeurs, l'auteur dramatique et son public, les journalistes et leurs adhérents, ne se mettent pas en frais d'anathèmes ou de do-

léances, quand cet ensemble de propagande poétique, théâtrale et populaire amène des explosions qu'il ne suffit pas d'appeler imprévues pour se faire pardonner de les avoir préparées; quand l'hyène démagogique dévore ceux qu'ils ont raillés ou dénoncés; quand leurs théâtres sont fermés par l'épouvante et la consternation publiques; quand les cloches dont ils se sont moqués sonnent le tocsin de l'incendie et le glas des funérailles; quand la barbarie traduit à sa manière les injustices de la civilisation; quand leur cher boulevard n'est plus qu'un désert hanté par des démons et traversé par des fantômes; quand les libres penseurs bien posés et bien rentés sont atteints dans les plus intimes profondeurs de leur amour-propre, de leur fortune et de leur repos; quand le sang rougit les pavés, quand un voile de deuil et de fumée couvre la cité par excellence; quand les palais s'écroulent; quand les monuments s'effondrent; quand Athènes change de nom et s'appelle Ninive; quand un cri d'indignation et d'horreur retentit dans le monde entier à la honte de Paris et de la France! Ils sont inconséquents; Delescluze et Raoul Rigault ne l'étaient pas!...

IV

Essayons maintenant de pénétrer dans les couches inférieures, — j'allais dire souterraines, — celles où s'apprête la cuisine révolutionnaire, et d'où s'échappent, par tel ou tel soupirail, des vapeurs dont on s'amuse avant d'en être asphyxié.

Peut-être s'étonnera-t-on de me voir placer Victor Hugo à l'entrée de ces souterrains démocratiques. Il semble que ce poste d'*honneur* conviendrait mieux à Eugène Sue et aux romanciers des journaux à cinq centimes. Mais, d'abord, tout ce que l'on peut dire de l'auteur des *Misérables* et de *l'Homme qui rit* s'applique également à l'auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif errant;* tous deux ont allumé les mêmes convoitises, flatté les mêmes passions, employé les mêmes corrosifs ; tous deux ont initié les classes riches à l'argot des classes dangereuses, sapé les garanties sociales, insulté l'Église, les rois et les prêtres, et cherché leur succès dans le perpétuel contraste des trésors de grandeur et de beauté morale chez la créature déchue, avilie, difforme et méprisée. En outre, il n'y a pas eu chez Eugène Sue, socialiste d'après coup, sectaire de hasard, à peu près oublié aujourd'hui, la préméditation

et le calcul à froid que M. Hugo, depuis près de quarante ans, n'a cessé de mêler à ses plus fougueuses inspirations. Enfin nul, mieux que le poëte des *Châtiments* et des *Contemplations,* ne représente les complaisances et les engouements de la société polie, du dilettantisme élégant, du monde des littérateurs et des artistes, se faisant, pour ainsi dire, l'entremetteur entre l'écrivain qui prétend régner sur la démocratie par droit de métaphore et d'antithèse, et le peuple qui ne serait pas encore assez mûr pour goûter la prose et les vers de ce génie sibyllin, prolixe, hiérophantique et compliqué.

Il sera difficile, d'ici à longtemps, de parler des *Châtiments* avec justesse et mesure. Telles sont les inépuisables rancunes amassées dans nos cœurs contre l'homme provoqué par M. Hugo en un duel à mort, qu'on pardonne presque à Pindare-Archiloque d'avoir frappé à côté et enveloppé dans ses furieuses invectives les causes les plus saintes et les noms les plus vénérés. Hélas! c'est un grand malheur pour une nation — et le présage de malheurs plus grands encore — quand son gouvernement tombe entre des mains si impures, que les honnêtes gens et les hommes de désordre peuvent se croire un moment liés par une communauté de haine. Il en résulte des confusions fâcheuses, et, lorsqu'arrive le jour du triage, il est trop tard; l'outil de démolition a également frappé ce qui méritait d'être haï et ce qu'il fallait respecter. Naturellement, la révolution du 4 septembre a donné droit de librairie

française au volume des *Châtiments*. L'accueil a été enthousiaste, la louange presque sans réserve. Les journaux et les revues, bloqués par le siége, se dédommageaient de leur reclusion en saluant l'œuvre vengeresse, l'exilé qui reprenait possession de sa bonne ville de Paris, le poëte qui sortait vainqueur de cette lutte corps à corps avec le chef d'un grand empire. Aujourd'hui, les bons juges et les esprits sensés — les seuls dont nous ayons souci — doivent reconnaître qu'il faut en rabattre. Dans ce combat de Titan contre un bien pauvre Jupiter, le patriotisme, le stoïcisme, l'amour de la liberté et du peuple, ont eu une part infiniment moindre que cet orgueil implacable, cet individualisme féroce, destiné à tout absorber, même le génie de l'auteur. Dans ces diatribes richement rimées contre la magistrature, la bourgeoisie, le clergé, l'armée, l'*obéissance passive*, bien des hémistiches ont pu servir de devise aux insurgés du 18 mars, de consigne aux soldats qui ont levé la crosse en l'air, d'excuse aux assassins qui ont fusillé les otages. N'insistons pas ; certain képi, signalé par un éloquent général, et désormais immortel, a éteint l'auréole sur le vaste front du poëte.

Nous sommes plus à l'aise avec *les Misérables*, gigantesque arsenal qui aurait droit à ce sous-titre : *Ou le Prologue de la Commune*. Là, pas un chapitre qui ne soit une préface d'insurrection, pas une page qui ne puisse tapisser une barricade, pas un personnage sur lequel n'aient pu se mouler les orateurs, les chefs et les exécuteurs commu-

nistes. C'est Javert dont les meurtriers ont mérité de trôner à l'hôtel de ville. C'est Gavroche qui a inondé de pétrole les sous-sols et les caves. C'est Jean Valjean dont l'ample redingote *à la propriétaire*, boutonnée sur sa camisole de forçat, renfermait dans ses larges poches le trousseau de clefs destiné à ouvrir à tous les repris de justice les portes de toutes les prisons. C'est Éponine, — la fille des rues, — ou Fantine, la courtisane angélique, qui s'est faite l'amazone de ces hideuses et sanglantes saturnales. Ainsi de suite. Il y a, dans *les Misérables*, un détail, une lame à deux tranchants, qni pénètre plus avant encore dans les bas-fonds de cette guerre sociale. Tout le long de son récit, l'auteur nous montre concurremment, et comme sur deux lignes parallèles, — une bande de malfaiteurs et d'*escarpes*, Thénardier, Brujon, Montparnasse, Gueulemer, etc., — et un groupe de républicains-émeutiers, Enjolras, Bahorel, Courfeyrac, Combeferre, Prouvaire, etc. — En apparence, rien n'était négligé pour maintenir ou exagérer les distances. Les premiers étaient des scélérats, les seconds des séraphins. Mais comme, d'une part, l'auteur prenait plaisir à nous enseigner, dans toutes ses finesses, la langue de ces bandits, à nous passionner pour leur évasion, à nous faire vivre de plain-pied avec le drame dont ils sont les héros; comme, de l'autre, il nous montrait le séraphique Enjolras et ses compagnons agissant exactement comme auraient agi à leur place Assi, Mégy, Flourens, Grousset et Billioray, il arrive fatalement que les

deux lignes finissent par se rejoindre, et que les professeurs de barricades n'ont plus rien qui los distingue des praticiens d'assassinat. L'assimilation est complète, sinon dans l'intention de M. Hugo, du moins dans l'effet de son livre. Patience! Elle se retrouvera, neuf ans plus tard, en écharpe rouge, avec sa franc-maçonnerie mystérieuse et ses cachets cabalistiques, sur les dalles de la place Vendôme ou sur le seuil de la Roquette. Le roman des *Misérables* sera pour la Commune ce que l'*Histoire des Girondins* a été pour la révolution de février.

A présent, s'il est vrai, comme nous ne pouvons l'oublier, que ce gros livre, effrayant dans sa fausse bonhomie, ait eu ses admirateurs fanatiques, son année de succès, ses panégyristes attitrés, ses sbires prêts à faire feu sur les récalcitrants et les tièdes, et qu'il ait augmenté d'un demi-million la fortune du *pauvre* poëte, à qui s'en prendre? Assurément, ce ne sont pas les prolétaires, les affamés, les vagabonds, les habitués des carrières d'Amérique et de l'éléphant de la Bastille, qui ont payé trois louis le plaisir de s'apitoyer sur les malheurs de Jean Valjean et les chagrins de Cosette. C'est vous, c'est moi, ce sont tous les bourgeois spirituels, tous les Parisiens lettrés que nous rencontrions, en mai 1862, portant fièrement sous le bras un de ces volumes sournoisement incendiaires. Jamais, non, jamais société plus intelligente, critique mieux avisée, ne fournirent plus bénévolement des

armes à leurs ennemis, ne se prêtèrent plus complaisamment au marteau de leurs démolisseurs !

Ce serait faire trop d'honneur aux derniers ouvrages de M. Victor Hugo et trop d'injure à nos lecteurs que de compter parmi les engins de destruction brevetés par l'élite du public, *les Travailleurs de la mer*, *les Chansons des rues et des bois*, et surtout *l'Homme qui rit*. Premièrement, ces ouvrages, en dépit des compères et des réclames, n'ont eu aucun succès. Secondement, ils sont plus proches voisins de Charenton que de Belleville.

J'ai hâte, d'ailleurs, d'arriver à un homme aussi extraordinaire dans son influence posthume que dans l'ensemble de sa vie et de ses ouvrages. Il est mort un an avant le coup d'État, et son œuvre colossale, plus vivante et plus puissante que bien des livres de fraîche date, emprunte aux événements qui ont suivi sa mort je ne sais quel prestige prophétique. Des personnages qui n'étaient pas *encore* vrais quand ils ont jailli de ce cerveau en ébullition, nous ont tout à coup frappés par leurs airs de ressemblance avec les héros de la triste comédie politique, qu'on dirait découpée dans *la Comédie humaine*. La fantaisie s'est changée en portrait, le rêve en réalité; l'Histoire s'est étudiée à justifier le Roman, en devenant plus paradoxale et plus invraisemblable que lui.

La gloire de Balzac s'est donc enrichie des largesses de l'immorale fortune, et, après avoir été contesté, amoindri, récusé, presque persécuté de son vivant, il a régné

en souverain absolu sur une société qui reconnaissait dans ses livres le type de ses triomphateurs, de ses favoris et de ses maîtres, sur une littérature qui, violemment détournée de l'idéal, devait chercher à l'extrémité contraire ses inspirations et ses modèles. Est-ce à dire que la critique perde désormais ses droits à propos de cet homme prodigieux? Assurément, non; mais, en présence de ces incroyables complications, de ce gigantesque dédale où se mêlent et s'entre-croisent la vérité et le mensonge, l'éblouissement et les ténèbres, les raffinements du bien et les subtilités du mal, l'hallucination et le génie, le grand artiste et le visionnaire, le créateur et le monomane, la réalité saisie dans le vif et la chimère poursuivie dans le vide, les splendeurs d'un palais de fées et le fouillis d'un magasin de curiosités, la critique ressent un embarras comparable à celui qu'éprouve le juge dans une affaire trop embrouillée.

Sa célébrité est immense; sa physionomie est ineffaçable; sa figure est de celles qui se gravent et s'incrustent, à une profondeur étonnante, dans l'histoire littéraire et sociale d'un siècle et d'un pays. Hors de cause les facultés merveilleuses, inouïes, effrayantes d'observation et d'invention. Oui; mais, encore une fois, l'influence? L'action directe ou transversale, immédiate ou lointaine, sur les idées, les mœurs, les caractères, les fautes, les folies et les malheurs d'une époque surexcitée et amollie, exaltée et corrompue, jetée hors du droit chemin et mise

en goût d'aventures par l'étrange complicité de la fiction prophétique et du fait accompli ! Voilà ce qu'il est permis de discuter... et de déplorer. Seulement, pour rester fidèle à l'actualité formidable qui nous étreint de toutes parts, négligeons aujourd'hui, chez Balzac, ce genre d'influence que nous avons souvent signalé, et qui procède par infiltration ou insinuation. Bornons-nous à deux ou trois détails qui s'appliquent plus spécialement à la situation présente ; ils sont tout à fait de circonstance, puisqu'un débat fort embarrassant s'engage à tout propos sur la question de savoir qui nous a fait le plus de mal, des hommes de l'Empire ou des hommes du 4 septembre.

Balzac a été également le précurseur, — que dis-je ! l'introducteur des roués et des viveurs, héros de coulisses et de boudoirs, qui sont devenus, par le conseil de leurs créanciers, les hommes du coup d'État ; des jeunes ambitieux, bouffis d'orgueil, sans expérience et sans génie, qui, après avoir appris dans les crèmeries la politique et la guerre, se sont improvisés organisateurs, dictateurs et stratégistes au profit des Prussiens ; et enfin des scélérats qui ont réuni, en leurs personnes, dans l'insurrection communiste, les deux genres d'hostilités auxquelles la société risque de succomber si elle n'y prend garde : la démagogie et le crime.

Relisez les romans de Balzac, où se coudoient les de Marsay, les Rastignac, les Vandenesse, les Rubempré ; puis évoquez en idée l'histoire ou le roman des Lauzuns

de 1840, brillants aventuriers qu'un règne d'expédient et de hasard transporta du foyer de l'Opéra dans les ministères, et dont la seconde jeunesse nous a fait payer les dettes contractées par la première; vous reconnaîtrez de telles similitudes, que vous ne pourrez manquer de vous dire : « Quand la fiction ressemble de si près à une prophétie, elle rend inévitable ce qu'elle raconte; elle crée ce qu'elle a l'air de pressentir. »

Cherchez, notamment dans la *Revue parisienne,* dans *Z. Marcas,* dans *la Fleur des Pois,* dans le *Grand Homme de province à Paris.* Vous rencontrerez, dans une foule de pages que j'indique sans y insister, une des idées fixes de Balzac : l'idée que notre société et notre politique vont de mal en pis, parce que le gouvernement s'obstine à n'employer que des vieillards, parce que la *gérontocratie* comprime et laisse mourir de faim, dans les mansardes de la rue Saint-Jacques, toute une génération de *jeunes hommes* de génie à qui il ne faudrait qu'une occasion pour nous donner, par centaines, des Sully, des Richelieu et des Colbert; sans compter les Hoche et les Vauban. Remarquez qu'à cette époque (1839) M. Thiers avait quarante-deux ans, M. Guizot cinquante-deux, M. Duchâtel trente-sept, M. Cousin quarante-cinq; que nos généraux d'Afrique étaient dans tout l'éclat de leur jeunesse, que des princes jeunes et vaillants se pressaient autour du trône et ne s'entouraient probablement pas de Cassandres et de Gérontes.

L'occasion est venue; elle s'est même multipliée sous forme de révolution. Elle a ouvert toutes les portes des palais et des chancelleries à ces jeunes martyrs du monopole des Mathusalems de la politique. En 1848, ils n'ont été que dangereux, tapageurs et impuissants; en 1870, ils ont été incapables et funestes ; en dernier lieu, la jeunesse révolutionnaire a été représentée par les septuagénaires Garnier-Pagès et Glais-Bizoin, par les sexagénaires Jules Favre, Arago et Pelletan ; et, au bout de trente-deux ans, c'est M. Thiers, trop vieux en 1839 au gré de M. de Balzac et de ses héros, qui s'est trouvé seul assez *jeune* pour conjurer les périls et atténuer les désastres accumulés par la tardive jeunesse de M. Glais-Bizoin et la précoce expérience de M. Gambetta.

Enfin, il n'est pas de personnage dont Balzac ait plus abusé que de Vautrin. Dans sa pensée et dans son œuvre, Vautrin n'est pas seulement le scélérat qui vole ou qui tue, le forçat récidiviste que la cour d'assises renvoie à Cayenne ou à Toulon; il devient un des ressorts du mécanisme social, un pion de cet échiquier où le succès appartient aux audacieux et aux habiles. Il a des déguisements, ou, comme on dit dans cet argot sacrilége, des *incarnations* qui le mettent en contact avec le faubourg Saint-Germain, la cour et l'Église, et font prendre au sérieux, par les grands de ce monde, cet homme marqué à l'épaule, pourri de vices dont un seul suffirait à toutes les ignominies. Il dirige une triple intrigue dont

les fils traversent le bagne et le palais de justice pour arriver jusqu'aux salons de la rue Saint-Dominique, aux bureaux de la grande aumônerie et au pavillon Marsan. Possesseur de tous les secrets, confident de toutes les infamies, écoutant aux portes, glissant à travers les serrures, transformant ses affidés en secrétaires et en valets de chambre des ambassadeurs et des pairs de France, il fait trembler les grandes dames dont il connaît les faiblesses; il fait rougir les élégants tarés qu'il pourrait conduire avec lui au bagne et à l'échafaud. Ce n'est plus un voleur ou un assassin; c'est un lutteur, un athlète, le symbole vivant de la guerre déclarée à la société par les pauvres, les déshérités et les petits.

Eh bien, sortez du roman, agrandissez et déterminez le cadre. Donnez pour théâtre à Vautrin, non plus les planches de la Porte-Saint-Martin ou les étagères du cabinet de lecture, mais Belleville un jour d'émeute, l'hôtel de ville un jour de victoire; il dépend de vous de toucher au doigt et de sentir près de vos poches, réalisée en chair et en os, cette fiction effroyable: l'admission du scélérat comme puissance sociale, l'acclimatation de l'assassin et de l'incendiaire dans le jardin démagogique; le *crime*, en un mot, cessant de relever du gendarme, du juge et du bourreau, pour avoir voix au chapitre politique et prendre rang dans la guerre sociale. Qu'en dites-vous? Ai-je besoin de vous nommer les vivants commentaires de l'idée de Balzac, les Vautrins du 24 mai 1871? Persisterez-vous à glorifier dans le monde

idéal ce qui ne peut prendre corps dans la vie réelle sans piller vos magasins, brûler vos maisons, détruire vos monuments, assassiner vos prêtres, ensanglanter vos rues, déshonorer à tout jamais votre histoire, et vous coûter en deux mois plus cher que vingt ans de monarchie?

Que serait-ce si nous parcourions à ses degrés inférieurs ce travail de décomposition sociale par la littérature? Pauvre peuple! sous prétexte que mieux vaut lire que boire, — hélas! les fédérés de la Commune ont prouvé que l'un n'empêchait pas l'autre, — quels poisons ne lui a-t-on pas servis, sous toutes les formes, à toutes les doses, dans toutes les coupes d'argile ou de similor? S'il est, comme on l'a dit, un grand et vieil enfant, quels effets n'ont pas dû produire sur ces âmes enfantines des lectures où tout semblait combiné pour les troubler et les corrompre; le fantastique tableau des vices ou des crimes des riches, le mensonge historique encadré dans la fiction romanesque, l'excitation permanente des appétits matériels, le sophisme qui fait de l'homme du peuple un héros pour le dispenser d'être un honnête homme? A-t-on oublié l'espèce de joute établie entre cinq ou six disciples de Balzac, à qui trouverait le sujet le plus immonde, les détails les plus malpropres, les personnages les plus hideux, à qui remuerait le plus hardiment les égouts et les cloaques? Et ces romans dont l'obscénité toute spéciale était calculée de façon à provoquer une ébauche de procès ou à se faire interdire dans le journal par la pudeur publique, et à spéculer

ainsi sur toutes les curiosités clandestines? Et ces feuilletons populaires, dévorés par un million de lecteurs, perpétuelles variantes du thème que voici : Un assassinat entouré de circonstances mystérieuses et aggravantes ; les soupçons tombant sur un ouvrier, un pêcheur, un prolétaire; une instruction patiemment poursuivie par le *Deus ex machina*, chef ou agent de la police de sûreté; et enfin la découverte des vrais coupables, qui sont invariablement ducs, marquis et duchesses? Et les théâtres? Un exemple entre mille : Les catastrophes qui se pressent depuis plus d'un an nous plongent parfois dans un état bizarre qui tient du cauchemar et du rêve. En apprenant l'incendie du théâtre de la Porte-Saint-Martin, j'ai cru voir passer, comme dans une vision éclairée par les feux de Bengale ou de pétrole, tout le répertoire de ces *planches illustres* (le mot a été dit). C'était d'abord — ô honte ! ô présage ! — le drame de *l'Incendiaire, ou la Cure et l'Archevêché*, qui nous montrait un archevêque fanatisant une jeune fille, et la poussant à incendier un château habité par un *libéral*, ancien général de l'Empire. Puis défilaient *Dix ans de la vie d'une femme*, où l'on voyait une comtesse du faubourg Saint-Germain descendant tous les échelons de la prostitution parisienne; *la Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, ces deux sanglantes parodies de la majesté royale; ces deux coups de dague romantique portés à l'idée de respect; ces deux apostasies du romantisme — qui nous en réservait bien d'autres — au profit de la passion démagogi-

que; *Robert Macaire*, l'assassin fantaisiste et bouffon, que les raffinés de l'époque prirent sous leur patronage, et qui a fait rire deux ou trois générations, aux dépens des gendarmes, en l'honneur des scélérats beaux esprits; puis, en se rapprochant de nous, et, comme préambules de la République ou de la Commune, *le Chiffonnier de Paris*, de cet odieux Félix Pyat; *Paillasse*, d'un de ses rivaux de gloire; deux pièces où le chiffonnier et le saltimbanque se font les don Quichottes, les redresseurs de torts d'une société que les grands seigneurs et les grandes dames remplissent de leurs débordements et de leurs crimes; une surtout — la première — où le Talma du boulevard fouillait dans sa hotte avec son crochet, et en tirait, au milieu d'un tas de haillons et d'ordures..., la couronne de France!... Puis enfin, quand cet art populacier a épuisé tous ses outils de démolition sociale, tous ses assassinats commandés par des rois ou des reines, tous ses tonneaux de poison servis par des mains pontificales et souveraines, toutes ses basses flatteries à la démocratie des tréteaux et des bouges, toutes ses venimeuses calomnies contre le passé, contre la noblesse, contre l'Église, contre l'innocence, contre les palais, contre le château, contre l'histoire, quel sera le complément de ce cours de littérature dramatique à l'usage des communeux de l'avenir? La bestialité sensuelle succédant au mélodrame révolutionnaire; la féerie avec ses nudités provoquantes, ses grappes de femmes suspendues à un fil invisible dans

des flots de lumière électrique ; la matière s'emparant de ces intelligences gangrenées et complétant l'éducation de la *bête*, qui n'a plus qu'à se ruer sur sa proie... Avouez qu'il y a eu des incendies expiatoires, et que, cette fois, le supplice du feu ressemblait à la peine du talion !

V

A ces innombrables procédés de corruption — je n'en ai pas mentionné le quart — qu'opposait la critique? Nous touchons ici à la partie la plus délicate de notre tâche. Nous avons à parler d'un homme illustre dont la mort est trop récente pour que la justice soit possible; qui, par suite de circonstances bizarres, a eu à violenter sa nature pour remplir jusqu'au bout son rôle, et dont le nom me place dans la singulière alternative, ou de passer pour vindicatif, si je me montre sévère, ou d'être accusé de faiblesse si j'essaye d'être impartial.

Peu de jours avant nos désastres, un spirituel fantaisiste, qui me faisait l'honneur de me placer *second* dans cette classe ou *composition* hebdomadaire où Sainte-Beuve était toujours *premier*, ajoutait ces mots bien peu prophétiques : « Quelle délivrance a dû être pour lui la mort de Sainte-Beuve ! » J'ose affirmer exactement le contraire ;

d'abord, parce que j'aurais voulu que Sainte-Beuve vécût encore vingt ans pour nous donner des modèles de littérature et des exemples de travail ; ensuite, parce que, au plus fort de mes querelles littéraires, il ne m'est jamais arrivé, Dieu merci ! de souhaiter malheur à mes plus redoutables antagonistes ; enfin, et surtout, parce que cet observateur si pénétrant, ce juge si infaillible quand la passion ne l'égarait pas, aurait analysé les causes de nos désastres, comme il analysait, dans leurs éléments les plus subtils et parfois les plus réfractaires, les écrits et les caractères, les rapports de la vie intime avec la vie publique, l'envers des mensonges officiels, le *pourquoi* des œuvres de l'esprit et l'*en dessous* des actions humaines. Sans nul doute, les événements qui nous ont foudroyés lui eussent suggéré des réflexions sérieuses et salutaires. Désabusé déjà de l'Empire et de l'homme qu'il avait appelé un jour « le grand patriote » (voir le tome XIII des *Nouveaux Lundis*), ayant vu de près tout ce que ce funeste régime cachait, sous sa force factice et ses splendeurs extérieures, de germes de dissolution et de mort, il se fût trouvé, à dater de septembre 1870, dans les conditions les plus nettes, non-seulement pour reconnaître par où il avait péché, mais pour échanger bravement ses intermittences de courtisan et de boudeur contre un rôle de témoin, de spectateur et de juge.

Je m'imagine Sainte-Beuve, en face de ces douloureux et humiliants spectacles, faisant bon marché d'une poli-

tique qu'il n'aimait plus, accusant le césarisme de n'avoir pas même su donner à sa vieillesse la tranquillité si nécessaire aux lettrés, payant à la vérité et à la morale tout un arriéré d'hommages et de regrets, et se disant à lui-même, avec un mélange de résignation et d'amertume :

« C'est clair, je me suis trompé... J'ai cru que des prodiges de sagacité et de curiosité suffisaient à la critique. La sagacité, quand elle néglige de se mettre au service d'une grande idée et d'une énergique résistance à toutes les corruptions de l'intelligence et de l'âme, n'a qu'une puissance négative et dissolvante. La curiosité, dégagée de toute croyance, régnant en souveraine dans le domaine de l'esprit, n'est bonne qu'à désarmer la critique sous prétexte de l'enrichir. Elle se traduit, chez l'élite, en scepticisme railleur ou poli ; dans les masses, en athéisme pratique. Avions-nous songé aux conditions de l'athéisme dans les démocraties telles que la nôtre, où la violence des doctrines subversives se combine avec l'avidité des jouissances matérielles ? L'époque est passée où il amusait les habitués du salon d'Helvétius et les convives de madame du Deffand, sans être entraîné par son propre poids au-dessous des sphères brillantes dont la richesse faisait les honneurs au talent. L'athéisme élégant, disert, princier, académique, scientifique, aspire aujourd'hui à descendre. Trop lourd pour la conscience humaine, trop grossier pour admettre les réserves ou les finesses du bel esprit, trop pressé de

jouir pour écouter les solutions de la science, il descend, dans la bourgeoisie d'abord, dont il énerve tous les moyens de défense contre les périls qu'il lui suscitera plus tard; puis, dans la démocratie qu'il rend incapable de réaliser ses rêves, de moraliser ses luttes, d'assainir ses triomphes et de fonder son règne; puis, dans la populace, dont il fait l'inférieure des sauvages et l'égale des brutes, dont il étouffe l'âme pour ne lui laisser que des instincts, et qu'il charge, à certains jours de tempête furieuse, de châtier ses professeurs, ses corrupteurs, ses flatteurs et ses maîtres! »

Ainsi eût pensé, ainsi eût parlé Sainte-Beuve, réveillé de ses songes d'épicurien par les calamités publiques, par les défaites de notre armée, par les crimes de la Commune; ce simple discours contiendrait en germe tout ce que nous pourrions dire de plus vif ou de plus grave en accusant la critique d'avoir manqué à ses devoirs sous le second Empire. L'aveu viendrait au-devant du réquisitoire; désintéressé de sa propre cause, cédant à une poignante évidence, l'*accusé* se chargerait de suppléer le juge d'instruction; la vérité n'y perdrait rien; car ce déplacement des rôles serait, à lui seul, plus éloquent que tout le reste; le *mea culpa* de Sainte-Beuve nous paraîtrait autrement significatif que les récriminations stériles de ses anciens adversaires, suspects d'inimitié ou de rancune, et s'acharnant à répéter : « Je vous l'avais bien dit! que pensez-vous aujourd'hui du « grand patriote »? — que vous en

semble, du régime des prétoriens et des Césars de la seconde classe, pénibles, laborieux et comme fabriqués[1]? Le plaisir de s'asseoir à la table d'une princesse plus intrépide encore que spirituelle, de faire asseoir à la vôtre un prince encore plus spirituel qu'intrépide, balance-t-il à vos yeux l'ennui d'être *dérangé* par vos *diocésains*, devenus des meurtriers, des pillards et des incendiaires? Qui avait raison, qui avait tort? Vous, quand vous m'accusiez de négliger la grande morale pour m'abaisser au service de la petite? Moi, quand je vous reprochais d'amollir ou de dépraver le goût public en accréditant des œuvres équivoques, tarées, véreuses, sensuelles, lascives, évangiles du réalisme, catéchismes de la matière, libertinages d'imagination, également indignes de votre critique et de votre suffrage? » — Hélas! questions oiseuses! L'artillerie prussienne a parlé plus haut que toute notre rhétorique. Bismark et de Moltke nous mettent d'accord par des procédés qui diffèrent à la fois de la grande morale et de la petite. Je me passerais bien de ces pièces justificatives qui me désespèrent, et le persifflage de Sainte-Beuve

1. Voir, à la page 461 du treizième volume des *Nouveaux Lundis*, le début d'un article (à faire) sur l'*Histoire de César;* quatre pages qui en valent mille; vrai chef-d'œuvre de malice, de finesse, d'espièglerie, de franchise tardive; passage de Rubicon d'un critique reprenant ses droits, d'un sénateur en rupture de ban; merveille qui me réconcilierait avec la mémoire de Sainte-Beuve, si la mort, la maladie, le malheur et la douleur, ne s'étaient chargés de ce soin.

me semblerait préférable à l'apostille de Manteuffel ou de Raoul Rigault.

Et maintenant, que conclure? Le logicien le plus novice se chargerait de la réponse. Notre erreur après 1848 a été de croire qu'il suffisait d'un vigoureux *coup de collier* pour repousser le péril immédiat, et que, une fois ce péril conjuré ou ajourné, nous pouvions redevenir impunément le peuple insouciant et léger, prompt au plaisir, rebelle aux idées sérieuses, dont les qualités et les défauts sont le charme ou l'amusement de l'Europe. Nous prenions, en un mot, une maladie chronique pour une maladie aiguë. Cette illusion, plus spécieuse et plus fatale tout ensemble sous le couvert de l'Empire, nous a conduits où nous sommes, à une situation dont nous pouvons dire, nous aussi, qu'il ne reste plus une faute à commettre, que la moindre imprudence peut être mortelle, et que l'on a enrayé le mal sans le détruire. Il nous est prouvé aujourd'hui qu'entre les temps de sécurité qui nous semblaient ne pouvoir finir et les heures d'angoisses qui nous tourmentent encore, il n'y a d'autre différence qu'entre le feu qui couve et le feu qui éclate. Le danger n'a pas disparu; mais les ressources, Dieu merci! ne sont pas épuisées, et nous ne serons jamais des derniers à reconnaître tout ce que notre France, même vaincue, mutilée et accablée, possède encore de vitalité et de ressort. Que lui faut-il donc pour que ses facultés prodigieuses ne soient pas stériles ou ne tournent pas contre

elle ? Un effort, hélas ! trop facile d'imagination; nous figurer que nous avons chaque jour à lutter, à nous défendre, à faire provision de fermeté, de vertu, de vigueur morale, pour résister à l'ennemi ; dans le domaine de la littérature et de la critique, faire bonne garde, et ne pas oublier que c'est par la corruption des sens que commencent les défaillances de l'âme. A tout prendre, le sacrifice sera bien moins pénible qu'on n'essayera de vous le faire croire. La littérature corruptrice et dissolvante porte avec soi je ne sais quelle sensation de malaise, quelque chose comme une protestation secrète de l'idéal contre les usurpations de la matière. On se souvient de la jolie page de *Gil Blas* où le docteur Sangrado affirme à son élève que rien n'est plus exquis que l'eau pure, mais que, si l'on refuse de s'en contenter, la sauge et la petite centaurée suffisent à lui donner un goût délectable. Nous ne prétendons pas vous mettre au régime de la petite centaurée et de la sauge; mais qui oserait soutenir que le bon vieux vin de Bordeaux n'est pas préférable aux alcools et à l'absinthe? Qui n'aimerait mieux relire *Guy Mannering* que *Fanny?* Qui aurait le triste courage d'avouer qu'il prend plus de plaisir aux froides autopsies de M. Gustave Flaubert qu'aux récits de Jules Sandeau? Qui peut nier que la critique sans point d'appui, sans croyance, sans autorité morale, sans autre instrument qu'un scalpel, sans autre doctrine que le néant, manque à ses attributious véritables? Elle fera peut-être admirer sa dextérité, sa souplesse,

son aptitude à pulvériser l'idée, à escamoter la vérité, à enjoliver le mensonge, à échanger la vieille férule de La Harpe contre un gobelet et une muscade; mais elle n'aura jamais ni l'utilité d'un conseil, ni la valeur d'un jugement, ni la portée d'une leçon.

Deux mots encore, et je finis. Un brillant auteur dramatique, qui a bien, lui aussi, quelques péchés sur la conscience, mais dont l'esprit net et ferme peut rendre de grands services, terminait récemment une lettre très-spirituelle et très-éloquente en résumant ce que nous avions à faire pour nous régénérer, nous libérer et nous transformer. Il y mettait, lui, l'auteur de *la Dame aux Camélias* et du *Demi-Monde*, des conditions plus austères que celles que nous venons d'indiquer, et il ajoutait: « Ayez ce courage dix ans, et l'éternité est à vous! »

Nous ne prétendons pas disposer de l'éternité; mais nous vous disons comme lui: Ayez ce courage! Rendez la littérature, l'art, la critique, la pensée humaine, l'esprit français, l'imagination des romanciers et des poëtes, à leurs vraies destinées, à leurs vrais devoirs! Rompez avec la doctrine funeste de l'art pour l'art, de la critique *pour le plaisir!* Ne souffrez pas que la langue de Corneille et de Bossuet s'avilisse à jongler avec les mots, à suppléer par des tours de force l'idée absente, à exprimer des sensations qui remplacent les sentiments, à chercher le succès tantôt dans la curiosité, tantôt dans le sophisme; ici dans l'appel aux basses convoitises, là dans l'ignoble crudité de

l'image ! Songez que le malheur qui ne rend pas sérieux cesse d'être intéressant pour devenir incurable ! Supposez que vous êtes encore, que vous êtes toujours au lendemain du règne de la Commune, en présence d'ennemis invisibles mais infatigables, à la veille de nouvelles tentatives dont les auteurs ne daignent pas même dissimuler leurs détestables projets, leurs atroces espérances. Ayez pendant dix ans le courage de vivre, de lire, de travailler, d'écrire, de peindre, de moraliser les œuvres de l'esprit humain, sans jamais perdre de vue cette préoccupation salutaire; et vous aurez l'honneur et la joie, non-seulement de régénérer, de libérer et de transformer la France, mais de reconquérir une littérature cent fois supérieure à celle qui vous a fait tant de mal, et dont vous ne voudrez plus !

II

NOTRE CONVERSION

I

15 mai 1872.

Je voudrais y croire; — et qu'y avait-il, en effet, de plus vraisemblable? Une capitale amoureuse de plaisir, un peuple spirituel et frivole, une société trompée ou amollie par le mensonge d'une prospérité factice, se laissent entraîner sur la pente des civilisations excessives, qui se croient sûres de vivre tant qu'elles s'amusent. Tout à coup, les voilà réveillées en sursaut par une série de calamités et de catastrophes telles, que, pour en retrouver de pareilles, il faut remonter le cours des âges et relire les plus formidables pages de la Bible. Ce qu'on éprouve, ai-je besoin de vous le dire? C'est un bizarre mélange de stupeur, d'ahurissement, de deuil, de désespoir, d'hu-

miliation, de colère et d'épouvante. Pourtant, après qu'on a pleuré, frémi, enterré ses morts, compté les survivants, pansé les blessés, visité les ruines, payé sa rançon ou cherché, les larmes aux yeux et la rougeur au front, le moyen de la payer, on réfléchit, on se recueille, on se souvient; les fous cèdent la parole aux sages. Est-il possible que l'on ait eu à subir tant de désastres sans les avoir préparés, — j'allais dire, hélas! mérités, — par une somme quelconque de fautes, de folies, de complaisances coupables, d'étourderies ou d'imprévoyances? — On reconnaît que ces malheurs ne sont que trop explicables et qu'il n'existe pas d'effet sans cause. C'est la scène des *Animaux malades de la peste*, moins le lion.

— Moi, dit le politique, j'ai trop adoré le succès, la force, le fait matériel, l'alliance des excès de la dictature avec les caprices de la multitude; j'ai trop dédaigné les droits de l'intelligence, de la liberté, de la conscience; je me suis trop aisément figuré que la sécurité publique dépendait du chiffre de mon traitement....

— Moi, dit l'homme du monde, j'ai trop aimé le luxe, les plaisirs faciles, l'oisiveté et ses enfants, les dîners somptueux, les prodigalités tapageuses, l'élégance frelatée, le clinquant, le maquillage, l'ensemble de ces jouissances que le peuple comprend assez pour les envier et envie trop pour ne pas vouloir les conquérir. J'ai oublié qu'il n'y a plus de priviléges, que la naissance et la fortune ne dispensent pas du travail, que les exemples d'en haut,

suivant qu'ils sont bons ou mauvais, décident du plus ou moins de périls dont nous menàcent les griefs, les misères et les convoitises d'en bas...

— Moi, dit l'homme de guerre, j'ai été trop enclin à confondre Augustule avec César, Capoue avec Thrasymène, la parade avec la bataille, le salon avec le bivac, la faveur de mon maître avec l'étude de mon métier, mes velléités de victoire avec la certitude de vaincre, le cirque olympique avec la stratégie, le carton avec l'acier, le vin du Rhin avec sa frontière, et les cartes de restaurateur avec celles de géographie. Je m'accuse de n'avoir pas compris qu'il ne suffisait pas d'être brave; que, dans notre malheureuse France, il n'y a pas de milieu pour les généraux : être habiles ou passer pour traîtres; — pour les soldats, pas de moyen terme : vaincre leurs ennemis ou soupçonner leurs chefs.

— Et nous, disent en chœur les lettrés, les artistes, les critiques, les auteurs, les moralistes, les poëtes, les penseurs, nous sommes peut-être les moins excusables; car les hommes d'action devraient être dirigés, fortifiés et assainis par les hommes d'intelligence. Nous avons créé ou encouragé un art, une littérature de corrupteurs et d'amuseurs, à qui il suffisait d'étonner les esprits, d'éblouir les yeux, d'exciter les sens, de divertir l'élite, de dépraver la foule, d'énerver les imaginations et les âmes, comme s'il n'y avait pas de lendemain. Nous avons cultivé le fruit défendu sur l'arbre de la science, la plante vénéneuse

dans la serre chaude du vice, le poison subtil dans l'alambic des alchimies mal famées. Nous avons interverti les rôles dans la grande comédie sociale; sacrifiant sans cesse la vérité au sophisme, le nécessaire au superflu, la réalité à l'apparence, le culte du beau à la passion de l'antithèse, la vertu qui se contente d'être honnête au crime qui se vante d'être héroïque. Nous avons tout exploité, la curiosité grossière ou perverse, l'avidité des lecteurs novices, la satiété des lecteurs blasés, la prétention de tout connaître et de ne s'offenser de rien, les progrès de ce matérialisme pratique qui s'infiltre sans se formuler, l'idolâtrie de l'argent, du bien-être, de la forme, de la jouissance, de la couleur, de tout ce qui amoindrit ou supprime la prépondérance de l'âme; le scandale public et privé, sur le trottoir ou sous l'éventail: le mot indécent, le couplet graveleux, la chanson grivoise, la situation scabreuse, l'art de faire accepter sans murmure ce que l'on ne saurait exprimer sans honte, et cette doctrine détestable d'après laquelle l'immoralité, en littérature et au théâtre, n'existerait pas, ne serait que l'invention chagrine de prophètes de malheur, censeurs hypocrites ou moroses, tartufes d'austérité, désolés de ne pouvoir en faire autant, envieux des succès de vogue et faisant servir leurs maximes à s'indemniser de leurs disgrâces. Nous avons acclimaté nos contemporains à une atmosphère particulière où s'épanouissent les fleurs du mal, où les tubéreuses sont préférées aux roses, où le

calorifère remplace le soleil, où l'esprit se met au service de son contraire, où Virgile, Homère et Racine sont traités de radoteurs par Offenbach et ses poëtes, où le vieil Horace et le vieux Mithridate sont distancés par Thérésa, où il n'y a plus de Grecs que les fripons et de Romains que les claqueurs, où l'art n'est plus que du métier, le métier du *chic*, la langue de l'argot, le roman de la machine, le drame de la féerie, la féerie du nu et du bête, où le *nec plus ultra* de la gloire humaine, la consécration suprême d'un talent et d'un nom, est de fournir aux Athéniens du boulevard et aux Béotiens de la banlieue un mot, un refrain qui soit assez complétement stupide pour leur plaire et leur tienne lieu d'idées pendant un trimestre!

Quoi d'étonnant, si une nation mise à un tel régime se trouve désarmée le jour où elle aurait à faire des prodiges d'énergie morale pour repousser les ennemis du dehors et conjurer les périls du dedans? Certes, la littérature ou du moins cette littérature aurait le droit de répliquer qu'elle n'a fait un peu de mal que parce qu'elle marchait côte à côte avec un gouvernement et une politique qui en ont fait beaucoup. Il y aurait exagération ou injustice à lui attribuer une trop grande part dans les défaites de Reischoffen ou de Forbach, dans les capitulations de Sedan ou de Metz, dans cette période néfaste où le contre-coup de nos désastres aggravait notre désordre intérieur, où nos adversités s'envenimaient de passions

hideuses, démuselées par l'anarchie, où la République, traduite par les gambettistes et servie par les garibaldiens, se dédommageait des victoires prussiennes en pillant les couvents, en incarcérant les prêtres, en profanant les églises, en vidant les caves, en spéculant sur les fournitures, en préludant par le massacre et l'incendie, le sacrilége et l'assassinat, le vol et le drapeau rouge, au règne de la Commune. Non, mais nous devons avouer avec force *mea culpa* que, si elle n'y a pas figuré pour tout, elle y a contribué pour quelque chose ; que les auteurs de nos revers, comme les héros du 4 septembre, n'ont pas eu à changer de visage ou de costume pour ressembler à ses personnages ; qu'elle a préparé le terrain, les accessoires, la mise en scène ; que, parmi ceux qui nous ont rendu toute revanche impossible, qui n'ont su opposer à nos vainqueurs qu'un déplorable ou grotesque amalgame de forfanterie et d'impuissance, de présomption et de faiblesse, de charlatanisme bavard et de faux patriotisme, et qui, plus tard, sous les yeux des Prussiens dont ils complétaient le triomphe, ont combiné, dans leurs actes et dans leurs personnes, le délire de l'orgueil, les audaces du crime, les types de la cour d'assises et les réminiscences de la bohème, la plupart avaient l'air de sortir tout armés et tout équipés des officines du feuilleton à cinq centimes ou des coulisses du mélodrame de bas étage. D'ailleurs, pourquoi nier l'évidence? Comment les récits de M. Flaubert, les pièces de M. Sardou, les histoires de

M. Michelet, auraient-elles pu faire circuler dans nos veines ce sang vigoureux et pur, cette séve forte et généreuse dont il est impossible de ne pas évoquer l'image quand on songe à Pascal et à Corneille, à Bossuet et à Molière, au *Cid*, à *Cinna*, au *Misanthrope*, et même à *la Princesse de Clèves* et à *l'Astrée?* Comment tirerait-on du panier aux ordures les vases sacrés de l'enthousiasme et de la foi?

Nous avons fouillé dans tous les recoins obscurs et malpropres de la nature humaine, et nous voudrions, aux jours de péril et d'épreuve, que cette faible nature répondît à nos découvertes pathologiques par des miracles d'abnégation et de dévouement! Nous avons semé l'égoïsme, le sensualisme, le culte de la matière, la parodie insolente et bouffonne de toutes les grandes traditions, de toutes les saintes croyances, de tous les poétiques souvenirs, et nous voudrions récolter l'héroïsme et l'esprit de sacrifice! Nous avons raillé le patriotisme, l'amour, la religion, la vertu, tous les éléments dont se composent l'autorité morale et le respect, et nous demanderions à nos lecteurs, à nos disciples, d'aimer, de croire, de souffrir, d'obéir, d'accepter, pour le salut de leur pays, les rigueurs de cette discipline sans laquelle la guerre ne peut être qu'une alternative de succès illusoires et de déroutes irréparables! Nous avons, dans nos romans populaires, tirés à trois cent mille exemplaires, irrité les unes contre les autres les diverses classes sociales; nous avons enseigné

aux pauvres, aux prolétaires, aux ouvriers, l'envie, la haine, la méfiance; ils ont pu supposer en nous lisant que les riches possédaient, non-seulement le privilége du luxe et des joies du monde, mais le monopole du crime et de l'impunité; et nous serions surpris que riches et pauvres, patriciens et plébéiens, ne se soient pas unis dans un même élan, sans autre pensée que de repousser l'invasion; que ceux-ci, émancipés et affolés par le 4 septembre, aient PROFITÉ DU PRUSSIEN pour assouvir leurs rancunes, que ceux-là soient restés suspects, jusque sur les champs de bataille où leur sang coulait à flots pour la patrie!...

Non, non, c'est impossible! humilions-nous, confessons nos torts et entrons dans une voie nouvelle. Vaincus, brisés, rançonnés, ruinés, nous pouvons nous relever encore, mais à condition de prendre au sérieux la leçon terrible que nous venons de subir. Allons! à l'ouvrage! Adorons ce que nous avons brûlé; brûlons ce que nous avons adoré! Ces races germaniques qui guettaient leur proie tout en se divertissant des frivolités de notre esprit et de nos spécialités d'*amuseurs*, laissons-les abuser de leur victoire, compter notre or, peser de tout leur poids sur les provinces conquises; mais du moins ôtons-leur le droit de répéter, avec leur gros rire tudesque, qu'elles sont certaines de nous tenir à jamais en échec parce que nous ne sommes plus qu'un peuple d'histrions, de bavards, de fanfarons, de *blagueurs*, de corrupteurs et de saltimbanques. Pour notre part, artistes, écrivains, penseurs, rê-

veurs, formulons ainsi notre programme : Rien n'est perdu; notre chère France, si fertile en ressources, peut redevenir ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être, si nous employons à réparer le mal la moitié du travail, du talent, des efforts que nous avons dépensés pour le faire.

Telle était ou telle aurait dû être notre situation morale en ces jours de deuil et d'angoisse qu'éclairait à peine une lueur d'espérance, où, frappés au cœur par un dénoûment inévitable, par toutes les tragédies de la défaite, par le dénombrement de nos morts, par les gémissements de nos blessés, par les conditions d'une paix presque aussi cruelle que la guerre, nous apprenions que nos malheurs n'étaient pas finis, qu'il y avait à vider une nouvelle coupe d'amertume, que les Prussiens n'étaient pas nos ennemis les plus dangereux, qu'il nous fallait maintenant redouter et haïr, non plus les soldats de M. de Bismark, du comte de Moltke et de Frédéric-Charles, mais les hordes du cosmopolitisme démagogique, renforcées du personnel des prisons et des bagnes, et commandées par les héros de l'émeute, du drapeau rouge et des barricades. Ainsi rien ne manquait à la leçon : l'amollissement des caractères, des mœurs publiques et privées, sous un régime d'expédient, de fantaisie, d'arbitraire et d'aventure, avait préparé nos premiers désastres, aggravés à la fois par notre infériorité numérique, notre désorganisation militaire et notre confiance insensée. Un

faux patriotisme, consolé d'avance de ces désastres qu'il avait secrètement espérés et qui lui livraient la France, achevait à domicile l'œuvre de la guerre étrangère et poursuivait, sous le pseudonyme de défense nationale, l'exploitation en gros et en détail d'une lutte meurtrière, ruineuse, impossible, où il ne voyait, lui, que des places à prendre, une dictature à exercer, une fortune à faire, des préfectures à envahir, du vin à boire, d'honnêtes gens à terrifier, des dîmes colossales à prélever sur les camps et les couvertures, sur les chaussures et les vareuses, sur les coiffures et les tuniques, sur les fusils et les canons. Enfin, ne pouvant plus exploiter la guerre, ce patriotisme pour rire et pour pleurer exploitait la capitulation et la défaite; il s'absorbait dans le communisme cosmopolite, ou plutôt reprenait son vrai sens et sa forme véritable, en levant le masque, en retournant ses batteries, en se déclarant l'ennemi acharné, féroce, implacable, non plus des Prussiens, des Saxons et des Bavarois, mais de la France agonisante, de la province désolée, de la société tout entière. Ce n'était plus le plagiaire ou le parodiste de Danton, de Robespierre et de Camille Desmoulins, cherchant dans la guerre un prétexte pour fonder *sa* République et en justifier les excès; c'étaient Vautrin et Cartouche, passant tout à coup à l'état de personnages politiques, élevant la scélératesse à la hauteur d'un parti, échappant aux gendarmes pour signer des décrets, profitant de l'orage pour dévaliser les voya-

geurs, de l'incendie pour saccager les maisons, du naufrage pour s'emparer des épaves.

Nos douleurs en étaient plus profondes; mais notre devoir n'en était que mieux tracé. L'avons-nous accompli? Voyons-nous poindre, en littérature, un essai de réaction contre les dissolvants dont s'effrayaient, sous l'Empire, les esprits les plus optimistes? Nos auteurs en vogue cherchent-ils une inspiration nouvelle, plus saine et plus virile, où les proscrits du 2 décembre, les absents du 4 septembre, l'idéal, le spiritualisme, l'honneur, la vérité, l'honnêteté, la foi, l'enthousiasme, le sentiment de la grandeur et de la pureté morales, l'effort généreux de l'homme vers quelque chose de meilleur que lui, reprennent enfin leur rang et leur place? Ceux d'entre nous dont les souvenirs remontent à 1848 peuvent-ils établir une comparaison entre l'attitude de la société d'alors et les sympômes qui nous inquiètent aujourd'hui? A cette époque,—on ne saurait l'ignorer, mais il est bon de le redire,—pas un enseignement ne fut perdu, dans le monde de l'intelligence et de la pensée. Après les premières heures d'étourdissement et de surprise, quand nous vîmes sortir des flancs de la République naissante, comme des bêtes fauves de leur repaire, les doctrines extravagantes qui s'appelaient alors Proudhon, Raspail, Louis Blanc, Pierre Leroux, Blanqui, Barbès, Considérant, Cabet, il y eut, dans la société et dans la littérature, un immense mouvement de recul vers les idées d'ordre et de sagesse

qui devaient nous défendre contre ces folies; un accord tacite pour oublier momentanément les dissidences de détail et ne former qu'une seule armée; l'armée du droit et de la vérité, de la justice et du bon sens, attaqués ou menacés. On put constater, pendant cette phase trop courte, des conversions qui eurent malheureusement plus d'éclat que de durée.

Pour ne citer qu'un exemple, la plus célèbre de nos *Revues* se donna pour mission de résister énergiquement aux courants démocratiques et révolutionnaires. Sa chronique, rédigée par M. Saint-Marc Girardin, fit main basse sur les dangereuses sornettes de la tribune et de la presse républicaines ; Lélia fut brusquement renvoyée aux bulletins de la République et à l'intimité de M. Ledru-Rollin. Alfred de Musset, le poëte du caprice et du rêve, fut sérieusement invité à échanger la marotte de Fantasio contre le fouet du satirique et à ranimer sa verve défaillante aux dépens des Brutus de club et d'estaminet. Plus d'hérésies, de paradoxes, de concessions à ces hardiesses de sentiment et de pensée qui, disait-on, nous coûtaient si cher. Plus de complaisances pour les ivresses de la passion révoltée contre le devoir, pour les songes de l'utopie révoltée contre la loi, pour les témérités de l'esprit révolté contre Dieu. La religion, la propriété, la famille, la monarchie, le principe d'autorité dans son expression la plus absolue, furent tout étonnés de ne plus rencontrer que des défenseurs intrépides là où ils ne trouvaient

autrefois qu'une neutralité hautaine ou une hostilité superbe. Un jour, la signature de M. Louis Veuillot parut au bas d'une de ces pages arrachées aux griffes du démon. Il y publia ces scènes un peu confuses, un peu excessives, mais très-émouvantes, intitulées *le Lendemain de la Victoire*, auxquelles nos malheurs et nos crimes de 1871 ont donné un caractère prophétique et rendu une *actualité* douloureuse. Oui, en 1849, telle était notre orthodoxie politique et religieuse, que M. Louis Veuillot put écrire dans la *Revue des Deux Mondes* sans aller le dire à Rome.

Hélas! chacun de ces souvenirs — *quorum pars parva fui* — ressemble à une épigramme contre l'heure présente. Rien de pareil ne s'est produit parmi nous depuis des catastrophes autrement poignantes que celle de 1848. Entre la capitulation de Paris, la chute de la Commune et le moment où j'écris, on chercherait vainement l'indice d'une tentative sérieuse, d'un effort collectif et réfléchi pour réparer le fait par l'idée, le désastre par la leçon, l'abaissement extérieur par la revanche morale. Quelques légers symptômes de convalescence se sont manifestés d'abord, puis ont disparu. On eût dit des alcyons blessés, qui essayaient de reprendre leur vol, puis replongeaient au fond d'une mer remplie de récifs et de débris.

D'où vient cette différence? Elle a bien des causes; je ne prétends pas les détailler toutes; je voudrais en indiquer quelques-unes.

La révolution de février, éclatant en pleine paix, en pleine prospérité, trouvait la France stupéfaite, mais intacte; intacte au dehors : car non-seulement ses frontières n'étaient ni entamées, ni menacées, mais c'était elle dont l'exemple, l'initiative, l'électricité révolutionnaire, se répandaient en Europe comme une sorte d'invasion idéale; — intacte au dedans : car, sous le gouvernement qui tombait, la liberté et l'intelligence avaient maintenu leurs droits, soit par une adhésion qui n'avait rien de servile, soit par une opposition qui nous préparait à la lutte. Au milieu de ses torts ou de ses fautes de détail, malgré le vice de son origine, le régime de 1830 avait eu le mérite de nous faire vivre au grand jour et respirer le grand air. Nous ne sentions pas le renfermé. La République de 1848 simplifiait ce qu'il y a toujours d'un peu compliqué dans la situation d'honnêtes gens, conservateurs par état, par intérêt et par goût, fatalement amenés à combattre les gardiens officiels de l'ordre et de la sécurité publique. Une fois délivrés de cet honorable contre-sens, quelle aubaine! Autour de nous, nos adversaires de la veille, devenus nos alliés naturels et légitimes; devant nous, des sophismes, des promesses chimériques, des menaces violentes, de grossiers mensonges, sur lesquels il n'y avait pas de malentendu possible; des questions de vie et de mort à poser et à résoudre; assez de sujets de crainte pour nous tenir en haleine, assez d'encouragements pour garder le sentiment de nos for-

ces, l'évidence de notre devoir et l'espérance du succès.

Tout dut se ressentir de cette libération de la pensée : la littérature, le roman, le théâtre. la polémique transportée sur son véritable terrain. Si cette phase avait été moins courte, nul doute qu'elle n'eût amené une nouvelle renaissance où le voisinage du danger, la liberté de parler et d'écrire pour le conjurer, le réveil de notre conscience avertie par notre responsabilité morale, se fussent combinés pour élever et assainir les œuvres de l'esprit. Je n'en voudrais pour preuve que quelques contrastes résumés en deux dates et deux noms. En 1849, M. Émile Augier écrivait *Gabrielle*, un éloquent plaidoyer en faveur du mariage et de la famille; en 1869, au déclin de l'Empire, à la veille de nos calamités, il faisait jouer *Lions et Renards*, une lourde et gauche satire contre les communautés religieuses qui allaient être pillées par l'état-major du 4 septembre et les bandes de Garibaldi. En 1849, M. Octave Feuillet débutait par des *Scènes et Proverbes* d'une pureté remarquable, élégantes réhabilitations de la vertu, où s'accusait la prépondérance de l'âme. A la fin de l'Empire, atteint de l'épidémie universelle, il nous servait le ragoût pimenté de *M. de Camors;* il nous intéressait, dans *Julie*, à une indécente surprise de l'amour et du hasard; et aujourd'hui, quand nos douleurs et nos humiliations vibrent encore, au milieu d'une occupation prussienne qui ne finit pas et d'une ligue communiste qui voudrait bien recommencer, il nous donne *Julia de*

Trécœur, récit monté de ton, poussé au vif, chargé d'insalubres aromes, développement raffiné d'une donnée scabreuse, fâcheuse récidive sur laquelle je reviendrai avant de terminer cette étude.

Malheureusement, nous fûmes rassurés trop vite, et par des moyens trop violents. En nous rassurant, on nous désarma; en nous répétant que nous n'avions plus rien à craindre, on nous persuada que nous n'avions plus rien à faire. Évincés par le décret, suppléés par le gendarme, nous perdîmes le sentiment de cette responsabilité, un des plus nobles ressorts de l'activité humaine, sans lequel l'exercice de la pensée n'est plus qu'un futile jeu d'esprit. N'ayant pas à raisonner avec la force, contraints, le bâillon à la bouche, d'avouer que nous étions assez libres et tout à fait tranquillisés, nous fûmes privés à la fois de la nécessité et de la permission de nous défendre; la certitude du devoir disparut avec l'imminence du danger. Nous dûmes nous reposer sur le maître du soin de nous tenir lieu d'autorité, de liberté, de protection, de sauvetage, d'initiative, d'énergie, de résistance, d'idées, de lumière et de morale; ce qui en est résulté, vous le savez, et je n'ai pas besoin de le redire.

Vous voyez d'ici la pente, et comment, énervés par un repos forcé et une prospérité mensongère, nous n'avons pu être raffermis par nos infortunes. La défaite, la République et leurs suites, nous ont pris au dépourvu dans un moment où nous n'avions plus ni l'habitude de réfléchir,

ni la force de réagir, ni le courage de lutter. Le 4 septembre, en se vantant de nous débarrasser de l'Empire, n'a su qu'achever son œuvre, et jamais deux éléments d'apparence plus hostile ne se sont combinés et fondus plus aisément et plus vite. Ç'a été la fatalité de cette horrible guerre, que, grâce à des circonstances inouïes, elle nous démoralisait en nous ruinant; que chacune de ses blessures se doublait d'une plaie intérieure, et que nous avons vu s'accroître simultanément, là l'humiliation de nos armes, ici le désordre des idées et l'affaiblissement des caractères. Qu'une maladie aiguë frappe un homme bien portant et robuste, il y a encore mille ressources; mais qu'elle s'ajoute à une maladie chronique dont il s'est longtemps dissimulé les ravages, le danger est mille fois plus grand et les moyens de salut mille fois moindres. Cette comparaison médicale nous semble contenir toute la différence entre ces deux époques et ces deux crises: 1848 et 1871.

De là, notre désarroi, notre malaise, la difficulté que nous éprouvons à voir clair au milieu des ombres qui nous enveloppent, à préciser ce qui nous effraye, à comprendre ou à pratiquer ce qui pourrait nous sauver; déroute morale qui répond à nos déroutes matérielles. De là ces défaillances individuelles ou collectives, cette envie de dire: « A quoi bon? » — cette tendance à éparpiller la défense au moment où l'attaque devient plus redoutable. De là enfin, dans le domaine de la littérature et de l'art,

cette inertie de gens qui se sentent inutiles et qui se voient abandonnés... Remarquez que je ne dis rien de ceux qui, ne voulant pas rester oisifs, reprennent tout simplement les choses au point où ils les ont laissées en juillet 1870, se bornant à accentuer plus encore la facétie, la bouffonnerie, la gravelure, à relever leur gros sel gaulois d'une forte pincée de poivre de Cayenne, afin de triompher un instant des préoccupations publiques ; tant il est vrai que la France et le Paris d'aujourd'hui sont encore le Paris et la France d'il y a deux ans, que le règne de Gambetta et le règne de M. Thiers ont continué, en l'enlaidissant encore, le règne de Napoléon III ! Il n'y a rien de changé... Hélas ! il n'y a que des Français de moins !

Ajoutez à ces conditions déplorables le scandale de certaines impunités, l'incertitude du lendemain, la cynique insolence des insolvables d'autrefois, parvenus de notre ruine ; la corruption des masses fomentée par un régime où tout favorise le mal et paralyse le bien ; l'impossibilité d'avoir un auditoire à moins de flatter toutes les passions et de plaider pour toutes les folies ; le lugubre carnaval de l'ignorance, de la méchanceté, de la bêtise et du vice ; le barbarisme — en attendant la barbarie — trônant dans nos assemblées départementales et communales ; vous comprendrez qu'à moins d'être doué d'une vocation particulière, d'une obstination de fanatique ou de monomane, il est bien difficile de rêver ou d'entreprendre une renaissance littéraire.

Ces préliminaires, beaucoup trop longs — bien qu'abrégés — nous ont retenus au seuil de notre cabinet de lecture; entrons maintenant, et voyons si les œuvres justifient la préface.

II

Le mouvement s'annonçait bien. Il ne s'agissait pas — ai-je besoin de le dire? — de publier, immédiatement après la capitulation de Paris, des œuvres purement littéraires, dictées par un esprit de réparation et de salut; non. Mais, pendant cette phase bien courte qui va de l'armistice aux élections municipales du 30 avril, il nous fut permis, au milieu de nos douleurs patriotiques, de nos humiliations nationales, des colères soulevées par les premiers crimes de la Commune, d'espérer, en littérature comme en politique, la revanche des honnêtes gens. On ne pouvait se dissimuler ce que la situation avait de cruel et d'effrayant; mais, malgré ses profondes blessures, le cœur de la France battait encore; sa volonté s'affirmait, et il suffisait, semblait-il, d'obéir à cette volonté vengeresse pour commencer le travail de sauvetage, extraire le bien de l'excès du mal, et tirer de nos mal-

heurs mêmes un point de départ vers des destinées meilleures.

Le pays paraissait si décidé à réagir contre les folies et les fautes qui avaient assuré, prolongé et envenimé la victoire des Prussiens! si résolu à se débarrasser des grands et des petits coupables du 4 septembre, de ces hommes funestes, criminels ou grotesques, prodiges de vanité furieuse, d'égoïsme implacable, d'ambition enragée, d'impiété stupide, d'ineptie présomptueuse, qui s'étaient faits les complices des armées allemandes, moins empressés de les combattre que de partager avec elles les épaves du naufrage et les lambeaux de leur proie! Quel que fût le vrai sens des élections du 8 février, qu'il fallût y chercher un retour à la monarchie, provoqué par la dérisoire impuissance de la République, ou simplement un désir, plus unanime qu'héroïque, de paix à tout prix, le résultat était acquis, décisif, irrévocable; il n'y avait plus qu'à en profiter; le suffrage universel et les rancunes populaires donnaient carte blanche aux nouveaux élus; grâce à un concours de circonstances qui ne devaient plus se renouveler, on était à un de ces moments, rapides, uniques, qu'il faut saisir au vol, où tout est possible dans l'intérêt de l'ordre et de l'autorité morale, comme d'autres moments rendent tout possible à l'audace démagogique. Personne, pendant ces jours si vite écoulés, n'eût accusé nos mandataires d'abuser de leur triomphe, s'ils en eussent tiré tout ce qu'il pouvait et devait

produire. Pour ne citer qu'un exemple et un nom, nul ne se fût récrié si l'Assemblée, interprète des justes griefs de la France, eût mis en accusation M. Gambetta, le même Gambetta que nous voyons aujourd'hui promener de province en province, de festin en banquet et de fenêtre en balcon, son intarissable faconde ; le même Gambetta que la bêtise des uns et la perversité des autres ont replacé sur un piédestal, à qui des ovations extravagantes ont refait une popularité, qui traite avec le gouvernement de puissance à puissance et cajole la vieillesse de M. Thiers comme un neveu flagorne un vieil oncle à succession. Il le comprit si bien qu'il se déroba et resta hors de France, jusqu'à ce que les *frères et amis* lui eussent écrit que le péril était passé, que nous n'avions plus même de mémoire, qu'il dépendait de lui d'être réhabilité, reverni, rajusté par la démocratie triomphante, de retrouver sur les ruines qu'il a faites une seconde jeunesse politique, de redevenir un chef de parti et de guetter le moment favorable pour être une seconde fois dictateur au profit des anarchistes comme il l'avait été une première fois au profit des Prussiens.

N'importe ! idole aujourd'hui et point de mire de quiconque pense que nous sommes encore trop gouvernés et qu'une part trop large est laissée aux principes d'autorité, le citoyen Gambetta était alors ce que ses rodomontades et ses bévues l'avaient fait : le principal auteur de nos misères, l'illégalité vivante et

flagrante, l'introducteur et le complaisant de Garibaldi et de ses bandes; l'organisateur de la déroute, du désordre, du gaspillage; le dissolvant de toute défense sérieuse; le fléau de nos généraux; l'homme dont la présomption n'avait eu d'égales que son incapacité et son ignorance; l'absurde autocrate qui avait substitué sa volonté à celle de la nation, et qui, en retardant la paix pour le bon plaisir de son orgueil, l'avait rendue plus écrasante; le Danton manqué, le faux Dumouriez, le Carnot pour rire, dont chaque phrase, chaque dépêche nous avait coûté des milliers d'hommes et des centaines de millions; le patron et l'éditeur responsable de tout cet état-major d'estaminet et de brasserie, misérable bohème affamée de places, d'argent et de ripaille, qui s'est enrichie de notre infortune et a déshonoré nos désastres.

Sévir contre de pareils méfaits, rendre à jamais impossible le retour de pareils hommes, ce n'eût pas été, de la part de ceux à qui le suffrage populaire venait de donner le pouvoir, un acte d'arbitraire, mais l'exercice d'un mandat; une exagération de parti, mais l'accomplissement d'un devoir; l'exploitation d'un caprice de la multitude au bénéfice de passions ou de réactions politiques, mais l'interprétation légitime de la volonté nationale, formulée dans des noms.

Deux sentiments dominèrent cette période d'anxiété et d'espérance, qui dura si peu et dont on ne saurait parler que comme d'un songe; chez nous tous, — quelle que soit

l'épithète qu'on nous décerne ou qu'on nous inflige, — conservateurs, libéraux, hommes d'ordre, monarchistes, réactionnaires, — en même temps que les lueurs d'un espoir chèrement acheté, un immense élan de patriotisme, le réveil de cet esprit de sacrifice sans lequel les peuples sont également incapables de moraliser leur prospérité et de réparer leurs malheurs; le désir, j'allais dire le besoin de nous dévouer à une œuvre encore indéfinie qui eût mené de front le rétablissement de la monarchie, la rançon de la France et la libération du territoire. Nous eûmes alors comme le pressentiment de cette souscription nationale, de ce gigantesque impôt volontaire qui devait s'essayer et avorter plus tard. Je ne le discute pas au point de vue financier et politique; il est possible que ce ne fût qu'un beau rêve, que les griffes de Bismark eussent déchiré ce tissu de soie et d'or brodé par les blanches mains des femmes de France; mais je dis qu'il y avait là une grande idée où la question de chiffres n'était que l'accessoire, où il fallait voir surtout l'avantage de réhabiliter notre pays aux yeux de l'Europe, de faire acte de vitalité au milieu de nos décombres, et de créer un terrain neutre favorable à la réconciliation des partis. J'ajoute que, tombée en mars 1872, cette idée eût très-probablement réussi en mars 1871, alors que nous n'étions pas encore divisés, fractionnés, aigris, découragés, paralysés, annulés par les victoires électorales des démagogues et des communistes, par les habiletés de M. Thiers,

par les connivences de son gouvernement avec ses plus dangereux ennemis et par les obscurités toujours croissantes de notre chaos politique.

Ce qui dominait chez les républicains de toutes nuances, — même les plus vives, — c'était la peur, l'abattement, la quasi-certitude que leur règne était fini, que leur troisième République allait rejoindre les deux autres, que leur cher suffrage universel venait de les condamner à mort, qu'ils ne tarderaient pas à avoir de terribles comptes à rendre, que l'œuvre néfaste du 4 septembre avait cessé de vivre, et qu'il ne restait plus qu'à discuter et à régler les formalités de l'enterrement. Libre à eux d'affirmer le contraire, à présent qu'ils ont retrouvé leur audace, qu'ils spéculent sur l'oubli, et que, par la faute des événements et des hommes, ils sont redevenus sur bien des points nos seigneurs et maîtres. Il n'en est pas moins vrai que, pendant près d'un trimestre, ils ont cru la partie perdue, que plusieurs s'esquivaient déjà, que les plus braves bouclaient leur valise. J'habitais alors le pays le plus affreusement gangrené de communisme. Il y avait là des journaux inouïs, qui semblaient sortir d'un égout, partagé entre des bandits et des vidangeurs. On en remarquait un, rédigé par un charcutier et protégé par un préfet gambettiste qui avait tenu les écritures d'une troupe de saltimbanques. Un mois auparavant, il mordait à belles dents sur l'aristocrate et le prêtre, le château et le couvent. Après le 8 février, chacun de ses articles, tra-

duit en français, signifiait : « Frère, il faut mourir! » et en latin : *Cæsare, morituri te salutant!* —César, c'était la multitude, c'était le peuple, empereur capricieux et mobile, qui a des journées de folie et des heures de bon sens. En vérité, on ne peut se défendre d'un mouvement de douleur et de dépit, quand on songe que la République ne tenait alors qu'à un fil, qu'un mot eût suffi pour nous en délivrer, qu'il y a eu des bouches pour dire ce mot, des ciseaux pour couper ce fil, et que nous la possédons encore!... *Possideor, quia possideo!...*

C'est à ce double sentiment que répondirent, entre autres publications, deux écrits signés de deux noms qui avaient une valeur particulière; la *Lettre sur les choses du jour*, par M. Dumas fils, et le *Journal d'un Voyageur pendant la guerre*, de madame Sand. (Mars et avril 1871.)

Que l'auteur du *Demi-Monde* ait gâté plus tard ou compromis par des pièces de théâtre, qui ne sont pas de ma compétence, l'excellent effet de sa *Lettre*, c'est possible, c'est fâcheux, et l'on peut reconnaître, dans ce détail comme dans beaucoup d'autres, ce qu'il y a eu d'illusoire dans notre conversion. Il n'en est pas moins vrai que cette *Lettre*, où il n'y aurait à retrancher que quelques lignes d'une pathologie trop réaliste pour en faire un chef-d'œuvre, indiquait en abrégé tout notre programme de renaissance morale, de réhabilitation politique et de future revanche. De sages conseils y alternaient avec des croquis enlevés de main de maître. C'est là que

M. Gambetta a été appelé pour la première fois l'*illustre Gaudissart;* titre définitif qui survivra à ses harangues! Tour à tour satirique et moraliste, confiant à la comédie aristophanesque le soin de satisfaire nos rancunes pour mieux nous faire agréer ses leçons, M. Dumas nous rappelait à la grande loi du devoir et du travail, à cette vérité qui devrait sortir tout armée, comme Minerve, du milieu de nos calamités : à savoir, que personne ici-bas n'est dispensé d'accomplir une tâche et de donner un exemple ; que les riches ou soi-disant tels doivent être désormais aussi laborieux que les pauvres ; que nous pouvons nous relever, rendre à la France son rang, son honneur, sa richesse, ses frontières, mais à condition de rompre avec la mollesse des années heureuses, avec le goût des futilités brillantes, avec le désœuvrement des classes privilégiées, avec cette fièvre de plaisir qui refuse de songer au lendemain : à condition d'accepter à la fois toutes les conséquences de notre malheur avec les sacrifices qu'il impose, de le prendre très au sérieux sans l'autoriser à nous abattre, et de nous tenir également éloignés de la frivolité qui s'étourdit pour échapper à l'irréparable et du désespoir qui se récuse sous prétexte qu'on ne peut plus rien réparer.

Que tout le monde — à commencer par l'auteur — eût agi d'après cet irréprochable manifeste : assurément nous ne serions pas aujourd'hui rentrés en possession de l'Alsace et de la Lorraine; nous n'aurions pas payé nos dettes, et

la France ne serait pas redevenue la grande nation du grand roi; mais nous n'éprouverions plus ce malaise, ce mécontentement d'autrui et de nous-mêmes, disposition détestable quand on a des ruines à relever, des ennemis à combattre, des plaies à guérir et des périls à conjurer.

Tout a été dit sur le *Journal* de madame Sand, et je n'ai pas attendu ce moment pour en parler. Elle n'a pu se plaindre, cette fois, de ceux qu'elle accusait de dénigrement systématique à l'égard de ses imaginations et de ses sophismes romanesques. Ils lui ont fait bonne mesure. Quelques aveux arrachés par l'évidence à cette plume paradoxale, quelques mots de doute, d'angoisse ou de reproche, inspirés par l'incapacité des hommes du 4 septembre, devinrent des symptômes certains de convalescence politique et morale, un retour à la vérité et au bien, une CONVERSION, en un mot, bien faite pour affermir ou accélérer les nôtres. Nous savions tant de gré à madame Sand d'avoir osé dire de M. Gambetta ce que nous commencions tous à en penser! Surtout nous étions si heureux, si reconnaissants de ses dernières pages, qui, tout en observant le *decorum* imposé à l'ancienne amie de Pierre Leroux et de Ledru-Rollin, annonçaient clairement la fin de la République! Il n'en fallut pas davantage pour effacer tous nos vieux griefs; madame Sand était convertie! Elle allait désormais consacrer aux bonnes causes ce talent qu'elle avait si souvent dépensé pour les mauvaises! Heureuse nouvelle qui ne nous consolait

pas de la destruction de nos armées et de la perte de nos provinces, mais qui, en attendant mieux, réalisait le proverbe: « A quelque chose malheur est bon ! »

Hélas! l'illusion fut de peu de durée. Le 1er mai 1871, — j'ai la date sous les yeux, sans quoi je refuserais d'y croire, — madame Sand publiait, sous le titre de *Francia*, un nouveau roman que je n'hésite pas à classer parmi les pires actions de sa vie littéraire. *Francia!* qui de nous, en lisant ce titre, en s'arrêtant à cette date, n'aurait attribué à l'auteur une intention allégorique, la création d'un personnage de femme ou de jeune fille, symbole vivant de notre malheureuse France blessée, meurtrie, mutilée, mais toujours chère à ses enfants et tendant vers nous ses mains suppliantes avec des paroles de tendresse, de douleur et de paix? On ouvre la première page et on lit : « Le jeudi » 31 mars 1814, la population de Paris s'entassait sur » le passage d'un étrange cortége... Le tsar Alexandre, » ayant à sa droite le roi de Prusse et à sa gauche le » prince de Schwarzenberg, etc... Comme toujours, » en refusant au peuple le droit de se défendre lui-même, » en se méfiant de lui, EN LUI REFUSANT DES ARMES, on » s'était perdu... A mesure qu'on avançait vers les quar- » tiers *riches*, l'entente se faisait, l'étranger respirait... » L'élément royaliste jetait le masque, et se précipitait » dans les bras du vainqueur... Cette joie folle applau- » dissait à l'abaissement de la France... En présence des » honteuses sympathies de la noblesse, le prince Mour-

» zakine ne comprenait plus... Le *badaud* de Paris » admira, se réjouit, et s'imagina que l'invasion ne lui » coûterait rien... etc., etc... »

En d'autres termes, ce roman, publié le 1er mai 1871, quarante-quatrième jour du règne de la Commune, huitième mois de la République de septembre, est un pamphlet contre la Restauration de 1814, ramenée par les baïonnettes étrangères, contre les *riches* qui applaudissaient à l'entrée des alliés, tandis que l'héroïque population des faubourgs sauvegardait l'honneur de la France par la morne dignité de son attitude ; contre les marquis ignobles et grotesques qui avaient désiré la défaite de notre armée et la chute de l'empereur ; contre les marquises dévergondées qui se jetaient à la tête ou dans les bras des officiers russes ou prussiens ; contre les crimes de lèse-patriotisme commis par les classes aristocratiques et servant de repoussoir aux protestations intrépides de la sainte multitude ; pamphlet tel qu'aurait pu l'imaginer, en 1822, un rédacteur du *Constitutionnel* ou du *Courrier français*, écrivant avec la plume de Cauchoix-Lemaire sur le bureau de Manuel, en face des portraits de Joachim Murat, du général Bertrand et du martyr de Sainte-Hélène !...

On se frotte les yeux, on croit être dupe d'un rêve ou plutôt d'un cauchemar, quand on pense que ce roman — ennuyeux d'ailleurs et absurde au delà de toute expression — a été imprimé, publié, lu, à l'heure même où

l'héroïque population des faubourgs et ses dignes chefs, les Raoul Rigault, les Assi, les Mégy, les Félix Pyat, fraternisaient avec les Prussiens en complétant leur œuvre ; que les anciens ou nouveaux amis de madame Sand, les Jules Favre, les Jules Ferry, les Jules Simon, les Arago, les Gambetta, les Rochefort, n'avaient pu réaliser son idéal de république qu'à la suite de défaites autrement écrasantes que celles de 1814 ; que, sans ces défaites, secrètement désirées par presque tous les républicains, le 4 septembre était impossible, et que, par conséquent, leur République nous fît-elle autant de bien qu'elle nous a fait de mal, nous donnât-elle autant de prospérité, de paix, de liberté, de gloire, que nous en a donné la Restauration, il lui resterait encore cette tache indélébile : avoir été ramenée par l'artillerie prussienne ; avoir eu pour précurseurs, pour pères et pour parrains, des hommes qui se sont réjouis de nos désastres, nécessaires à l'assouvissement de leurs ambitions et de leurs convoitises ; être éternellement liée, dans l'avenir et dans l'histoire, aux fatales journées de Reischoffen et de Forbach, à la lugubre capitulation de Sedan !

Vous avez remué de vieilles cendres, ravivé de vieux mensonges, ranimé de vieilles haines, caressé de vieux préjugés dont ne veulent plus même les philosophes de l'école de Renan, les historiens de l'école Vaulabelle ; et cela au moment où la France avait le plus besoin de l'union de tous ses enfants ; vous calomniez les marquis et

les marquises, vous glorifiez la plèbe des émeutes et des barricades, au moment où les fils de gentilshommes et de royalistes venaient de verser leur sang sur les champs de bataille, où les républicains trouvaient plus prudent et plus lucratif de faire de l'agitation à l'intérieur, loin, bien loin du théâtre de la guerre; où les femmes de vos héros plébéiens jouaient du pétrole, où la population des faubourgs, ce modèle de patriotisme et d'héroïsme, allumait ses torches, bourrait ses fusils, massacrait les généraux et les prêtres, incendiait les édifices, piétinait le cadavre sanglant de Paris, pactisait avec l'ennemi vainqueur pour qu'il lui fût permis de prolonger quelques semaines de plus ses orgies de luxure, d'ivrognerie, de haine, d'athéisme et de crime! O démence d'un esprit enfermé dans ses sophismes comme un monomane dans son idée fixe! Combien de fois faudra-t-il vous répéter que la restauration des Bourbons, se rencontrant avec la chute de l'Empire, fut une délivrance, que toutes les classes de la société la saluèrent comme telle, tandis que la République de septembre, se rencontrant avec nos défaites, fut une calamité de plus? Combien de fois faudra-t-il redire que les douces et plaintives voix de l'humanité, les sœurs, les filles et les mères — les pauvres plus encore que les riches — bénirent le retour de la Royauté qui arrêtait l'effusion du sang, tandis que votre République a servi de signal à de nouvelles boucheries où des conscrits et des mobiles, sans pain, sans habits, sans chaussures, sacrifiés aux fri-

ponneries de vos fournisseurs et à l'orgueil de votre dictature, ne parvenaient à la mort qu'à travers d'inexprimables souffrances? En admettan même certaines analogies dans les préliminaires de ces deux situations fatalement amenées, l'une par l'oncle, l'autre par le neveu, ne poussez pas plus loin le parallèle qui vous accable de ses contrastes! Là, tout fut bienfait, apaisement, retour à la vie, affranchissement de la pensée humaine, soulagement des esprits et des cœurs, sécurité, espérance, élan universel vers une prospérité sans exemple. Ici, tout a été ruine, déchirement, colères, haine, désordre, anarchie, blasphème, pillage, blessures envenimées, guerre aggravée, défaites sur défaites, récriminations, invectives, humiliations, opprobre, angoisse, et, après vingt mois de ce régime, plus d'incertitude, plus de ténèbres, plus de détresse, plus de haine, plus de désarroi chez les honnêtes gens, plus d'insolence chez les autres, qu'il n'en faut pour ruiner une nation intacte et pour achever une nation vaincue... Oh! ne réveillez pas ces souvenirs! Ne provoquez pas ces comparaisons! Ne mettez pas en présence la date de salut et la date de mort! Ne choisissez pas le 1er mai 1871 pour médire du 31 mars 1814! Ce qui n'eût été, il y a deux ans, qu'une erreur de romancier accoutumé à vivre de fictions, serait aujourd'hui la rechute d'un échappé de Charenton!

C'est pourquoi, en publiant cette incroyable *Francia*, madame Sand, à quelques semaines de distance, a biffé les meilleures pages du *Journal d'un Voyageur*. Elle

nous a gâté le « Soyons amis, Cinna! » — « Soyons ennemis, Gambetta! »

Le nom de M. Edmond Plauchut vient naturellement se placer à côté de celui de madame Sand, puisque, dans ses *Lettres* et dans son *Journal*, elle lui a fait l'honneur de le choisir pour un de ses correspondants. M. Plauchut a fait le tour du monde en cent vingt jours; c'est très-bien; il en est revenu avec un récit intéressant, c'est encore mieux; mais ne pouvait-il faire son voyage et son livre sans *éreinter* cette œuvre des Missions étrangères, sublime comme la foi qui l'inspire, comme la charité qui la soutient, comme le dévouement qui la guide, comme le martyre qu'elle affronte? Lui semble-t-il que les gens qui font courir, qui donnent quinze louis d'un fauteuil d'orchestre aux premières représentations, qui se ruinent pour une danseuse ou qui perdent cent mille francs à Monaco, fassent un meilleur emploi de leur argent que ceux « dont l'aumône considérable, recueillie centime par « centime, sert à diriger de France sur la Chine une « foule de jeunes gens préalablement préparés à l'éven« tualité d'une affreuse destinée? » — Ne considérons pas le résultat matériel, beaucoup moins illusoire que ne le prétend M. Plauchut. Abstenons-nous de discuter le plus ou moins d'efficacité de ces prédications lointaines, de cet apostolat suspendu entre l'exil et la mort; ne demandons pas si les enfants chinois, sauvés d'une mort horrible, doivent se compter par milliers ou par dizaines. Mais le prin-

cipe qui fait agir ces jeunes volontaires de la civilisation chrétienne, le sentiment qui les arrache aux douceurs de la famille, aux mystérieuses attaches du pays natal, à toutes les tendresses et à toutes les joies de ce monde, pour les jeter sur une terre étrangère, à demi barbare, où il leur suffit d'être reconnus pour être condamnés aux plus épouvantables supplices! Notre siècle est donc bien riche en croyances, en dévouements, en enthousiames, elles sont donc bien communes, les âmes éprises d'immolation et de souffrances, préférant le sacrifice au bien-être, les tortures aux caresses et la mort à la vie, qu'il convienne de les décourager par de froids calculs, de prouver qu'elles sont dupes d'une illusion dangereuse, et que l'humble obole qui paye leur voyage pourrait être mieux employée ? Prenez garde ! inspirés par une grâce divine ou par une pensée terrestre, tous les dévouements, tous les courages, toutes les aspirations vers un idéal de grandeur et de beauté surhumaines, sont unis par des liens invincibles. Quand vous aurez tari ou troublé, dans leur source, l'enthousiasme religieux, la folie de la croix, la passion du martyre, êtes-vous bien sûr de laisser intacts le patriotisme, l'abnégation du soldat, le courage du médecin, l'énergie du travailleur, la charité du riche, la résignation du pauvre, toutes les facultés généreuses qui sauvent ou rachètent un peuple? Quand vous m'aurez démontré que je suis un niais en offrant cinquante centimes pour le salut des petits Chinois, que direz-vous si je vous réponds que je serais bien plus

stupide de donner mille francs pour la libération du territoire? Si vous persuadez à « ce jeune Lyonnais, beau à » ravir, que vous avez rencontré à bord de *l'Achille*, » qu'il est absurde d'aller se perdre au milieu des magots » et des mandarins, » que répliquerez-vous au conscrit réfractaire, qui vous dira que, ne possédant pas un pouce de terre et trouvé très-beau par les filles de son village, il serait bien bête d'aller se faire tuer ou défigurer par un obus prussien? — Nivelez, citoyens démocrates et libres penseurs, nivelez les consciences et les âmes, comme vous avez nivelé toutes les classes, comme vous voulez niveler toutes les fortunes ; fermez ou murez, dans cet édifice social qui désormais vous appartient, toutes les fenêtres qui ouvrent sur l'horizon et sur le ciel; puis regardez à droite et à gauche; vous verrez à droite l'invasion, à gauche l'Internationale, et, quand vous demanderez aide et recours contre celle-ci et contre celle-là, il sera trop tard... vous aurez désarmé vos défenseurs et armé vos ennemis.

Je me suis arrêté sur ces deux ouvrages, parce que, dans l'ordre de mes lectures, ils ont marqué le moment où j'ai commencé à douter de notre conversion. Depuis lors, bien des symptômes ont changé mes doutes en certitude. Est-ce à dire que tout soit perdu, que, au lieu de nous convertir, nous nous soyons tous jetés vers l'extrémité contraire, que nous n'ayons pas rencontré sur notre route des œuvres fortifiantes, émues, sérieuses, in-

structives, faites pour ramener le public à des vérités oubliées? A Dieu ne plaise! J'ai pu en noter un assez grand nombre, dans ces genres mixtes qui vont de la philosophie à l'histoire et de la morale à la critique; beaucoup moins dans le domaine de l'imagination, qui est, malheureusement, le plus fréquenté. Quoi qu'il en soit, mon sujet s'est agrandi sous ma plume, et me voici forcé, de peur de vous sembler trop pessimiste, de vous demander une troisième audience pour cette étude préliminaire. Alexandre Dumas, dont la gloire un peu déteinte vient d'être ravivée par de tardives funérailles, comparait la vie à une étoffe brodée de bien et de mal, tachée de pire: cette comparaison peut s'appliquer à la littérature de ces derniers temps, si toutefois ces derniers temps ont eu une littérature.

III

J'ai bien envie, avant d'aller plus loin, de tourner mon réquisitoire en plaidoyer, ou du moins d'invoquer les circonstances atténuantes; car enfin, quand on frappe sur les siens, il ne faut pas frapper trop fort.

Il y a quelques milliers d'années, un philosophe grec

écrivait à propos des sectes philosophiques qui niaient l'immortalité de l'âme :

« Se taire perpétuellement, se nourrir de racines, se couvrir de haillons, vivre dans un tonneau, et n'attendre aucune récompense, voilà le comble de la folie. C'est se condamner à un combat qu'aucun laurier ne doit suivre, à une lutte continuelle où l'on ne peut attendre de prix ; c'est descendre dans l'arène, mais pour n'y trouver que des sueurs. » (Hachette, 1826.)

Je ne veux pas dire que nos auteurs modernes se taisent perpétuellement, se nourrissent de racines, se couvrent de haillons, et surtout vivent dans un tonneau, ce qui pourrait donner lieu à de fâcheuses équivoques ; non, mais je dis avec mon philosophe, contemporain de Socrate :

Travailler, combattre, lutter, descendre dans l'arène sans espoir de récompense, c'est une folie. — Et j'ajoute avec la sagesse de tous les temps : il ne faut pas trop demander à la faiblesse humaine. Quoi d'étonnant si elle se décourage, si elle a même des velléités de défection et d'apostasie, quand il n'y a pas proportion entre le travail et la récompense, entre l'effort et le résultat ; lorsque, en restant sur la brèche, nous n'y trouvons que l'isolement et l'abandon, lorsque, en entrant dans l'arène, nous ne voyons, comme le Gringoire de *Notre-Dame de Paris*, que le dos des spectateurs ? Je m'explique :

Rien de plus évident que le devoir de l'écrivain dans les temps mauvais, au milieu des périls et des malheurs qui

menacent la société et troublent la conscience. Rien de plus attrayant — dans son austérité même — que cette tâche réparatrice qui proteste contre les idées de destruction, de corruption et de mort, jusque sur les ruines accumulées par la double invasion des doctrines dissolvantes et des armées ennemies. Rien de plus glorieux — si on pouvait y réussir, — que cet acte de vitalité intellectuelle et morale, opposant aux désastres matériels les revanches de l'esprit. Dans une crise telle que celle que nous traversons, le mot de l'empereur Septime Sévère : *Laboremus!* devient ou doit devenir notre mot d'ordre. *Laboremus!* travaillons! Le travail, en pareil cas, réunit tous les avantages. Bien dirigé, il est à la fois une consolation, un refuge et un exemple ; il peut contribuer à prévenir les maux qu'il aide à supporter.

Oui, mais comment persister dans cette tâche ingrate, si la parole n'a pas d'auditoire, si l'écriture n'a pas de lecteurs, si le livre n'a pas de juges, s'il vous est impossible de mettre le pied dans la rue sans rencontrer des gens qui vous disent (et l'événement ne leur donne que trop raison) : « La littérature! qui peut y songer aujourd'hui? Nous avons d'autres soucis en tête!... C'était bon pour les temps de calme.... A présent, pour s'occuper de billevesées littéraires, il faudrait avoir été mordu par un académicien enragé... Comment lire autre chose que la polémique des journaux ou les comptes rendus de l'Assemblée? D'ailleurs, ruinés comme nous le sommes, avec trois milliards

à payer aux Prussiens, qui pourrait acheter un livre?... »

Ils disent vrai, et cependant remarquez que les mêmes gens trouvent tout simple de payer fort cher une place au théâtre du Palais-Royal ou des Bouffes-Parisiens; encore plus simple de voir, tous les lundis, les plumes les plus finement taillées, analyser par le menu les pièces jouées, dans la semaine, sur les quinze théâtres de Paris; douze colonnes, s'il s'agit de quelque gros poisson dramatique, saumon à la Sardou, turbot à l'Alexandre Dumas ou thon mariné de Barrière : six colonnes, si l'on n'a que des goujons ou du frétin. Ceci m'amène au vif de la question.

Si vous voulez que cette pauvre littérature, vaincue de Sedan, proscrite du 4 septembre, victime de nos discordes civiles, puisse encore rendre des services; si vous ne voulez pas que notre France guerrière, notre France lettrée, perde à la fois ses deux couronnes, il faut absolument en finir avec ce que j'appellerai l'inégalité des conditions littéraires. Il faut supprimer l'intolérable disparate entre la publicité bruyante, acquise de plein droit au drame le plus absurde, à la plus chétive opérette, à la féerie la plus indécente, et le silence de glace qui se fait trop souvent autour des livres, quels qu'en soient le sujet et le mérite. L'œuvre qui ne vise qu'au succès de lecture, aurait, au contraire, bien plus besoin d'être recommandée au public, trop enclin de vieille date à se passionner pour les flonflons, le maillot, le feu de la rampe et les coulisses. L'écrivain qui publie un ouvrage où se révèle, faute de mieux, le respect de

son art, devrait être sûr, sinon d être loué, au moins d'être lu, discuté, critiqué, jugé. Si vous lui ôtez cette certitude, il se décourage; il brisera tôt ou tard sa plume, et, si vous lui dites qu'il manque à sa mission, il vous répondra que vous manquez à la vôtre en lui refusant sa place au soleil.

Il y a plus : ce qu'il nous importe de maintenir avant tout, — avant même le succès, — c'est notre dignité. Or, voyez le contre-sens! L'auteur d'une pièce jouée peut se croiser les bras et conserver la plus fière des attitudes : point de visites à faire, pas de lettres à écrire, pas une seule de ces démarches qui sentent toujours un peu le solliciteur et le courtisan. Il sait qu'à l'heure dite, vingt feuilletons, plus dociles que la montagne de Mahomet, viendront à lui sans qu'il fasse un pas. Pour le romancier, le poëte, le moraliste, l'historien, l'homme du livre imprimé, quelle différence ! Au risque de passer pour importun, d'être qualifié de vaniteux et de faire rire à ses dépens, il est obligé d'entreprendre la pêche à l'article, le plus fatigant, le plus humiliant et presque toujours le plus stérile de tous les genres de pêche à la ligne. Ainsi, d'une part, vous m'accordez que l'influence de l'écrivain, cette influence qui peut devenir, aux époques du désordre, une des forces sociales, n'est plus possible sans autorité morale et sans dignité; et, d'autre part, vous le placez dans la cruelle alternative ou de commencer par jeter aux orties de la critique les trois quarts de cette dignité, ou bien de se résigner à voir son œuvre, enveloppée d'ombres

taciturnes, périr avant d'avoir vécu et, par conséquent, rester complétement inutile!

Au surplus, je crois pouvoir citer, à l'appui de ces idées, une lettre que je viens de recevoir et que je dois sans doute à la reprise de ces *Causeries littéraires* :

« Monsieur, me dit un de mes confrères, permettez-moi de vous adresser et de vous recommander un livre que j'appelle tout bas l'enfant de ma vieillesse et de ma tendresse. Je l'ai écrit avec conviction, avec passion, avec amour, en conscience et même en français. Pendant trois mois, j'ai vécu, j'ai aimé, j'ai pleuré avec mes personnages. Ayant à effleurer au passage les dates les plus violentes de notre histoire révolutionnaire, j'ai tâché de tenir la balance égale entre les abus de l'ancien régime et les excès de l'anarchie. J'ai voulu surtout évoquer, au-dessus de ces scènes de deuil et de larmes, les immortelles figures de la Justice et de la Pitié. Écrivant pour une douloureuse époque où la littérature a beaucoup à réparer, j'ai tenu à honneur que mon livre pût être lu tout haut en famille. Enfin, rassasié de lectures où les femmes, même du *meilleur monde*, ont les allures et le langage de courtisanes titrées, j'ai dédié *in petto* mon ouvrage aux honnêtes femmes, aux femmes de France, à ces femmes qui essayent de payer notre rançon après avoir pansé nos blessures... Eh bien..., mais j'ai honte de mon aveu, je vais vous paraître le plus vain, le plus présomptueux des hommes... Je... mais non, je n'oserai

jamais vous dire cela, à vous, que je connais à peine... Soyez bon, et ne riez pas trop de ce prodige d'ambition et d'amour-propre... Je voudrais obtenir de la critique autant de syllabes que *le Trône d'Écosse* et *la Timbale d'argent* ont obtenu de pages. »

Hélas! les jours s'écoulent et le souhait de mon confrère ne semble pas devoir être exaucé.

Maintenant, rapprochez de ces conditions si défavorables, si cruellement inégales (en latin *iniques*) les préoccupations publiques, le danger incessant, le malaise universel, qui sont au fond de toutes les pensées.....

Comme le noir géant qui fume à l'horizon!

Vous me direz : Comment vaincre ces difficultés insolubles!... Que faire?...

Que faire? Je vais vous l'apprendre, si vous ne l'avez déjà deviné. Pour forcer le public à tourner la tête, pour l'arracher un moment aux anxiétés qui l'absorbent, on cherche quelque chose qui n'ait pas encore été dit, une donnée bien hardie, bien scabreuse, qui fixe l'attention distraite, qui réveille l'appétit blasé. L'imagination des conteurs quitte les routes battues, s'égare dans les sentiers de traverse, s'aventure dans les lieux suspects, et voici ce qu'elle en rapporte:

Une jeune fille, Louise de Saulge, vient de sortir du couvent; elle en garde un souvenir fort médiocre; c'est

presque une échappée de prison. Les joies du monde, le bal, la musique, le spectacle, le jeune homme qui lui fera connaître les transports de l'amour romanesque, voilà ses rêves; avec tout cela, une beauté pleine de promesses, une exubérance de vie qui charme et qui inquiète.

En attendant, Louise se prépare à un bal qui va être donné en son honneur dans un château du voisinage; ce sera sa première toilette, son premier bonheur. Autour d'elle se presse un groupe dont elle est l'idole; sa mère, jeune encore, élégante et coquette, seconde femme du comte de Saulge, de trente ans plus âgé qu'elle; son père, heureux et fier de cette paternité tardive, disposé à traiter Louise comme sa Benjamine et à lui passer tous ses caprices; son frère Henri, enfant d'un premier mariage, en disgrâce auprès du comte, à qui sa première femme, chaste et vertueuse provinciale, n'a laissé que les souvenirs d'un paradis de neige; — et enfin, M. de Chavagnes, l'ami de la maison.

Le bal a lieu, et là, grâce à un de ces incidents qui abondent dans le répertoire des romanciers, Louise apprend... qu'elle n'est pas la fille de M. de Saulge, mais de M. de Chavagnes.

Ce qui se passe dans cette jeune tête, foudroyée par cette révélation terrible, vous le comprenez aisément. Ce mystère de honte l'épouvante et la désespère, sans que son innocence puisse encore se l'expliquer. Il y a la

assez de ténèbres pour étouffer toutes les radieuses visions de l'adolescence, assez de clartés pour lui déchirer le cœur. Patience! vous n'êtes pas au bout; et nous n'en sommes pas quittes à si bon marché.

La même révélation est arrivée à Henri par une voie différente. Une vieille femme de charge, passionnément dévouée à la défunte comtesse de Saulge, animée contre la seconde femme du comte d'une de ces haines qui en remontreraient aux plus fins limiers de la police, a trouvé ou volé une lettre qui ne laisse aucun doute sur le malheur du mari, sur la faute de l'épouse, sur le vrai père de Louise. Henri sait tout; il a déchiré la lettre, mais il garde le souvenir, et alors...

Alors, ces deux beaux enfants, se sachant, en réalité, étrangers l'un à l'autre, s'abandonnent à une passion, moins coupable peut-être que celle d'Amélie et de René, mais mille fois plus choquante, d'un arrière-goût plus échauffant et plus impur; car elle se dépouille des voiles de l'idéal, elle sort des ombres discrètes du sanctuaire; elle descend de ces sphères poétiques où s'estompent dans la brume Phèdre, Œdipe, Myrrha, Francesca, Paolo, pour vivre de la vie commune, s'habiller comme les promeneurs du bois de Boulogne et se rencontrer avec nous dans un salon ou une loge de théâtre. Suffit-il, après cela, pour réparer le mal, de nous montrer le dénoûment inévitable de cette passion sans issue? Louise, religieuse; Henri, capitaine de frégate, mortellement blessé, le 12

janvier 1871, dans les rangs de notre malheureuse armée de la Loire; Louise recevant le dernier soupir d'Henri, et leurs amours consacrées *in extremis* par la prière, le patriotisme et la mort? De pareilles réparations ne réparent rien; c'est exactement comme si vous disiez à un homme que vous viendriez de souffleter : « Monsieur, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser... au contraire! » comme si vous offriez à un agonisant une boîte de réglisse; comme si vous apportiez une once de plâtre et une demi-douzaine de cailloux, pour relever les Tuileries ou l'hôtel de ville.

L'auteur, qui est, dit-on, une femme, a intitulé son récit : *la Vocation de Louise.* — Je l'intitule, moi, d'une façon plus prolixe : la Vocation d'une femme ou d'un homme de beaucoup de talent, qui a voulu absolument se faire lire, le 1er janvier 1872, entre les calamités de l'année qui finit et les angoisses de l'année qui commence.

Et maintenant, silence! Voici un maître, le favori du succès et du beau sexe, l'homme aux délicatesses exquises, aux précautions si charmantes qu'il faut des yeux de lynx pour apercevoir la trace des griffes du diable sur le sable des allées où il nous promène.

Julia de Trécœur est une bizarre créature. Son père, mort prématurément après une jeunesse agitée et coupable, l'a horriblement gâtée. Sa mère, jeune femme d'une beauté suave et d'un caractère angélique, malheureuse

avec son premier mari, se décide, après quelques hésitations très-ingénieusement détaillées, à épouser M. George de Lucan, le type du *parfait gentilhomme,* comme disent les gens qui ne sont ni gentilshommes ni parfaits. Lucan l'aime d'un de ces amours tempérés et de bonne compagnie qui laissent de la marge. Il est intimement lié — deux frères d'armes — avec le comte Pierre de Moras, cousin de madame Clotilde de Trécœur, devenue madame de Lucan; cœur d'or, tête de fer, poitrine d'athlète, stature de chevalier du moyen âge. En apprenant le second mariage de sa mère, Julia, essentiellement précoce, est tombée à demi-morte sur le parquet; tout le monde a cru qu'il fallait attribuer cette syncope au sentiment de douleur et de jalousie filiale qu'inspire souvent aux enfants d'un premier lit l'apparition d'un nouvel occupant.

Alors, Julia parle, elle aussi, de se faire religieuse... Quelle vocation, grand Dieu! On l'apaise tant bien que mal; un certain temps s'écoule, et cette étrange fille, magnifiquement douée, faite à peindre, — « ayant l'air de sortir de chez Worth quand même vous lui jetteriez un rideau sur le corps avec une fourche », — devient plus séduisante qu'il ne faudrait pour le repos des honnêtes gens; un ange sur un volcan, un démon dans un bénitier sculpté par Carpeaux. Pierre de Moras en devient follement amoureux, et, quand on propose à Julia cette solution pacifique, elle répond: « Autant celui-là qu'un

autre ! » d'un petit air qui ne présage rien de bon à son naïf et intrépide cousin... « un mari superbe. »

Les voilà mariés. Ils partent pour l'Italie ; puis ils reviennent, et pas n'est besoin d'être sorcier pour deviner que Julia n'aime pas, n'aimera jamais son mari, si beau, si bon et si complaisant qu'il soit. En revanche, elle affiche une antipathie féroce, une rancune inflexible contre George de Lucan, le second mari de sa mère. Cette fausse haine et le vrai sentiment qu'elle cache, voilà le roman.

Vous refuseriez de me croire si je vous disais que M. Octave Feuillet n'a pas déployé, dans la peinture de cet amour paradoxal d'une belle-fille pour son beau-père, ami intime de son mari, toutes les délicatesses, toutes les élégances d'un talent qui n'est jamais plus souple et plus fin que lorsqu'il joue avec le feu, valse sur les tisons, effeuille les sensitives, plume les colombes, éclabousse les hermines, fait de la chasteté avec de l'indécence et du sensuel avec du mystique. On lit les vingt dernières pages de *Julia de Trécœur* avec un singulier mélange de malaise, de stupeur, d'émotion, de colère, fortement imprégné de cet arome particulier qui semble extrait du fruit défendu. Quant au dénoûment, il est d'une violence qui a révolté — je l'atteste *de visu* — les plus fidèles admiratrices de M. Octave Feuillet.

Pierre de Moras a, dès le premier jour, compris que sa femme ne l'aimait pas. George de Lucan, à la suite

de scènes plus ou moins inquiétantes, finit par découvrir que c'est lui qu'elle aime, et par s'avouer qu'il partage cette passion insensée. Les deux amis s'entendent sans se rien dire. Parvenu à ce degré d'intensité, le roman devient un rocher à pic, surplombant un gouffre sans fond. Pas de retraite possible; point de temps d'arrêt praticable. Il n'y a qu'à se lancer dans le gouffre. Je croyais ne faire qu'une comparaison, et je raconte la fin de l'histoire. Julia, incomparable amazone, monte, un matin à l'aube, son cheval favori; Lucan la voit partir; il avertit Pierre, et tous deux, traversant le bois pour arriver plus vite, atteignent, avant la malheureuse femme, le plateau qu'ils redoutent et qui domine la mer d'une hauteur prodigieuse. Cachés derrière un bouquet d'arbres, ils la voient venir au galop du cheval, blanc d'écume. Lucan veut s'élancer pour l'arrêter au passage; mais, en ce moment suprême, il sent le bras de Moras s'abattre violemment sur lui; il sent, une seconde après, les ongles de son ami entrer dans sa chair. C'est l'arrêt de mort de Julia, silencieux et implacable comme si la fatalité avait pris tout à coup les traits de ce mari débonnaire, qui ne tue pas, mais qui laisse mourir.

En résumé, une sœur éprise de son frère, une belle-fille amoureuse de son beau-père, un beau-père amoureux de sa belle-fille, voilà ce que le roman a trouvé de mieux à nous présenter, pendant que nous marchons vers l'inconnu, enjambant des ruines, nous heurtant à

des croix de bois noir, plus courbés sous le poids de sacs vides qu'il faut remplir que sous une charge de sacs pleins qu'il faudrait vider ; tandis que les Allemands exécutent de grandes manœuvres à deux pas de la basilique de Reims ; lorsqu'il suffirait, nous dit-on, d'un catarrhe de M. Thiers pour nous précipiter dans un gouffre aussi profond que celui où se noie l'infortunée Julia de Trécœur.

Eh bien, ne calomnions pas le talent : il n'est pas le seul coupable ; M. Octave Feuillet eût mieux aimé, j'en suis sûr, réussir à l'aide de quelque douce et honnête histoire où l'élégance de son style, le charme de ses paysages, la finesse de ses analyses psychologiques, eussent aisément obtenu grâce pour la chasteté du sujet. Il n'en est plus, j'imagine, à se demander avec dépit si les lecteurs de *Monsieur de Camors* et les spectateurs de *Julie* s'obstinent encore à l'appeler le *Musset des familles*. Et quand cela serait? lui dirions-nous. Cette prétendue malice n'est-elle pas le plus précieux des éloges? Est-ce donc une condition d'infériorité, de pouvoir être lu en famille, comme Walter Scott, comme Cooper, comme Manzoni, comme Jules Sandeau, comme Lamartine? Sainte-Beuve, voulant être très-offensant, avait appelé Laprade un Lamartine de province, et le poëte de *Pernette* a fièrement répondu qu'il acceptait l'offense comme un titre de gloire. La famille ! elle est le contraire de la bohème, et la bohème, gonflée de césarisme, peut facilement se reconnaître

dans tous les préliminaires et dans toutes les conséquences de nos désastres. La province! elle est le contraire de Paris, et c'est Paris dont la fatale initiative a créé cette France révolutionnaire, destinée à tomber, de chute en chute, des splendeurs de la monarchie, des triomphantes aurores de la prise d'Alger, aux coups d'État de la démagogie ou de la dictature, à l'opprobre garibaldien, aux humiliations de la défaite, aux infamies de la Commune, au démembrement du territoire!

Non, non : reprenant la plume après trois ans de silence, ayant souffert, tremblé et pleuré comme nous, séparé par un abîme de la société brillante dont il partagea les joies fugitives, dont il subit les influences, M. Octave Feuillet eût été un des premiers à comprendre et à pratiquer les devoirs de l'écrivain, de l'artiste, de l'homme d'imagination dans les jours d'épreuve et de péril. Mais il a regardé autour de lui ; il a passé devant les affiches de théâtre ; de toutes parts lui sont arrivés les échos de ce monde surpris, dans ses prospérités décevantes, par le feu et par le glaive, un moment enseveli sous des décombres, et essayant de renaître à la vie ; — et il a dû répéter en français le *recurrit ad vomitum*, de l'Écriture. D'un côté, des événements trop graves, des inquiétudes trop profondes, des dangers trop imminents pour qu'il fût facile de se faire écouter ou lire au milieu du chaos et du tumulte ; de l'autre, un public démoralisé plutôt que converti, affolé plutôt que corrigé,

enfiévré plutôt qu'averti, exigeant, pour consentir à s'arrêter et à boire, non pas une médecine dans sa tasse, non pas un vin généreux dans son verre, mais une plus forte dose d'absinthe dans son eau.

Ce que je dis des auteurs de *la Vocation de Louise*, de *Julia de Trécœur* pourrait se dire de bien d'autres, notamment de M. Victor Cherbuliez et de sa triste *Revanche de Joseph Noirel.* C'est le même trait caractéristique, quelque chose comme une gageure entre les calamités qui nous prêchent réflexion et conversion, et le talent qui s'envenime et force le ton pour ne pas avoir à redouter l'indifférence publique. Dans ce nouveau récit, M. Cherbuliez semble avoir pris plaisir à exagérer ses défauts, à gâter ses qualités excellentes. Même dans *le Comte Kostia*, resté son chef-d'œuvre, on avait pu deviner des velléités de mélodrame. Le mélodrame règne en maître dans certains chapitres de *Joseph Noirel*, qu'on dirait écrit par M. Émile Gaboriau, et qui rappellent la jolie fantaisie de M. Monselet : IL SAIT OU EST LE CADAVRE !... Mais, ce qui nous étonne et nous consterne le plus, chez un esprit juste et ferme comme M. Cherbuliez, c'est qu'en lisant son long roman, publié quatre mois après les crimes de la Commune, on ne sait s'il donne raison ou tort à ce mauvais drôle de Joseph Noirel, qui est de l'étoffe des Assi, des Ferré et des Mégy. Enfin, dans un moment où la noblesse et la bourgeoisie sont également menacées, il a plu à M. Cherbuliez de faire de son gen-

tilhomme un assassin, de ses bourgeois des grotesques, de son ouvrier réfractaire un *homme fort*, qui nous intéresse à sa *revanche*. et de fourvoyer sa Marguerite, charmante au début, dans un dénoûment qui ne déparerait pas le répertoire de l'Ambigu. C'est à n'y pas croire, ou plutôt c'est parfaitement logique. La littérature ne suit-elle pas l'exemple de la société, de la politique? Tout, dans les événements qui nous frappent depuis vingt mois, aurait dû nous ramener au contraire du 4 septembre; et nous en sommes, dans les plus grandes villes de France, aux citoyens Floquet, Labadié, Bouchet, Barodet! Tout, dans la situation qui nous est faite, devrait nous engager à désinfecter notre littérature; et nous ne savons qu'accommoder et réchauffer les vieux restes de 1869, en les trempant dans les vieilles sauces de l'Empire!

Vous le voyez, dans les œuvres d'imagination, qui peuvent se diviser en deux classes, — le théâtre et le roman — le mal l'emporte sur le bien, et, comme toujours, la faute en est moins aux écrivains qu'au public; au public, qui refuse d'encourager ce qui s'essaye dans un sens de réparation morale; au public, que l'on peut croire voué à l'impénitence finale. Dans les genres plus sérieux et plus austères, les dédommagements ne nous manqueraient pas; mais ils sont isolés, individuels : ils n'offrent point ce caractère collectif, cet accord de pensée et d'action, qui fait des défenseurs d'une même cause les soldats d'une même armée. M. Renan, pour qui nos dangers ne sont pas de l'hébreu,

a écrit des pages judicieuses et sensées sous le titre de *Réforme intellectuelle et morale*. Peut-on dire pourtant qu'il marche côte à côte avec le R. P. Perraud, le pieux et éloquent auteur des *Paroles de l'heure présente?* J'arrive trop tard pour rendre hommage au beau livre de Paul de Saint-Victor, *Barbares et Bandits*, où le merveilleux coloriste s'est tout à coup révélé sévère et énergique penseur, habile à faire vibrer les cordes d'airain. Cependant, il serait difficile d'établir un lien bien étroit entre ce livre éclatant et *les Jours d'épreuve*, de M. Caro, — ouvrage plein de vérités exprimées dans un pur et noble langage. Ainsi de suite; au lieu de prolonger cette sèche nomenclature que nous pourrons, plus tard, retrouver en détail dans la série de nos nouvelles études, j'aime mieux finir par un nom qui résume pour moi ce que la critique contemporaine a de plus élevé, ce que nos malheurs ont inspiré de plus profond, de plus patriotique et de plus vrai : Émile Montégut! Quelles admirables pages que celles qui pourraient se résumer ainsi: « Banqueroute définitive de la Révolution française. » « La Révolution est le contraire de l'idée de patrie. » — Deux chapitres d'histoire et de morale qui valent dix gros volumes. Je voudrais les voir imprimés en lettres d'or ou plutôt réédités à des milliers d'exemplaires, en format populaire et portatif, propres à répandre partout ces trésors de sagacité et de bon sens, de justesse et de courage, d'idées neuves, originales, irrésistibles, sans alliage et sans réplique.

Jamais on n'avait dit d'un accent plus ferme et plus pénétrant le dernier mot de cet esprit révolutionnaire qui nous a perdus, de cette tyrannie démagogique qui nous achève. Mais le sujet est immense et nous mènerait trop loin. Je retrouve Émile Montégut dans un cadre plus familier, sur un terrain moins brûlant. — *Impressions de voyage et d'art*, et je transcris avec une émotion sympathique les lignes suivantes :

« C'est le moment pour tout Français de s'emprisonner volontairement dans son pays... Comment habiter avec plaisir chez des peuples étrangers, indifférents à nos malheurs ou secrètement heureux de nos défaites ?... Restons chez nous, et, quand l'humeur voyageuse nous prendra, faisons de la Normandie, notre Angleterre, de la Provence notre Italie, du Béarn et du Roussillon notre Espagne, et ne cherchons notre Allemagne que dans les provinces que la force nous a enlevées. »

Oui, redevenons Français, et cela non-seulement dans nos voyages, mais dans notre littérature. Ce serait déjà une partie de cette conversion que j'appelle de tous mes vœux, sans pouvoir encore l'annoncer. Nous sommes trop sortis de nos frontières idéales, comme de nos frontières matérielles. Nous avons eu trop de complaisances et d'admirations béates pour des poésies qui ne valent pas les nôtres, pour des philosophies qui nous ont obscurcis de leurs ténèbres, pour de prétendus génies qui nous ont détournés de nos vrais maîtres, de nos vrais guides. For-

cés par nos désastres de resserrer les nœuds du patriotisme national, donnons lui pour allié le patriotisme littéraire. Répétons sans relâche à notre littérature : Si vous voulez rendre à la société les vertus viriles qu'elle a perdues et dont vous profiterez, redevenez morale et chrétienne. Si vous voulez préparer les revanches de l'action par les revanches de l'idée, redevenez française.

III

M. VICTOR HUGO[1]

I

25 mai 1872.

Nous avons peine à concilier les deux traits caractéristiques qui nous frappent dans le livre de M. Victor Hugo; comment peut-on être à la fois si peu sincère et si naïf?

Tout est factice et artificiel dans *l'Année terrible;* le sentiment, l'idée, le procédé, le style, l'émotion, la passion, la colère, la tendresse, la grandeur, la bonté, et surtout cet arrière-goût de crème tournée, cette insupportable prétention à se ranger parmi les *doux*, à faire de chacun de ses hémistiches un baiser Lamourette, à jouer le rôle de pacificateur universel. Cette prétention finit par ressem-

1. *L'Année terrible.*

bler à une *scie*, quand on songe à tout ce qu'insulte M. Victor Hugo, à tout ce qu'il amnistie, aux disciples de cet apôtre, au calendrier de ce saint, aux autels de ce dieu, aux amis particuliers de cet ami de tout le monde, aux clients de cet avocat de l'humanité, aux doublures de ce *petit manteau bleu*, aux apologies qu'il essaye, aux scélérats qu'il excuse, aux haines qu'il exploite, aux ruines qu'il prend pour tribune de ses mielleuses homélies en l'honneur de la concorde, du pardon et de la paix.

Faux bonhomme, faux patriote, faux grand-père, faux déiste, faux démagogue, faux communard, faux poëte, tel nous apparaît l'auteur de *l'Année terrible* à travers cette fatigante série de rimes riches, hérissées d'opulentes chevilles. Il n'y a pas une de ces effusions qui ne soit calculée, pas une de ces réticences qui ne couvre un traquenard, pas une de ces professions de foi qui ne signifie autre chose que ce qu'elle dit. Ce bénitier est plein d'huile de pétrole; l'hypocrisie la plus raffinée a présidé à ce *beau désordre*. Ce Juvénal est doublé de Machiavel, mais d'un Machiavel à genoux devant la populace, adulateur de la vile multitude, et vivant avec elle dans un perpétuel échange d'apothéoses et de flatteries. Dans ce livre à double fond et à double détente, M. Hugo a trouvé moyen de faire parler même les *plusieurs points*, même le silence, même les dix lignes de sa débonnaire préface. — « Avril, mai et juin 1871, nous dit-il, ont eu à compter, sous ma plume, — ou sur ma lyre, — avec l'état de siége... Pa-

tience ! nous avons la République, nous aurons la liberté ! » Si ces derniers mots veulent dire : « Patience ! la République travaille pour nous ; elle ne tardera pas à créer un état social où il me sera enfin permis, non plus d'atténuer, de pallier, de justifier la Commune, mais de la glorifier et de faire de ses personnages les héros de mon épopée, » nous déclarons que nous sommes cette fois, — et pour cette fois seulement, — de l'avis de Victor Hugo, et nous ajoutons : Si son esclavage parvient à se faire si bien entendre, que dira sa liberté ?...

Tout cela est vrai ; et cependant, au milieu de ces prodiges d'artifice, de supercherie, de déguisement, de calcul, d'arrière-pensées venimeuses, enduites de sucre et de miel, M. Hugo se montre prodigieusement naïf ; souvent même cette naïveté pourrait s'appeler d'un autre nom. Ne faut-il pas, en effet, dépasser toutes les limites de l'illusion personnelle, de la licence poétique, de la confiance en soi-même et des prérogatives du *moi*, pour traiter comme non avenues les réalités douloureuses, humiliantes, accablantes, qui ont réduit à néant ces rodomontades rimées, donné la mesure de ces merveilles de patriotisme et de vaillance, infligé à ces hymnes de défi et de victoire les plus honteux démentis, et qui finalement ont fait de ces belles *flammes*, de ces magnifiques *aurores*, de ces *feux* allumés sur les hauteurs de Paris pour éclairer tout l'univers, un tas de cendres infectes, arrosées du sang des otages et imprégnées de l'odeur des incendies ?...

De deux choses l'une : ou M. Hugo a écrit, au jour le jour, d'après l'inspiration du moment, dans la fièvre de la lutte et parmi les ombres accumulées par le blocus de Paris, les pages de son *Année terrible*, qui vont de septembre à février; et alors on a lieu de s'étonner qu'en se relisant il n'ait pas compris que ce qui lui semblait vrai, probable ou possible avant les humiliations du dénoûment et les horreurs de l'épilogue, ne pouvait plus être aujourd'hui qu'un remords, une ironie, une indignation et une honte; ou bien, comme je suis très-enclin à le croire, il a refait, après coup et à loisir, son siége, ses émotions, son héroïsme, ses admirations, ses enthousiasmes, ses idoles, ses temples, son encens, ses invectives, ses fureurs, ses espérances, son patriotisme; — et alors on se demande par quelle incroyable erreur d'optique il a pu se figurer que sa poésie d'aujourd'hui prévaudrait contre l'histoire d'hier, que son imagination triompherait de notre mémoire, que la vérité et l'évidence plieraient devant son génie. Supposez une nation ou une famille dans l'attente d'un événement d'où dépendent ses joies ou ses douleurs, sa richesse ou sa ruine, son déshonneur ou sa gloire. Un télégramme lui annonce une solution fatale avec cette impassibilité terrible qui ne laisse place ni à la consolation, ni au doute. Puis arrive, *pede claudo*, une lettre tardive, antérieure à la dépêche, qui dit que tout va bien, qu'on peut se réjouir et espérer. C'est un supplice de plus, un raffinement de souffrance; la mort se

fait aider par la vie, le désastre subi par le succès entrevu, le regret de ce qu'on n'a plus par la sensation de ce qu'on pourrait avoir. M. Hugo a écrit la lettre; les événements s'étaient chargés du télégramme.

Eh bien, cette contradiction apparente est fort explicable; cette énigme a un mot de deux syllabes, orgueil; ces extrêmes, qui se touchent, ont pour trait d'union un *personnalisme* si robuste qu'il s'enivre de tout ce qui devrait le dégriser. L'orgueil, chez M. Hugo, n'est plus un vice ou un travers, c'est une hallucination permanente, qui le fait vivre dans sa chimère, ses non-sens et ses mensonges, comme dans un monde dont il est le créateur, et où rien n'arrive sans sa permission souveraine. Dans ce monde fantastique, tout change de nom, de rôle et de place; la victoire et la défaite, la gloire et l'ignominie, la foi et l'impiété, la prière et le blasphème, l'esprit de sacrifice qui a fait couler sur les champs de bataille le sang des plus nobles enfants de la France, et le pillage démagogique qui a préparé ou complété au dedans l'œuvre de nos ennemis du dehors. Les saturnales du drapeau rouge, les hordes garibaldiennes saccageant les couvents et les églises, le vol et l'assassinat légalisés, organisés ou tolérés, l'émeute du 31 octobre rendant également impossibles la paix et la guerre, la défense et l'armistice, l'escamotage d'un grand peuple par une misérable coterie d'affamés ou d'ambitieux, cet ensemble qui renfermait en germe tous les crimes de la Commune, cette préface

du livre odieux et sanglant, écrit en allemand par des Français, rien de tout cela n'existe — que dis-je ! tout cela existe au rebours; le prêtre est un athée, l'athée est un saint, le général est un idiot, le factieux est un sauveur, le scélérat est un héros, le roi est un bandit, la barricade est un phare, le bouge un sanctuaire, le chaos une aurore ; le voyou est sacré, la courtisane est poëtique, la pétroleuse est sublime.

Cette manie d'antithèse dont il a tant abusé dans ses fictions romanesques et théâtrales, le voici qui la transporte dans la vie réelle, dans la réalité récente et saignante, celle dont nous avons pu compter, aux battements de nos cœurs, chaque détail et chaque date. Ce n'est plus le laquais Ruy Blas, le forçat Jean Valjean, Fantine la fille des rues, Ursus le saltimbanque, Enjolras le professeur de barricades, Gavroche le gamin de Paris, qu'il s'agit de glorifier aux dépens du grand seigneur, du gendarme, du magistrat, du prêtre, du soldat et de l'honnête femme. Nous n'avons plus à signaler le paradoxe dans ce domaine idéal qui en éloigne le péril, qui en émousse les aspérités et les angles. Le voilà, en chair et en os, chargeant ses fusils, braquant ses canons, pétrolisant les sous-sols et les caves, faisant rafle d'argent et de pouvoir, renouvelant le personnel des prisons, logeant des repris de justice dans les palais et les ministères, des religieux et des évêques à Mazas ou à la Roquette. Voilà le groupe des Assi,

des Mégy, des Raoul Rigault, des Ferré, des Grousset, des Régère, qu'il est urgent de préférer aux Darboy, aux Deguerry, aux Olivaint, aux Captier, aux Ducoudray.

Qu'à cela ne tienne! L'omnipotence du poëte, la divinité d'Olympio, peuvent suffire à ce prodige. Je ne serais pas étonné d'apprendre que M. Hugo croit « que c'est arrivé », que Ducrot, Vinoy, Bourbaki et Trochu sont des drôles; que les zouaves pontificaux ont fui devant l'ennemi; que les gentilshommes et les curés ont conspiré avec les Prussiens; que les assassins de Perpignan et de Saint-Étienne, les pillards de Dôle et de Dijon, les spoliateurs sacriléges d'Autun et de Lyon, les insurgés d'octobre et de janvier, les précurseurs de la Commune, — fournisseurs ou généraux de hasard, incendiaires ou bandits, — ont été les vrais défenseurs de Paris et de la France, ont véritablement sauvé l'honneur de la France et de Paris;—le tout, parce qu'il le veut, lui, Hugo, Dieu et Messie de 1872, et qu'il n'est pas plus difficile de faire d'un brave homme un coquin, d'un gredin un héros, de Garibaldi un sauveur, d'un crime une vertu, d'une vertu un crime, d'une défaite un triomphe, que de tirer un monde du néant ou du chaos. Je serais encore moins étonné d'avoir à me dire que, aux yeux de M. Hugo, l'honneur de posséder un poëte tel que lui, un livre tel que *l'Année terrible,* balance, et au delà, le chagrin d'être vaincus, d'avoir cinq milliards à payer, de perdre Metz

et Strasbourg, l'Alsace et la Lorraine, et de passer, la tête basse, devant nos monuments en ruine.

Ainsi l'orgueil, l'orgueil, et encore l'orgueil, poussé jusqu'à la démence, la substitution de soi-même à Dieu et aux hommes, aux vérités morales et aux faits positifs, voilà la nouvelle poétique de M. Hugo ; voilà la clef des étranges énigmes que nous pose ce sphinx-caméléon. Dès lors, tout s'explique. Visionnaire et calculateur tout ensemble, halluciné en partie double, — tant pour le rêve, tant pour le compte, — consultant tour à tour la chimère de son orgueil et l'intérêt de sa vanité, l'auteur de *l'Année terrible* arrive à combiner l'astuce la plus savante avec l'infatuation la plus insensée ; il dose ses hardiesses de façon à n'être saisi qu'à Strasbourg et à Berlin — où on devrait lui dresser des statues ; il déguise ses énormités de manière à être lu et acheté par les *riches* ; il épanche ses haines, de façon à avoir pour lui tous ceux — et le nombre en est grand — qui ne veulent d'autre religion que l'athéisme, d'autre gouvernement que l'anarchie, d'autre loi que leur passion ou leur vice. Il sous-entend ou souligne sa vraie pensée, suivant qu'il veut essayer de donner le change à l'élite dont tout écrivain célèbre est plus ou moins le tributaire, ou capter le gros suffrage universel, dont il est le courtisan et le serviteur. il fait le gentil, le mignon, le mignard, le *bon papa*, le *père gâteau*, le patriarche d'églogue, l'homme qui ne voudrait pas désobliger une mouche, afin de conserver encore les

sympathies maternelles et féminines, qui ne demandent qu'à être abusées. Il broute l'herbe de la pastorale avec des dents de tigre; il mêle au laitage des chaumières le poison des Borgia; il fait épeler par Berquin la prose du père Duchêne ; il trace au crayon sur la carte du Tendre le mur d'enceinte de la Roquette; il donne à sa petite fille une poupée mécanique, chaussée par le savetier Simon et coiffée par le perruquier de Robespierre ; il demande aux honnêtes gens qui ont *flambé finances* un peu de feu pour son foyer domestique... Et de tout cela, de ce bizarre amalgame, de ces divers ingrédients jetés pêle-mêle dans la chaudière démagogique, résulte ce qu'on est convenu d'appeler un succès de librairie; et trente journaux rédigés par des séides, des complaisants ou des hommes de goût trop dociles à la mode et à la routine, déclarent sans invraisemblance que *l'Année terrible* est le grand événement littéraire et poétique de cette triste saison !

« Mais, me dit-on, si M. Hugo, sur bien des points, est incorrigible, s'il y a quelque chose d'odieux à le voir insulter le prêtre et *l'infâme jésuite,* au moment où approche le premier anniversaire du martyre des otages; s'il est absurde en frappant toujours à côté, dans ses rancunes de vaincu; s'il est absolument grotesque en se représentant comme un grand persécuté, une victime épique, à propos des petits désagréments qu'il s'attira en Belgique pour avoir voulu se faire le don Ruy Gomez du

massacre et du pétrole; si enfin il a gâté à plaisir quelques dizaines de beaux vers par des centaines de vers ridicules, pesants, ténébreux, durs, monotones, emphatiques, sibyllins, montés sur des échasses, fabriqués avec des moellons, le pied dans la boue de Paris, le front dans les nuages germaniques, on doit au moins lui savoir gré d'avoir exactement et poétiquement répondu aux deux sentiments qui dominent l'*Année terrible* et se confondent pour nous avec toutes ses douleurs: notre légitime rancune contre le César de pacotille qui n'a passé le Rubicon que pour nous noyer dans le Rhin; notre haine nationale contre le barbare et rapace ennemi qui a si brutalement abusé de sa victoire. Tant que nous voudrons garder le droit de haïr l'Empire et de détester les Prussiens, il ne nous sera pas permis de trop médire du livre de M. Victor Hugo. »

Eh bien, non! Cette concession même m'est impossible. D'abord, au point de vue purement littéraire, le génie de M. Hugo est bien plus tudesque que français; ses querelles avec l'Allemagne ne peuvent être, malgré ses gigantesques efforts pour faire semblant d'être en colère, que des querelles d'Allemand et — d'amant. Ensuite, il a, en poésie, des antécédents qui ne lui permettent, à moins d'inconséquence manifeste, ni de vilipender Napoléon III, attendu qu'il est de ceux qui, à force de diviniser l'oncle, ont rendu le neveu possible, — ni de se déchaîner contre les rapines prussiennes, vu qu'il a fait de Napoléon Ier

son idole, et, par conséquent, amnistié tous les excès de la conquête et de la guerre. Quand on veut signaler les représailles comme des crimes, il ne faut pas avoir célébré en strophes intarissables l'homme qui les a préparées et justifiées d'avance.

Est-ce tout? Pas encore. Lorsque la Commune inaugura la série de ses fureurs et de ses meurtres, tous les bons esprits remarquèrent que ce hideux épisode allait avoir pour conséquence logique de diminuer notre haine contre les Prussiens; premièrement, parce qu'il n'y a pas place dans notre cœur pour deux haines parallèles; secondement, parce que des Français pactisant avec les Prussiens, achevant leur ouvrage, se plaçant sous leur protection, ruinant ce qu'ils avaient entamé, étaient mille fois plus exécrables que les Prussiens eux-mêmes. Eh bien, du moment que M. Hugo ne prend pas clairement parti contre les scélérats, du moment qu'il rapproche, dans des assimilations odieuses, les soldats et les assassins, les meurtriers et les victimes, le crime et la répression, Versailles et Paris, dès l'instant qu'ayant l'air de tenir la balance à peu près égale, il a soin de nous avertir que, S'IL ÉTAIT LIBRE, il irait beaucoup plus loin, tout est dit. Ce que le poëte a de mieux à faire, c'est de s'incliner devant Bismark et Guillaume, et de leur apporter sur un plat d'argent les clefs de sa bonne ville de Paris.

Ajoutons que, lorsqu'on a pour complices, pour amis, pour admirateurs, pour électeurs et pour maîtres, tous

ceux qui, depuis le 4 septembre, ont contribué à rendre inévitable la victoire des Prussiens et à en tripler le fardeau, on devrait y regarder à deux fois avant d'exalter ceux qui nous ont perdus, d'outrager ceux qui auraient pu nous sauver, d'injurier ceux qui ont profité de la scélératesse des uns pour triompher de la résistance des autres. C'est par des moyens tout différents que s'acquiert le titre glorieux de vengeur de son pays, de poétique interprète des douleurs et des haines nationales. On est malvenu à venger et à consoler les vaincus, quand on a fraternisé avec les véritables alliés des vainqueurs.

Que reste-t-il donc de ce livre, écrit presque en entier dans la nouvelle langue de M. Hugo? — Peu de chose. — Que restera-t-il de son simulacre de succès? — Encore moins. — Des sonorités fastidieuses quand elles ne sont pas irritantes; des entassements de mots et d'images qui étouffent le sentiment et l'idée. Je m'aperçois que je n'ai pas cité un seul vers de *l'Année terrible;* en voici un; il s'agit des Prussiens :

*Par l'*EXPLOITATION *on complète l'*EXPLOIT.

Ceci, rapproché du PARTICIPE PASSÉ DU VERBE TROPCHOIR, vous apprendra où en est, pour le moment, l'esprit de M. Hugo. Quant à son génie, n'en parlons plus. Je fais de la critique, et non pas de l'histoire ancienne.

Sérieusement, pendant cette année 1872 qui le fait sep-

tuagénaire, M. Hugo peut, en reportant son regard en arrière, se rendre compte du chemin parcouru. Il y a cinquante ans, il s'associait, dans des vers d'une idéale fraîcheur, à toutes les pures espérances, à toutes les nobles aspirations de la France monarchique. Il y a quarante ans, infidèle déjà à ses premières croyances, il obtenait grâce pour ses défections à l'aide de *Notre-Dame de Paris,* de *Marion Delorme* et des *Feuilles d'Automne.* Il y a trente ans, il profitait, pour se faire nommer pair de France, de l'amitié plus ou moins réelle d'un jeune prince qui allait disparaître. Il y a vingt ans, il se posait avec une certaine grandeur, en volontaire de l'exil, sur son rocher de Jersey. Il y a dix ans, il exploitait l'indulgente curiosité du public d'élite et de la société polie au profit de l'énorme roman des *Misérables*, vrai prologue de la Commune. A présent, partagé entre l'orgueil et la peur, il flatte la démagogie communiste, afin qu'elle lui laisse son argent et lui fasse l'aumône d'une popularité au rabais, écrémée par Rochefort et par Flourens. Il met une sourdine à ses audaces d'après coup et à son radotage sénile, afin que la bonne compagnie achète son livre. Jadis il disputait à Lamartine le sceptre de la poésie moderne ; aujourd'hui il dispute à M. Vautrain les restes du suffrage universel, réchauffés par les survivants du 18 mars. M. Hugo paraît se connaître en CHATIMENTS ; que dit-il de celui-là ?

II

L'Année terrible m'a valu une douzaine de lettres; cinq sans orthographe; six grossièrement injurieuses ou menaçantes; une raisonnée et à peu près polie; c'est à celle-ci que je crois devoir répondre.

Mon correspondant anonyme me reproche d'avoir jugé l'homme et non le poëte, les intentions plutôt que les vers:

« On peut se tromper en politique, me dit-il, entendre autrement que MM. Veuillot et de Belcastel le bonheur et la liberté du genre humain, et garder toute sa valeur poétique. Si vous aviez vécu du temps de Cromwell (merci! j'ai bien assez de M. Thiers!), votre haine contre le régicide ne vous aurait probablement pas empêché de rendre justice aux beautés du *Paradis perdu*... Pourquoi ne rien citer de *l'Année terrible*? Vous craignez donc que vos citations n'infligent un démenti à vos critiques?... »

Eh bien, soit! Serrons de plus près ce texte énorme, afin de mieux prouver qu'il est presque toujours difforme. Au risque de nous remplir d'ombre, abordons cette majesté sombre; si nous en rapportons l'effarement et l'éblouissement, nous aurons du moins rempli notre tâche en conscience.

Ce volume contient environ huit mille vers; je ne dirai

pas, comme Michaud à propos d'un poëme épique, qu'il faudrait quatre mille hommes pour le lire ; mais je vais chercher, à travers ce gigantesque fouillis, quelles sont les beautés que mon anonyme semble comparer à celles de Milton.

Diverses inspirations se disputent les pages de *l'Année terrible;* il y a celles où le poëte descend de ses nébuleux sommets pour mimer l'églogue ou l'élégie de famille ; nous avons ensuite la philosophie ou, pour parler plus exactement, la théologie d'Olympio ; puis, dans toutes leurs variétés passablement monotones, ses impressions personnelles sur l'invasion, la guerre, le siége, Paris, les Prussiens, les défenseurs et les ennemis de la France : et enfin la politique, telle que la comprend le songeur, le penseur, le pacificateur, le médiateur entre l'autorité et l'anarchie, entre la Commune et Versailles, entre les coupables et les juges.

Essayons maintenant d'apprécier en abrégé les formes plus ou moins savantes que M. Hugo a données à ses inspirations élégiaques, théologiques, politiques, humanitaires et lyriques. Apportons, dans cette étude, la même impartialité que si nous étions contemporain de l'abbé Delille et si nous avions à rendre compte d'un poëme sur les *Jardins* ou sur le *Trictrac*.

Au milieu des funèbres images, accumulées par les souffrances du siége et les désastres de la guerre, l'épisode des pigeons messagers nous donna une sensation de poé-

sie et de fraîcheur. C'était comme un point blanc dans un ciel noir, une oasis dans le voisinage d'un désert hanté par les fauves, un symbole de tendresse et de paix planant au-dessus des scènes de désolation et d'horreur. Quel aimable sujet pour un vrai poëte ! Mais, sous peine d'effaroucher l'oiseau voyageur, il y fallait surtout de la légèreté, de la délicatesse et de la grâce ; un je ne sais quoi d'aérien, qui fît l'effet d'un bruit d'ailes, d'un roucoulement de ramier retrouvant son nid. L'aigle devait abdiquer, cette fois, pour mieux s'entendre avec la tourterelle ; voici comment l'aigle a traité cette alliance :

Sur terre un gouffre d'*ombre énorme* où rien ne luit,
Comme si l'on avait *versé là de la nuit* (?),
Et qui semble un lac noir ; dans le ciel un point *sombre*,
Lac étrange ; des flots, non, mais des toits sans nombre ;
.... Cette stagnation de ténèbres murmure...
.... Le vague alérion vole au peuple fantôme ;
Et l'un vient au secours de l'autre... c'est l'atome
Qui vient dans l'ombre en aide au colosse...

Toute la pièce est de ce ton ; l'Apocalypse dans un colombier ! N'échapper au plomb des Prussiens que pour succomber sous les hémistiches beaucoup plus lourds de M. Victor Hugo ! C'est à dégoûter du rôle de pigeon.

Passons maintenant à la théologie. M. Hugo tient à passer pour un homme infiniment religieux. L'athéisme formulé n'est pas son fait ; mais, comme d'autre part, le

christianisme lui demanderait le sacrifice de sa passion, de son orgueil, de ses haines, de ses révoltes, et même de cette infaillible raison dont il est si justement fier, l'auteur de *l'Année terrible* a inventé un moyen de tout concilier. Il a pensé que, pour être plus sûr de professer une religion et de la pratiquer, il n'y avait rien de mieux que de la faire, et que, pour y apporter toute la certitude et toute la ferveur convenables, la méthode la plus certaine était d'en être, à soi tout seul, le fidèle, le prêtre, le prédicateur, le sacristain et le Dieu. Mieux que personne, il était en situation d'*illustrer* de cantiques ce culte qu'il ne saurait offenser sans s'offenser lui-même, et qui lui impose l'orgueil comme la première de ses vertus théologales. Voici un fragment de cette poésie religieuse :

Et la guerre, et la haine, et les yeux du savoir
Crevés, et le *moignon* sanglant du désespoir;
Des champs, des bois, des monts, des fleurs empoisonnées,
Du chaos furieux et *fou des* destinées,
De tout ce qui paraît, disparaît, reparaît,
Une accusation lugubre sortirait...
Le réel SUINTERAIT par d'affreuses fêlures;
Les comètes viendraient tordre leurs chevelures ;
L'air dirait : « Il me livre aux souffles pluvieux ; »
Le ver dirait à l'astre : « Il est ton envieux !
Et, pour t'humilier, il nous fait tous deux luire ! »
L'écueil dirait : « C'est lui qui m'ordonne de nuire ! »
La mer dirait : « Mon fiel, c'est lui ; j'en fais l'aveu ! »
Et l'univers serait le pilori de Dieu !

Ah! la réalité, c'est un paîment sublime! (rien des 3 mil-
Je suis le créancier tranquille de l'abîme!!! [liards.)

L'abîme est bien heureux! Si les Prussiens ressemblaient à M. Victor Hugo, nous n'aurions pas tant à nous inquiéter pour la libération du territoire.

Maintenant, figurez-vous un des électeurs de M. Victor Hugo, ouvrier de Belleville ou du faubourg Antoine, habitué des clubs, revenu des pontons sans argent, sans pain, sans domicile. Le voilà s'adressant à son illustre candidat, et le plaçant dans cette délicate alternative : « Enseignez-moi une religion, une foi, une espérance, ou bien partagez avec moi les bénéfices de vos livres, grossis par une sage économie! »

Olympio répond : « Oui, mon ami, j'ai votre affaire :

..... Il s'agit de l'être absolu qui condense
Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence...
Il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre
Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre
Toutes les fois qu'elle est sublime et qu'elle va
Où s'envola Socrate, où Jésus arriva...
Il s'agit de ce vaste inconnu, que ne nomme,
N'explique et ne commente aucun Deutéronome,
Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,
Que l'enfant dans sa crèche et les morts *dans leurs draps*,
Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,
Très-Haut qui n'est mangeable en AUCUN PAIN AZYME;
Qui, parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché,
Et qui voit la nature où tu vois le péché;

Il s'agit de ce *tout vertigineux des êtres*,
Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres,
Sans Bibles, point charnel et point officiel,
Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,
Loi, Vie, Ame, invisible *à force d'être énorme*,
Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme
Des choses que dissipe un souffle aérien,
On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien...
Il s'agit du suprême immuable, *solstice*
De la raison, du droit, du bien, de la justice,
En équilibre avec l'infini, etc, etc, etc. »

Soyons francs; si l'ouvrier, le prolétaire, l'affamé, le révolté, le désespéré, dont nous parlions tout à l'heure, ne tombe pas à genoux devant cette révélation du Dieu de grandeur, de bonté et de vérité; s'il ne se relève pas consolé, affermi et régénéré par les clartés de cette Foi, par les promesses de cette Espérance, par les effusions de cette Charité, par les certitudes de cet Évangile, c'est qu'il y mettra assez de mauvaise volonté pour que M. Hugo ait le droit de fermer les pages de son catéchisme et de serrer les cordons de sa bourse. L'apôtre est lumineux, précis, catégorique; ce n'est pas sa faute si les disciples sont obtus, — que dis-je! si une société retardataire et cléricale leur refuse l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire.

Ceci nous amène à dire un mot d'une pièce vantée par les lecteurs ou critiques bénévoles qui ont cherché à pla-

cer sur des terrains neutres le livre et le génie de M. Victor Hugo : A QUI LA FAUTE ?

Le poëte s'adresse à un homme du peuple : « Tu viens d'incendier la Bibliothèque? » — Point de départ d'une énumération, en cinquante-six vers, à la Hugo, — dixième manière, — des bienfaits de l'imprimerie et de la littérature :

Une bibliothèque est un acte de foi
Des générations, ténébreuses encore,
Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore...
... Dans le divin monceau des Eschyles terribles,
Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon...

Un divin monceau, debout sur l'horizon !... Non, c'est trop beau ! Me voilà trop ébloui pour voir, trop effaré pour entendre, trop effondré pour juger... Je continue :

... Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,
Tu jettes, misérable, une torche enflammée !
De tout l'esprit humain tu fais une fumée !... etc.

L'homme du peuple laisse le poëte parler tout à son aise ; puis il répond laconiquement : « Je ne sais pas lire ! »

Ainsi, ce mouvement dirigé par les Vallès, les Grousset, les Vermersch, les Pyat; cette œuvre de destruction et de mort, contre-signée par les *fruits secs* de la littérature et de l'art; ces incendies allumés avec les journaux des

beaux-esprits de la Commune; ces feux de peloton auxquels *la Patrie en danger*, *le Mot d'ordre* et *le Père Duchêne* ont fourni la bourre, toute cette jacquerie de la bohème lettrée aurait pour cause l'ignorance populaire ! Mais c'est tout le contraire; c'est la littérature de ces gens-là qui a voulu refaire à son image la société et le gouvernement ; c'est elle que nous reconnaissons, *tout entière à sa proie attachée*, dans cet abominable épisode dont chaque détail porte son cachet et son estampille. Déjà quelques crimes isolés s'étaient inspirés de tel ou tel chapitre des romans-feuilletons à un sou. Cette fois, c'était la scélératesse collective qui trouvait ses textes tout faits, son prologue, son drame et son dénoûment, d'abord dans *les Mystères du peuple*, d'Eugène Sue et dans *les Misérables*, de M. Victor Hugo, puis dans ces grosses histoires qu'on pourrait appeler les jardins d'acclimatation de l'incendie, du pillage et de l'assassinat, aux dépens des classes riches, au profit des convoitises et des rancunes plébéiennes. Maintenant, que, parmi les plus obscurs instruments, les dupes les plus aveugles et les plus malheureuses victimes des écritoires communistes, il y ait eu un certain nombre de pauvres diables, ne sachant pas lire, abrutis à la fois par leur ignorance et par les leçons perverses ou les mauvais exemples de leurs supérieurs en culture intellectuelle, c'est possible ; mais j'ajoute, premièrement, que ce n'était là qu'une minorité imperceptible ; secondement, que le signe caractéristique, la marque de fa-

brique de la Commune et de ses crimes est diamétralement contraire; troisièmement, que cette ignorance même, si elle a existé chez quelques-uns, est un argument de plus contre l'idée fixe de M. Victor Hugo; car elle en a fait des machines, des forces brutales, au service de demi-savants, de demi-lettrés, furieux d'en savoir assez pour envier, pas assez pour réussir.

Ce que nous disons de cette pièce : A QUI LA FAUTE ? peut se dire de tout le volume; M. Hugo ne chante jamais juste, alors même que sa musique aurait envie d'être belle. Qu'il invective le vaincu, maudisse les vainqueurs, glorifie les Parisiens, déplace les rôles, s'obstine à voir la victoire dans la défaite et la défaite dans la victoire, soutienne à grand renfort d'antithèses et de métaphores le paradoxe plus ou moins consolant d'après lequel la France aurait, en réalité, conquis l'Allemagne en la forçant de subir ses influences, sa propagande, ses idées, ses lumières et ses *aurores*, il est constamment à côté ou au delà du ton. Dès lors, si la pensée est fausse, comment l'expression serait-elle exacte? Si l'expression flotte sans cesse entre l'exagération et le non-sens, comment jaillirait-il de ce fond équivoque et ténébreux une poésie digne de persuader, de charmer ou de subjuguer le lecteur? Dès les premières pages on rencontre :

Un Avatar couvé par une Apocalypse,
Le flamboiement trouant de toutes parts l'éclipse...

Un peu plus loin :

Ils punissent Paris d'être âme de la terre,
D'être ce qui devient de plus en plus vivant,
Le grand flambeau *profond* que n'éteint aucun vent,
L'idée en feu perçant le nuage, le nombre,
Le croissant du progrès clair au fond d'un ciel sombre,

Ainsi de suite. Toutes les fois que le poëte parle de son cher Paris, il crée en son honneur une langue qui n'est pas celle de Racine :

La nuit donne l'assaut à la lumière. Un cri
Sort de l'astre en détresse, et le néant a ri...
La cécité combat le jour; la morne envie
Attaque le cratère auguste de la vie...
Le grand foyer central, l'astre aux astres uni,
Tous les yeux inconnus ouverts dans l'infini...
Il (Paris) condamne la nuit à l'éblouissement!!.

Je pourrais multiplier ces citations, et faire bonne mesure à mon correspondant anonyme. Théologien ou philosophe, rêveur ou politique, appréciateur des événements ou des personnages, demandant des sorties au lieu de prières et des prises d'armes au lieu d'actes de foi, vengeant son képi contre Trochu, exaltant Garibaldi, nous assurant que la guerre, boitant avec Trochu, a marché (d'autres disent volé) avec Gambetta, M. Hugo est toujours le même, et je me donnerais en con-

tinuant à le citer, une satisfaction puérile. Une satisfaction, ai-je dit ? C'est plutôt une profonde douleur. Comment ne pas s'affliger en voyant un grand poëte, qui aurait pu être vraiment notre consolateur et notre vengeur, ajouter encore à nos sujets de tristesse ? C'est un malheur pour une nation et pour un siècle que la déchéance d'un homme de génie... Si le ridicule tient une large place dans *l'Année terrible*, loin de moi l'envie d'en rire ! L'heure est trop grave, le sujet trop douloureux, le péril trop urgent, notre tâche trop sérieuse. Hélas ! après une pareille lecture, les parts se distribuent d'elles-mêmes ; tant de fanfaronnades en présence de tant de désastres, tant de mensonges devant de si cruelles réalités, tant de flatteries prodiguées au crime d'hier et au danger de demain, le tout exprimé dans une poésie dont vous venez d'admirer les échantillons et qu'on dirait traduite de l'allemand par un mauvais Français !... décidément, là encore, les rôles sont intervertis. Nous qui achetons le livre, nous devons en pleurer ; et les Prussiens, qui le saisissent, ont le droit d'en rire.

IV

LAMARTINE[1]

Juin 1872.

Lamartine !... Puisque ce nom réveille tout ce que l'imagination peut concevoir de plus éclatant et de plus magique, commençons par un jeu d'imagination, c'est-à-dire par une conjecture.

Je suppose un dialogue entre deux hommes de bon sens ; l'un enclin à l'admiration, l'autre à la critique. Il s'agit, bien entendu, de Lamartine politique, tel que nous le présente M. Charles de Mazade dans son intéressant ouvrage. Lamartine poëte était entré, même avant sa mort, dans ces régions sereines où l'objection se tait, où

1. *Lamartine, sa vie littéraire et politique,* par Charles de Mazade.

le livre devient un monument, le portrait une statue, le poëte une gloire nationale.

— Ne me parlez pas, dirait le critique, de la vie politique de M. de Lamartine! elle nous a fait plus de mal que s'il eût été un sot ou un méchant. Platon a eu bien raison d'exiler les poëtes de sa République. Comment l'auteur de *Jocelyn* n'aurait-il pas été funeste à son pays, à autrui et à lui-même ? Il exagérait en sa personne le penchant des hautes intelligences de notre époque, le trait caractéristique de ces enchanteurs qu'il faudrait applaudir sans cesse et ne jamais consulter. Il a fait de son propre génie, — que dis-je! des mirages de son imagination souveraine, — le centre, la raison d'être des événements et des multitudes qu'il croyait pouvoir diriger; il a essayé d'une métamorphose que son aïeul Ovide n'avait pas prévue ; transformé son rêve en programme de gouvernement. Ce qui en est résulté, vous le savez. Au lieu de lui obéir, les événements et les hommes se sont joués de ses illusions et de ses songes. De ce conflit dont l'issue ne pouvait être douteuse, ont jailli de formidables catastrophes. Le politique vraiment doué des qualités nécessaires pour conseiller et gouverner son pays suit le procédé contraire. Au lieu de ne considérer qu'en lui-même, façonnés tout exprès par son génie ou son orgueil, les sujets de ses études applicables et pratiques, il ne se regarde que comme un des rouages de la machine, une fraction de cet ensemble qu'il veut faire profiter des

inspirations de sa sagesse et des fruits de son expérience. Il tient compte de nos faiblesses, de nos passions, de nos vices, de la difficulté que l'on éprouve à enrayer le mouvement que l'on provoque, et surtout de l'imprévu, qui se fait toujours une part immense dans les affaires humaines...

— Permettez ! dirait l'optimiste ; je vous accorde que Lamartine fît de la politique en poëte... Le beau malheur ! Si je n'ai pas tout à fait perdu mon latin, s'il est vrai, comme je crois m'en souvenir, que, dans la langue de Virgile, *poëte* et *prophète* s'expriment par le même mot, — VATES, — nul mieux que Lamartine ne justifie ce mot à double sens. Trouvez-moi, parmi vos hommes pratiques, positifs et applicables, des esprits justes qui aient vu aussi clair que cet esprit chimérique dans la question d'Orient ! Citez-moi un politique, habitué à ne pas se perdre dans les nuages, qui ait possédé, au même degré que le poëte des *Méditations*, le don de seconde vue à propos de la coalition de 1839, de la régence de la duchesse d'Orléans, du retour des cendres de Napoléon Bonaparte, des fortifications de Paris, et autres questions qui n'ont pas été sans influence sur nos infortunes présentes. Quand Lamartine ne compterait dans ses états de service que ceci : avoir protesté — et avec quelle éloquence ! — contre le réveil de la légende impériale employé comme moyen d'action sur les masses par les conseillers et les amis d'une monarchie pacifique ; avoir averti le coq

gaulois qu'il ne gagnerait rien à se parer des plumes de l'aigle, et que cette parure pourrait nous coûter cher, — je lui pardonnerais toutes ses peccadilles. Lisez, notamment, les pages 23 et suivantes de l'avant-propos du livre excellent de M. de Mazade... Vous m'en direz des nouvelles !

— Soit ! répliquerait le pessimiste ; mais les prophéties les plus merveilleuses ne justifient pas les étourderies gigantesques qui exposent un pays aux plus fatales aventures. Encore et toujours poëte, alors même qu'il a eu raison contre les esprits pratiques, Lamartine — et n'est-ce pas l'abrégé de sa vie entière ? — a été le privilégié du superflu aux dépens du nécessaire. Il a prophétisé, il n'a pas prévu ; les événements qu'il pressentait en homme de génie, il ne les a pas raisonnés en homme de bon sens. Ils lui ont apparu dans une sorte de lointain mêlé de lumière et de brume, sans qu'il s'inquiétât des espaces intermédiaires. Il a vécu de plain-pied avec l'avenir, sans que l'inconnu qu'il devinait l'aidât à se conduire à travers le connu que supprimaient ses dédains superbes. De là des contradictions singulières. Royaliste de tradition et de sentiment, aristocrate d'instinct et de nature plus encore que de naissance, il s'est enivré *du faux encens qu'on lui offrait de si bas,* et il lui a plu d'être le héros d'une révolution démocratique. En 1839, il défendait éloquemment le ministère Molé contre la coalition ; et, en 1847, au moment où cette énorme faute parlementaire

produisait toutes ses conséquences, il les a, lui, le conservateur de la veille, aggravées et envenimées en préparant la révolution dans un banquet, en la ressuscitant dans un livre! En 1842, il trouvait des accents persuasifs pour plaider, contre le parti de la cour, la cause d'une veuve, d'une mère à qui l'on refusait la régence; et, le 24 février 1848, lorsque cette mère, cette veuve improvisant la régence de l'adversité, s'est présentée à la Chambre, tenant son fils par la main, c'est lui dont l'éloquence impitoyable a fait échouer cette dernière démarche, tomber cette suprême espérance! Le retour des cendres de l'empereur, la restauration idéale du revenant de Sainte-Hélène, les fortifications de Paris, lui ont inspiré des protestations prophétiques; et il n'a pas compris que le moyen le plus terrible hélas! et le plus sûr de faire de ses appréhensions des malheurs et de ses prophéties des réalités, était de surexciter la démocratie, de l'aider à remporter un triomphe qui devait fatalement aboutir à une dictature; laquelle, non moins logiquement, devait livrer la France à tous les périls d'une démoralisation intérieure, à toutes les horreurs d'une invasion étrangère...

— Arrêtez! répondrait l'interlocuteur bénévole; vous vous faites maintenant le prophète du passé comme Lamartine a été, en maintes circonstances, l'historien de l'avenir. Créer après coup la logique des événements est chose trop facile quand le malheur est arrivé. A ce

compte, quel est celui de vos hommes politiques, positifs et pratiques, qui résisterait à un quart d'heure d'examen? Est-ce que Louis-Philippe, peu poétique de sa nature, peu disposé à se payer de mirages et de chimères, a jugé un seul moment la situation qu'il créait à la France et à lui-même en aidant quelques députés en habit noir à bâtir sur le sable révolutionnaire une monarchie d'expédient, qui n'avait pour elle ni le droit, ni l'autorité morale, ni la tradition, ni l'hérédité, ni le suffrage populaire? Le 21 février 1848, est-ce qu'il n'a pas répondu à MM. de Rambuteau et Delessert, qui l'avertissaient du péril : « Propos de café ! fumées d'estaminet ! » Est-ce que vous auriez envie de citer comme des modèles de prévoyance, de raisonnement, de calcul, d'application pratique des idées personnelles aux affaires publiques, ces doctrinaires, ces parlementaires, ces monomanes de charte, de tribune ou de journal, qui, sans avoir le charme et l'excuse de l'auteur des *Harmonies*, ont passé leur longue vie à se tromper, au grand détriment du pays dont ils se croyaient les arbitres? Y a-t-il au monde un spectacle plus lamentable que celui de ces vieillards qui ont mis toute leur politique dans la question de savoir si le centre droit l'emporterait sur le centre gauche, si M. Guizot vaincrait M. Thiers dans un tournoi oratoire, si le 1er mars était préférable au 29 octobre, — et qui, tombés, naufragés, démodés, anéantis, convaincus de radotage et d'impuissance, ne trouvent pas une parole de

repentir pour ce qu'ils ont fait, de regret pour ce qu'ils ont renversé, de respectueuse sympathie pour les grands principes qui pouvaient nous sauver ? Croyez-moi, mon ami, allons relire *le Lac*, les *Préludes*, *Jocelyn*, *Graziella*, les *Confidences*, et avouons que, dans ce désarroi universel de toute sagesse, de toute vertu, de toute vraisemblance politique, Lamartine est encore celui qui a le moins erré et le moins péché....

— Je ne l'avoue pas, car j'ai gardé pour la fin mon argument le plus invincible. J'admets le Lamartine du 24 février 1848, quel que soit le bizarre alliage dont il composa sa physionomie républicaine ; abandon des croyances de sa jeunesse, vague rancune du royaliste d'autrefois, désir de jouer le grand rôle que lui avaient prédit le prince de Talleyrand et lady Esther Stanhope, engrenage révolutionnaire, enivrement de popularité, vertige d'orgueil, poétique entraînement vers l'imprévu et l'aventure, espoir chimérique de réconcilier en sa personne la poésie avec la politique, le présent avec le passé, le bon sens avec le prestige, l'ordre avec la liberté, le sens aristocratique avec le triomphe de la démocratie ; attrait exercé sur les imaginations puissantes par ces coups de foudre qui leur permettent de se substituer à tous les pouvoirs, de résumer en elles seules tous les éléments d'autorité et de résistance, d'arrêter le flot qu'elles soulèvent, de se faire lécher les mains par le tigre qu'elles déchaînent, et, « après avoir décroché le vieux monde,

de lui servir de point d'appui ». — J'accepte tout cela ; mais après ? Comment Lamartine n'a-t-il pas compris, ce que nous comprîmes tous, que cette popularité dont il se grisait serait essentiellement éphémère, parce qu'elle était faite de contradictions, de sous-entendus et de contre-sens ; qu'on lui demanderait, non pas de personnifier la République, mais de la rendre aussi peu républicaine que possible ; que, pendant cette crise où il couvrait de son nom et de sa gloire les tristes républicains de la veille, on lui saurait gré, non pas des ressemblances, mais des contrastes ; qu'il avait à représenter à la fois l'action révolutionnaire et la réaction monarchique, à satisfaire ou à rassurer les passions, les espérances, les alarmes les plus contraires ; à être, le matin, l'idole de la populace, et, le soir, le sauveur de la société d'élite ; à promettre à celle-là ce qui ne pouvait s'accomplir sans détruire celle-ci ; à souffler tour à tour le chaud et le froid ; qu'il serait également perdu le jour où ses tumultueux auditoires s'apercevraient qu'ils étaient dupes des sonorités de sa parole, et le jour où ses anciens amis le verraient se rapprocher de ses nouveaux alliés ? S'il ne l'a pas compris, c'est donc que son orgueil le rendait absolument aveugle ? Si, le comprenant, il a été assez coupable ou assez fou pour vouloir pactiser avec le parti de Ledru-Rollin, toutes ses belles métaphores de paratonnerre pactisant avec la foudre ne sauraient pallier cette bévue ou cette faute. C'en était fait ! Dans le présent, dans l'avenir, dans sa puissance, dans son prestige, dans

ses chances de candidat à la présidence comme dans le jugement de l'histoire, Lamartine était condamné, exécuté, perdu. Je ne puis plus voir en lui que le plus grand de nos poëtes, mais le plus pitoyable des politiques !...

On le voit, les deux thèses peuvent se plaider sans trop de paradoxe ; on ne peut donner tout à fait tort ni à l'un ni à l'autre des deux interlocuteurs, et le meilleur éloge qu'il soit permis de faire du livre de M. de Mazade, c'est qn'il se tient à égale distance des deux extrêmes, de l'admiration complaisante et du dénigrement inflexible. Vaillamment écrit pendant le siége, à travers un effroyable chaos de difficultés matérielles, d'angoisses et de périls, durant ces heures lugubres où il fallait un égal courage pour ne pas perdre la tête et pour braver des passions dévorantes, cet ouvrage fait le plus grand honneur au ferme et persévérant publiciste ; il représente, dans un langage toujours élevé, souvent éloquent, avec un attrayant mélange d'émotion, de sympathie et d'équité, ce que pense aujourd'hui la *moyenne* des honnêtes gens, des esprits justes, du parti conservateur, au sujet de cet homme si merveilleusement doué, si cruellement déchu, qui sut donner à l'égoïsme le charme de la tendresse, que l'on aime encore en le blâmant, qui n'eut d'égales à ses clartés que ses éclipses, à ses grandeurs que ses chutes, à ses intuitions que ses chimères, et dont nous avons pu dire ce que Corneille a dit du

cardinal de Richelieu et Favart du maréchal de Saxe :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal...
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien...

Maintenant, tout en acceptant la plupart des jugements de M. de Mazade, tout en le remerciant de nous avoir distraits de nos douleurs présentes par ces retours vers le beau temps où rayonnaient la jeunesse et la poésie de Lamartine, ne pouvons-nous aller un peu plus loin que lui, appuyer à droite, préciser un peu plus ce qui a manqué à l'illustre poëte pour éviter les erreurs qui ont affligé ses vrais amis, compromis sa politique, assombri sa vieillesse ? N'y a-t-il pas lieu de chercher les causes qui ont empêché ce beau génie de donner à la France tout ce qu'elle avait droit d'en attendre ? Essayons, sans oublier qu'il s'est d'avance assuré son recours en grâce auprès de quiconque n'est pas insensible aux séductions de cette fée qu'on appelle l'imagination ; fée capricieuse et fantasque, habituée à ruiner ceux qu'elle enrichit, à égarer ceux qu'elle éblouit, à faire descendre au-dessous des hommes ordinaires ceux qu'elle a élevés au rang des demi-dieux. Souvenons-nous que tout écrivain, sincèrement épris de son art, peut et doit frapper à côté, quand il s'agit de ces grands *coupables*,—Chateaubriand, lord Byron, Lamartine, — dont on est forcé de se dire qu'ils nous auraient moins charmés s'ils avaient été plus sages.

Un seul, parmi ceux-là, doit nous trouver inexorables ; c'est qu'il a comblé la mesure.

Nous avons remarqué, dans le livre de M. de Mazade, les lignes suivantes, qui nous semblent significatives : « Lamartine n'a jamais eu quelque faiblesse que pour » deux hommes avec lesquels il n'avait certes pas de frap- » pantes ressemblances, Talleyrand et Béranger. »

Ces deux noms en disent plus que tout ce que je pourrais ajouter. Ainsi le poëte du *Crucifix*, de l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, des âmes purifiées par l'amour et par la foi, n'a pu se défendre d'un secret penchant pour le chansonnier aux allures grivoises, dont l'Elvire se nommait Lisette et qui n'a cru qu'au *Dieu des bonnes gens !* Ainsi l'homme qui a le mieux prédit, le plus redouté et le mieux haï la monstrueuse alliance du bonapartisme et de la liberté, et tout ce que devait produire de funeste le réveil de la gloire impériale parmi les générations nouvelles, s'est senti attiré vers celui de ses contemporains qui avait le plus contribué à populariser cet odieux mensonge ! Ainsi le royaliste de 1814, le génie chevaleresque dont les succès et l'influence avaient signalé et secondé une renaissance spiritualiste poétique, monarchique et religieuse, était subjugué et séduit par les flatteries sournoises et les prédictions apocryphes d'un vieux roué, qui a pu être calomnié par les Catons de la démagogie, mais dont le nom signifie assurément le contraire de fidélité, de dévouement, de chevalerie, de

croyance, d'idéal, de grandeur morale et de poésie. Pour compléter ce détail caractéristique, rappelons sommairement le poème panthéiste et sensuel de la *Chute d'un Ange*, écrit par un poëte chrétien ; l'irrévérencieuse *Histoire des Girondins*, écrite par un gentilhomme élevé à l'école du respect; la révolution ultra-démocratique du 24 février 1848, faite par un aristocrate. Comment expliquer ces disparates impardonnables ? Par un fait bien évident et bien simple : Lamartine ne pouvait avoir qu'une conviction ; n'ayant plus celle-là, il n'en eut aucune. Lamartine ne pouvait être que royaliste et catholique ; ne l'étant plus, il ne fut plus rien, que le jouet, la proie, la dupe, le héros, la victime des rêves de son imagination, des fumées de son orgueil, des visions de son génie, de la religion du *moi*, substituée peu à peu aux certitudes de la foi monarchique et de la religion chrétienne.

Dès lors, comment s'étonner de ses variations, de ses incohérences? Les règles de sa conduite, il ne les demandait plus à un code qui reste immuable sous le choc des événements, mais aux événements eux-mêmes, ou plutôt à sa propre inspiration; fond essentiellement mobile, surtout quand la *folle du logis* y règne en souveraine, quand elle prend pour complices la vanité, la fantaisie, la confiance en soi, l'espoir présomptueux de voir arriver ce qu'on désire. Il se créait ou se renouvelait, chaque matin, sa conscience, trop noble et trop pure pour jamais

se prêter à quelque chose de bas, mais trop sujette aux conditions de la faiblesse humaine pour être toujours sûre de sa route et de son but. Supposez que Lamartine fût resté fidèle à la religion politique de sa famille et de sa jeunesse. Là était le point d'appui que rien ne remplace, et qui lui a manqué. Je ne dis pas qu'il eût réussi, lui tout seul, à conjurer les révolutions, à changer le cours des événements, à devenir le plus infaillible et le plus heureux des hommes d'État sous un souverain légitime; non, mais sa vie nous offrirait cette unité dans le bien et dans le vrai qui est la suprême gloire. Il nous apparaîtrait aujourd'hui comme un Berryer en vers, possédant de plus que Berryer le don de la forme, de la séduction par l'image, par l'harmonie, par la beauté et l'élégance du langage. Que ce soit là, au milieu de nos dures épreuves, notre dédommagement et notre force. Certes, ce serait mentir que de prétendre que nous avons en ce moment le vent en poupe. Chaque jour ajoute à nos défaites apparentes ; chaque produit des institutions insensées qui nous dépravent et nous perdent rend le péril plus prochain, plus inévitable ; et ce qu'il y a de plus irritant et de plus effrayant, c'est de voir ces symptômes sinistres rassurer et contenter l'homme qu'ils devraient le plus humilier et alarmer. N'importe ! il est consolant de songer que le génie, le talent, l'éloquence, le savoir, tous les trésors de l'imagination et de l'esprit, pèsent moins dans la balance qu'une pauvre petite vé-

rité, méconnue et outragée ; qu'il a suffi à un grand peuple de l'abandonner pour rouler d'abîme en abîme, à ses grands hommes d'essayer de s'en passer pour compromettre leur grandeur, leur dignité, leur repos et leur gloire.

V

GERMANIA![1]

———

22 juin 1872.

Si vous le trouvez bon, nous mêlerons désormais à nos causeries hebdomadaires une légère dose d'élixir anti-germanique. Seulement, entendons-nous bien : il ne s'agit ni de parler politique, ni d'essayer, la plume à la main, des représailles qui rappelleraient, hélas ! le *telum imbelle sine ictu*, ni de préparer, par l'analyse des livres, la revanche des champs de bataille. Non ; mais, après avoir été victimes, nous avons à cesser d'être dupes. Nos admirations béates pour la littérature allemande, pour les vertus allemandes, pour le génie et le caractère allemands, n'étaient, il y a peu d'années, qu'un des traits

1. Cinquième édition de *Pernette*, par M. de Laprade. — *Drames et Romans de la vie littéraire*, par M. Saint-René Taillandier.

distinctifs de l'esprit français, également doué de la faculté de s'ouvrir à toutes les influences et de les propager toutes. Aujourd'hui, nous ne pourrions y persister sans encourir deux reproches qui doivent nous faire horreur: manquer d'esprit et manquer de patriotisme.

Rien de plus curieux que les vicissitudes d'une même idée à travers les phases diverses d'un même siècle. Certes, lorsque madame de Staël, — Française d'adoption et très-Française, — fit de son livre sur l'*Allemagne* une protestation éloquente de l'intelligence et de la liberté internationales contre l'égoïste despotisme de Napoléon Bonaparte, les situations paraissaient très-claires. D'un côté, l'insatiable et inflexible conquérant qui nous faisait haïr, nous que tous les peuples devraient aimer; de l'autre, une femme, c'est-à-dire la personnification la plus noble et la plus exquise des sentiments de justice et de pitié, tendant aux nations envahies et opprimées des pages mises au pilon par la police impériale, et leur disant en notre nom: « Ce n'est pas nous qu'il faut détester; cet homme est notre fléau comme le vôtre. Formons, contre la brutale tyrannie du sabre, une alliance qui n'acceptera d'autres frontières que celles qui séparent la liberté de l'esclavage, le savoir de l'ignorance, l'intelligence de la bêtise et l'humanité de la barbarie. Pour commencer, voici un livre où je prouve aux Français récalcitrants que vos écrivains et vos poëtes sont comparables à Bossuet, à Molière, à Racine; et, s'il est vrai, comme je le crains, que nos soldats

aillent un peu loin dans leurs moyens de propagande auprès de vos blondes compagnes, l'expiation est toute prête : nous lirons vos philosophes et nous aurons l'air de les comprendre. »

C'est là-dessus que nous avons vécu pendant plus d'un demi-siècle. Les dernières guerres de l'Empire et la catastrophe finale n'arrêtèrent pas le mouvement, au contraire. La Restauration fut une magnifique suspension d'armes, et les peuples, n'ayant plus à se combattre, purent chercher à se connaître. Le *romantisme*, favorisé par les souverains et les princes dans un intérêt de résistance à l'invasion de nos idées, ne tarda pas à devenir un médiateur entre les littératures étrangères et la nôtre. La génération nouvelle, plus rêveuse que militante, plus pressée de penser que d'agir, avide de tout ce qui pouvait agrandir le cercle de ses admirations ou de ses jouissances littéraires, lasse des traditions classiques, qui ne lui apparaissaient plus que sous la forme de froides copies d'un art suranné, se jeta avec enthousiasme sur les beautés inconnues que lui révélaient ses maîtres. Tout concourut à cet engouement exotique et cosmopolite; la curiosité, le goût du nouveau, le plaisir de se dérober à la discipline et à la règle, le libéralisme transporté dans le monde idéal, l'amour-propre surtout ; car, pour nous, jeunes gens à peine sortis des écoles, il était autrement glorieux, autrement flatteur, de nous poser en confidents de tous les secrets de Shakspeare, de Dante, de Gœthe, de

Schiller, de Wieland, de lord Byron, de Shelley, de Jean-Paul, que de relire tout bonnement notre Fénelon ou notre Corneille.

Cependant les années s'écoulaient; plus confiants et plus crédules qu'il ne conviendrait à des gens d'esprit, nous avions fini par nous figurer que les rancunes nationales étaient absolument effacées; que les vainqueurs de 1814 et de 1815 nous avaient donné quittance des souvenirs d'Iéna et des excès de la conquête impériale, et que nous pouvions, en littérature, aller d'une rive du Rhin à l'autre sans nous apercevoir que nous changions de patrie. Notre aveuglement était tel, que, s'il y avait à marquer une préférence, c'était presque toujours à nos dépens. Nous ressemblions à ces maîtres de maison qui, fiers de recevoir et de présenter un *étranger de distinction*, le placent à la droite de leur femme, et lui donnent le pas sur leurs vieux amis.

Nous voici bien près de *Pernette*. Quand parut ce beau poëme, Victor de Laprade, sans se méfier des suites de son aveu, déclara loyalement qu'il avait voulu nous offrir une œuvre analogue, sur certains points, au poëme d'*Hermann et Dorothée*. Pourquoi aurait-il craint de nous le dire ? Sa charmante et pathétique Pernette possédait assez de qualités originales pour qu'il y eût plus de coquetterie que d'humilité à la placer en regard de l'ouvrage de Gœthe, et pour que le parallèle devînt un sujet d'étude au lieu d'un prétexte d'injustice. Lorsque

M. Villemain, clairvoyant encore au milieu des ombres de son déclin, qualifiait Gœthe de génie plus alexandrin qu'homérique, il indiquait la note juste. Sans passion, avec une merveilleuse sûreté de coup d'œil, il caractérisait cette perfection *voulue,* artificielle, de seconde main, cherchée et obtenue par des procédés de grand artiste, réfléchie dans un cerveau puissant comme dans un immense miroir où se refléteraient à la fois les phénomènes du monde invisible et les spectacles de la nature; perfection de musée qui nous laisse froids, qui n'a pas de cœur, a laquelle manquent la spontanéité, la chaleur, la vie. Gœthe, dans *Hermann et Dorothée,* ne reste pas tout à fait impersonnel et impassible. Il prend pour interprète un vieillard qui réclame, au nom des lois immortelles de l'humanité et de l'équité, contre les mensonges de la Révolution française; elle avait promis d'émanciper les peuples, de les rendre libres et heureux, et elle n'a su que s'incarner dans un despote et porter, avec ses funestes propagandes, le fer, le feu et la ruine parmi les populations paisibles. Mais, en écrivant ces lignes, Gœthe reste fidèle à son rôle de pontife, de personnage olympien, habitant des sphères si sereines et si hautes, que les souffrances humaines et les émotions patriotiques ne lui arrivent qu'à l'état d'abstractions philosophiques.

Qu'il y a loin de cette attitude d'hiérophante à l'ardeur généreuse du sentiment chrétien, aux trésors de vie morale, à la double inspiration qui anime le poëme de *Per-*

nette ! Cette double inspiration, — hélas ! elle n'en fait plus qu'une, — c'est le patriotisme à deux tranchants ; une sainte haine contre l'étranger envahisseur ; une horreur non moins profonde contre la race des Bonaparte et le despotisme napoléonien. Dès l'année 1867, trois ans avant Reischoffen, Sedan et Metz, Laprade regardait cette race néfaste comme fatalement destinée à nous faire de nouveau subir les douleurs et les hontes de l'invasion ; aujourd'hui, lorsqu'il nous dit en tête de l'édition nouvelle : « L'invasion était certaine, dès qu'un Napoléon occupait le trône, » cette phrase sans réplique ne ressemble nullement à une prophétie d'après coup, mais à une note oubliée par mégarde ou effacée par prudence d'imprimeur. Je rappelais l'autre jour, à propos de Lamartine, le don de seconde vue qui confond sous une même étiquette, — *vates*, — le poëte et le prophète. En vérité, on doit reconnaître que l'auteur de *Pernette* en a eu sa large part. On relit à présent ses beaux vers avec ce charme douloureux que l'infortune trouve à recueillir des présages qu'elle a refusé de croire, à revoir des conseillers ou des confidents, négligés dans des temps plus heureux. Ce qui n'était alors que le pressentiment d'une grande âme, passionnément éprise de liberté, d'air pur, de lumière, de vertu, de beauté morale, persuadée qu'en nous ôtant tout cela, le césarisme nous dépravait au dedans et nous livrait au dehors, est devenu la voix même de la patrie, unissant dans le même anathème l'ennemi intérieur et

l'ennemi d'outre-Rhin, associés à la même œuvre de dissolution et de mort; le *post-scriptum* antidaté de l'épouvantable lettre de rappel lancée par Bismark contre les petits-fils des vainqueurs d'Auerstœdt et d'Iéna.

Il est désormais impossible de se méprendre sur les relations étroites qui font de l'Invasion le complément logique de l'Empire, et les rivent l'un à l'autre comme la cause à l'effet. Avons-nous besoin de redire que tout, dans *Pernette*, s'accordait avec cette double vérité qui allait devenir évidente, que l'effet et la cause y étaient également voués à nos haines nationales? Dans l'opinion de Laprade et de bien des esprits éminents, le meilleur moyen de venir à bout du second Empire, c'était de faire justice des fausses gloires du premier. Toute la politique de *Pernette* était contenue dans ce court programme. L'idylle patriotique et chrétienne, admirable de passion chaste, d'élan héroïque, de viriles tendresses, tout imprégnée de l'agreste parfum des bois et des montagnes du Forez, pleine de détails familiers relevés par une noblesse originale et naïve, y marche entre ces deux mauvais génies; le conquérant aux abois, et le cosaque ou le uhlan auxquels il a ouvert l'accès de ces pittoresques retraites. Maintenant, telle est la filiation des événements, la puissance des analogies, qu'en relisant *Pernette*, en renouant connaissance avec ses personnages si sympathiques et si vrais, en écoutant le docteur et le vieux soldat de l'an II, en voyant Pierre faire tour à tour acte de patriotisme

par son refus de subir l'odieuse loi dont il s'est racheté trois fois, et par l'irrésistible élan qui le pousse à défendre son foyer, sa fiancée et sa mère contre les hordes de Blücher, nous nous demandons si cette émouvante histoire a cinquante-huit ans de date ou si elle est d'hier; si elle retrace nos griefs et nos malheurs, ou les malheurs et les griefs d'une autre époque. Jamais pièce justificative ne fut plus terrible, plus décisive, et je connais assez Victor de Laprade pour être sûr que, plutôt que de se voir appuyé par ce douloureux épilogue, il eût mieux aimé avoir une édition de moins et garder quelques contradicteurs de plus.

Quoi qu'il en soit, il avait imprudemment ou loyalement nommé *Hermann et Dorothée.* Nous étions sur la piste; quelle aubaine pour notre vanité, à contre-sens, de littérateurs cosmopolites! Sans doute *Pernette* avait du bon; notre poésie venait de s'enrichir d'une fleur exquise et vivace, qui, au lieu de porter au cerveau comme les produits de serre chaude parisienne, ranimait de ses senteurs balsamiques les cœurs chancelants et les sens affadis... Oui, mais *Hermann et Dorothée*! voilà le chef-d'œuvre incomparable! Nous vantions le poëme de Gœthe comme si nous l'avions découvert et, en effet, plusieurs d'entre nous avaient fait comme l'oncle de Gil Blas, qui, pour enseigner le latin à son neveu, fut forcé de commencer par l'apprendre. Peu s'en fallut que *Pernette*, cette œuvre si excellemment française, œuvre d'un

compatriote, d'un ami, d'un vaillant et énergique poëte, dont nous avions le droit d'être fiers, ne fût sacrifiée à l'étranger et à l'étrangère, au poudreux petit volume que nous laissions dormir, depuis trente ans, dans nos bibliothèques, et qui, sans cet incident, y dormirait encore !

Les deux années qui viennent de s'écouler ont malheureusement rétabli la proportion et la mesure. Victor de Laprade, en nous présentant de nouveau sa *Pernette* sans peur et sans reproche, n'a pas eu à retirer un seul des hommages dont il avait pris généreusement l'initiative envers Gœthe et son poëme. La France mutilée et saignante se chargera de ce soin. Il peut se confier à nos légitimes rancunes ; mais à cette question de prééminence poétique et littéraire s'en rattache une autre, d'un intérêt bien plus vif : la vérité vraie sur le caractère allemand.

Parmi les notes ajoutées par le poëte à cette cinquième édition, il en est une très-curieuse, et qui, développée par un Henri Heine français ou par M. de Laprade lui-même, pourrait un jour produire un beau livre. Après nous avoir dit ou laissé entendre ce qu'il pense de la fausse sensibilité allemande, notamment « de la fausseté du cœur humain dans les drames de Schiller, » l'auteur de *Pernette* arrive à se demander ce que c'est vraiment que ce cœur ; ce qu'il faut entendre par ce mot appliqué à la race germanique ; et il conclut ainsi : « Le cœur allemand n'est pas dans la poitrine, il est dans la tête... Un cerveau très-puissant, un abdomen plus puis-

sant encore, voilà l'homme germanique. Le sentiment n'est chez lui, poëte, artiste ou prince, que le lien par où communiquent l'abdomen et le cerveau. »

Rien de plus juste ; vous avez dans ces quelques lignes le mysticisme religieux de Guillaume, l'*héroïsme* de ses généraux, la poésie de *Werther* et de *Faust*, de Zacharias Werner et de Jean-Paul, de Schiller et de Wieland, l'amour surtout, l'amour tel que l'ont professé et pratiqué en Allemagne tant de personnages romanesques, soit dans la vie réelle, soit dans les livres.

Oui, les robustes grossièretés de la matière, combinées avec les facultés énergiques d'une imagination à la fois forte et subtile, aventureuse et raisonneuse, indocile au joug des vérités générales et sujette à devenir sa propre esclave, refusant de croire ce qui pourrait la régler et s'abandonnant à ce qui la grise, n'acceptant d'autre loi morale que le personnalisme superbe de sa pensée, si elle reste dans le domaine métaphysique; de sa passion, si ses ardeurs inquiètes se fixent sur un objet aimé, tel est le vrai type allemand; tel on le rençontre sur les bords de la Lahn ou du Neckar, dans l'histoire du passé, dans les souvenirs des contemporains, dans les fictions des romanciers et des poëtes. Si vous voulez le connaître par quelques-uns de ses côtés les plus curieux et les plus bizarres, lisez le livre charmant de M. Saint-René Taillandier, — *Drames et Romans de la vie littéraire*. Le livre et l'auteur ne sauraient être suspects. L'un a paru au moment où allait écla-

ter la fatale guerre de 1870 ; l'autre, sans se laisser jamais absorber par la philosophie ou la littérature allemande, les a profondément étudiées. Peut-être, en des temps meilleurs, a-t-il eu à se défendre d'un certain attrait pour ces mystérieux horizons où chaque sommet surplombe un précipice ; il lui a fallu toute la clairvoyance de son esprit, toute l'ardeur de son patriotisme, toute la brutale évidence du fait accompli, pour reconnaître ce que l'idéal allemand, la poésie allemande, la bonhomie allemande, la passion de l'Allemand pour les austères joies de la science, de l'imagination et de l'art, cachaient, au fond, de rapacité, d'hypocrisie, d'odieux calcul, d'appétits matériels, de penchant à confondre le *tien* et le *mien*, d'égoïste mépris pour le droit des gens, pour les lois du beau, pour la morale universelle et éternelle.

Ce n'est donc ni un plaidoyer ni un réquisitoire que vous trouverez dans ces *Drames et Romans de la vie littéraire en Allemagne ;* c'est d'abord une délicieuse lecture, émouvante comme la fiction la plus pathétique, instructive comme la plus sérieuse leçon ; c'est ensuite une occasion de voir de près, de saisir sur le vif et le nu, en quelques *individualités* presque célèbres, les principaux symptômes de cette maladie allemande, qui consiste, pour ces intelligences naïvement ou artificiellement dépravées, à se nourrir de mensonge comme de leur aliment nécessaire, à chercher le bonheur, la vérité, le génie, la foi, la vertu, l'amour, en dehors et au delà

de leurs conditions essentielles, à faire de leur existence un perpétuel défi où l'orgueil, l'ivresse des passions factices, la recherche de l'impossible, le *moi* germanique, avec toutes ses tyrannies et tous ses caprices, luttent sans cesse contre le bon sens, le devoir, le sentiment chrétien, la vraie destinée de l'homme et de la femme ici-bas. Les trois épisodes, si bien racontés par M. Saint-René Taillandier, — *la Comtesse d'Ahlefeldt*, *Henri et Charlotte Stieglitz*, *Henri de Kleist*, nous offrent tous les mérites de l'étude psychologique la plus consciencieuse et la plus délicate, appliquée à des personnages qui ont réellement vécu et même laissé des traces de leur passage en ce monde. La noble comtesse d'Ahlefeldt, épouse divorcée de M. Adolphe de Lützow, un des héros de la guerre de 1813, devient, après son divorce, la Béatrix ou la Récamier du poëte Immermann, qui occupe une place assez considérable au-dessous des Schiller, des Wieland et des Gœthe, et qui essaya de créer, à Dusseldorff, un théâtre allemand. Elle habite sa maison, elle se fait sa compagne, son inspiration vivante; elle dépense toutes les richesses de son dévouement et de son esprit à lui ouvrir les sentiers de l'idéal, à encourager ses travaux et ses tentatives, à multiplier pour lui les distractions et les jouissances d'amour-propre; mais, quoiqu'elle ait reconquis sa liberté, d'abord par son divorce, plus tard par la mort de Lützow, elle refuse d'épouser Immerman qu'elle aime et dont elle est sincèrement

aimée. Ce dénoûment vulgaire, cette consécration chrétienne d'un sentiment partagé, n'entre pas dans son programme.

Ce qui en résulte, on peut le deviner. A quarante-cinq ans, Immermann, fatigué de cette liaison sans issue, épouse une honnête et intelligente jeune fille, Marianne Niemeyer, qui, naturellement, ne peut pas le promener, comme la comtesse, dans le pays du bleu, ni l'abreuver, du matin au soir, de nectar et d'ambroisie poétiques. Il n'est pas heureux, sa jeune femme n'est pas heureuse, la vie de madame d'Ahlefeldt n'a plus que les tristesses d'un adieu. Loin de moi pourtant l'idée de comparer ce brave et laborieux Immermann, cette grande dame si vaillante, si spirituelle, si dévouée, aux malheureux fous que nous rencontrons dans les deux autres épisodes! Henri Stieglitz est un poëte manqué; il aspire à ressusciter l'épopée nationale; il prétend donner à l'Allemagne un Homère; par malheur, son talent s'amoindrit à mesure que ses prétentions grandissent; ses facultés, d'abord assez brillantes, s'affaiblissent et s'éteignent. Charlotte, sa fiancée, puis sa femme, confidente de toutes ses pensées et de toutes ses chimères, l'entretient et le surexcite dans le sentiment de sa valeur, dans sa confiance en son propre génie; mais cette confiance n'est qu'illusion, ce génie n'est que mensonge. Vainement Charlotte et Henri cherchent-ils à se donner le change. Il devine qu'elle a pénétré son orgueilleuse impuissance; elle com-

VI

SOLDAT ![1]

I

29 juin 1872.

Avez-vous quatre heures à perdre, et voulez-vous me les donner? Nous allons prendre à mes frais, — car rien ne me coûte pour vous convaincre, — une voiture sur la place du Palais-Royal, et, après avoir jeté un coup d'œil sur ce palais, qui a bien des reproches à se faire, mais qui a pu dire comme Pyrrhus :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

nous lancerons au cocher ces simples mots : « Itinéraire des ruines ! »

1. *La Politique d'un Soldat*, par Saint-Genest. — *Le Roman des Soldats*, par Jules Claretie. — *Récits d'un Soldat*, par Amédée Achard.

Nous voilà dépassant le guichet du Carrousel. A notre droite, le squelette des Tuileries; pas même la poésie qui s'attache aux monuments vaincus par le temps, tombés sous le poids des siècles et dédommagés de leur chute par un trésor de souvenirs. Non; cette vaste hôtellerie royale, dont il ne reste plus que de gigantesques pans de mur rongés par la flamme et le pétrole, ne dit rien ou presque rien à l'imagination et au cœur. Ses débris ont la morne et taciturne tristesse d'un je ne sais quoi de provisoire qui n'a réussi ni à consacrer le passé, ni à rassurer le présent. Trop de souverains s'y sont succédé, ils en sont partis trop précipitamment et dans des conditions trop misérables, pour que la majesté souveraine puisse aujourd'hui couvrir de son manteau cette froide nudité. La plupart de ceux que nous y avons vus, n'avaient pas le droit d'y être, et n'ont pas eu l'esprit d'y demeurer. Des courtisans dans les jours de splendeur, des émeutiers dans les jours d'orage, pas assez de clairvoyance pour se méfier des uns, pas assez de fermeté pour repousser les autres; des fautes et des faiblesses châtiées à nos dépens, l'ivresse du pouvoir aboutissant au vertige de la déchéance, le prestige séculaire s'affaiblissant à chaque nouvelle tentative pour remplacer le droit par l'expédient et la tradition par l'aventure : le trône des belles années ne servant plus que d'escabeau pour monter dans le fiacre de la dernière heure; la démagogie achevant de détruire ce que l'usurpation avait profané,

voilà, n'est-ce pas? votre impression et la mienne.

Pendant cette digression philosophique, nous avons franchi le pont Royal; nom qui, en face de ces décombres, ressemble à une amère ironie. Entrons dans la rue du Bac, dont le ruisseau était si cher à madame de Staël. Le ruisseau n'existe plus, et peu s'en faut que la rue n'ait disparu après lui; seulement, ce n'est pas l'eau qui l'aurait emporté. Dès l'angle de la rue de Lille, la destruction prend un caractère plus horrible encore et plus sauvage. Elle se nommait autrefois rue de Bourbon. Nous l'avions débaptisée: qu'y a-t-elle gagné? Dénoncée par ses airs de grande dame aux haines communistes, elle est devenue la privilégiée de l'incendie. Comment reconnaître, même en idée, ces beaux édifices, dédiés à la politique, à la science, à l'honneur, à l'armée, à la patrie, à l'épargne publique et privée, à l'étude de nos lois, au contrôle de nos finances? Comment retrouver les vestiges de ces élégantes demeures où le luxe n'était qu'une variante de la noblesse, où l'on sentait circuler le souffle, la vie, l'âme, l'esprit du grand siècle, où les portraits de famille semblaient étonnés d'être regardés par des gens en habit noir?

Leurs propriétaires avaient presque tous un fils, un neveu, un frère, engagés parmi les défenseurs de la France et de Paris. Quelques-uns étaient morts, la plupart étaient blessés; les blessures saignaient encore, les tombes se fermaient à peine, qu'ils voyaient s'écrouler et s'anéan-

tir, dans des tourbillons de fumée, l'héritage de vingt générations ; tableaux, boiseries, collections, livres, argenterie, objets d'art, reliques des aïeux, parchemins, papiers, toutes les preuves de leur origine, tous les titres de leur fortune... Abîmés, engloutis, calcinés, effrités, perdus, ces hôtels, dont chaque nom nous redisait les confidences et les échos de notre histoire ! Perdues, les archives de la Légion d'honneur ! perdues les belles peintures de Chassériau, dans le grand escalier du conseil d'État !

Mais pourquoi prolonger cette énumération poignante? D'une extrémité à l'autre, la rue n'est plus qu'un informe et lugubre chaos. Des tas de pierres et de moellons, des lambeaux de ferrures, quelques clôtures en planches, où l'industrie parisienne a collé ses affiches, voilà ce qui en reste, et il faut un effort d'imagination ou de mémoire pour recomposer ce qui n'existe plus. Remarquez pourtant, remarquez que la moitié des propriétés particulières a déjà été relevée, réparée et restaurée. Qu'était-ce donc le 1er juin 1871, quand l'œuvre de la Commune apparaissait tout entière ?

Avançons... Le pont de la Concorde — encore un nom ironique ! — nous mène en face de la rue Royale. Devant nous, l'église de la Madeleine, criblée d'obus et de balles, cache ses meurtrissures sous d'énormes échafaudages. Du côté du faubourg Saint-Honoré s'ouvrent de grands vides, masqués tant bien que mal par des plâtras plus laids

que des ruines. Cherchez la cité Berryer, vous ne la trouverez plus. Voici que nous avons tourné à droite, et la rue de Rivoli nous montre, non pas les champs où fut Troie, mais les douze ou quinze arcades mutilées et brisées qui furent le Ministère des finances. La place Vendôme n'est pas loin. Voilà le socle, également veuf de sa colonne de bronze et de ses couronnes d'immortelles. Il nous rappelle qu'il y a eu un artiste français pour renverser ce monument de nos victoires, des démocrates patriotes pour offrir aux Prussiens le régal de cette espièglerie de vieux rapin, et des milliers de Parisiens, bien plus curieux qu'indignés, heureux d'assister à cette petite fête en attendant la réouverture de la Comédie et de l'Opéra.

Encore une étape ! Les boulevards, où s'agite une foule indifférente, inconsciente et oublieuse, vont nous conduire à la Porte-Saint-Martin, et vous verrez à quoi se réduisent, pour le moment, le local et les alentours, les pompes et les œuvres de ce théâtre que les survivants du *romantisme* qualifiaient de planches illustres, et qui, à force de nous montrer des archevêques incendiaires, des rois bandits, des reines empoisonneuses, des princesses prostituées, des gentilshommes faussaires, des forçats héroïques, des chiffonniers jouant avec la couronne de France, a fini par être pétrolisé et mis à sac par des forçats et des bandits, des chiffonniers et des faussaires, des incendiaires et des prostituées, qui n'étaient ni rois,

ni reines, ni héros, ni princesses, ni prélats, ni gentilshommes.

Deux tours de roue à l'angle du boulevard de Sébastopol, et vous pourrez constater ce que l'intelligente Commune, protectrice des lettres et des arts, a fait du Théâtre-Lyrique, où naguère les mélodieux accents de Gluck et de Weber, de Gounod et de Mozart, de Verdi et d'Halévy, nous firent croire à la réconciliation des races latines et des races germaniques. Mais tout ceci n'est que le prélude, la série des stations intermédiaires avant d'arriver au terme de notre promenade, l'hôtel de ville ! Le populaire hôtel de ville, décoré pour les nuits de fête, préparé pour les journées de révolution ; toutes les merveilles de l'architecture au bénéfice de toutes les folies de la populace ; l'insurrection changée en pierre ; la barricade sculptée en monument ; tour à tour, suivant la circonstance, l'heure et les hasards de la politique, caressant ou terrible, hideux ou charmant, éblouissant ou sinistre, en dentelles ou en guenilles, rendez-vous de tous les diamants ou de toutes les blouses, exhalant par ses fenêtres le parfum des fleurs ou l'odeur des brûle-gueules ; égayé par les blanches clartés des candélabres ou menacé par les fauves lueurs des torches... Hélas ! si magnifique que l'eussent fait les Rambuteau et les Haussmann, ce palais de la démagogie, cette maison de plaisance de la sédition triomphante, cet Alhambra parisien des multitudes en délire, ce Capitole des dictateurs de l'anar-

chie et des tribuns du provisoire ne pouvait échapper à sa vocation, à sa spécialité, à son origine ; il devait tôt ou tard succomber à la maladie aiguë qu'il s'inoculait tous les quinze ans.... Tant va la cruche à l'eau!... tant va l'hôtel de ville au vin bleu, au drapeau rouge, au baril de poudre, au feu de pétrole ! .... Allons ! saute, marquis de 89 et de 93, marquis de 1830, de 1848, de 1870 et de 1871... Puisque nous sommes dans le quartier où tout nous parle du moyen âge, je dirai volontiers que tu as subi le même malheur que les alchimistes trop attentifs à la confection de leurs drogues... Un beau jour, le masque se brisait, l'alchimiste brûlait, le plancher s'effondrait, le mur s'écroulait, et la maison tombait en ruine.

Des ruines !... Nous n'avons pas parcouru la cinquième partie de Paris incendié. Je vous avais demandé quatre heures, je ne vous en ai pris que deux, — et pourtant nous pouvons affirmer que, sur ce parcours, la Commune révolutionnaire a broyé, mutilé, écrasé, pillé, consumé, réduit en poussière et en cendres trois fois plus de richesses qu'il n'en faudrait pour payer aux Prussiens notre rançon, relever notre crédit, changer en rouleau d'or le sou des chaumières et étonner l'Europe de notre prospérité renaissante. Que serait-ce si, de cette esplanade de l'hôtel de ville, où l'on s'arrête comme s'il s'agissait de l'amphithéâtre d'Arles ou des arènes de Nîmes, nous pouvions compter tous les dégâts partiels, toutes les ruines individuelles, tout ce qui se traduit par le mot

expressif de *plaie d'argent?* Que serait-ce si un mathématicien de génie évaluait devant nous ce qui s'est gaspillé et perdu pendant ces semaines néfastes, depuis la bibliothèque du Louvre jusqu'au livret de la caisse d'épargne, depuis le tableau de maître jusqu'aux outils de l'artisan, depuis le revenu du millionnaire jusqu'au salaire de l'ouvrier ? Que serait-ce enfin, si nous songions qu'il eùt suffi du plus léger retard, de l'hésitation des troupes, de l'abstention de Ducatel, d'un peu plus de bravoure chez les héros de la Commune, plus acharnés à s'enfuir qu'à se défendre, pour multiplier à l'infini le chiffre de nos malheurs, pour livrer au crime, aux Furies, au néant, au pétrole, aux Érostrates de brasserie et de club, non plus quelques maisons, quelques monuments, quelques édifices et quelques rues, mais Paris tout entier, Paris foudroyé, disparu, balayé par les colères divines et par les scélératesses humaines, Paris dont on parlerait aujourd'hui comme nous parlons de Tyr, de Babylone et de Ninive?...

Est-ce tout? Pas encore. Si, à vos yeux comme aux miens, une âme a plus de prix que toutes les richesses et tous les prodiges de la matière, si cette âme devient plus précieuse encore à mesure qu'elle se rapproche des perfections de son céleste modèle, vous me permettrez d'ajouter que l'incendie des Tuileries et du Louvre, du Ministère des finances et de l'hôtel de ville, de la rue de Lille et de la rue Royale, la destruction des bibliothèques et

des archives, la perte des titres de rente et des actes de l'état civil, ne sont rien, absolument rien, comparés aux fusillades de la place Vendôme, au meurtre des généraux, aux massacres de la Roquette, de la rue Haxo et d'Arcueil. Ce n'est pas sans dessein que j'ai réservé deux heures sur l'ensemble de notre itinéraire. Maintenant, la promenade devient un pèlerinage. L'émotion, l'indignation, la douleur, changent d'aspect et de nature. Elles se purifient en s'exaltant. L'audace de ceux qui frappent n'a d'égale que la sainteté de ceux qui tombent ; le crime s'appelle sacrilège, la victime se nomme martyr, la ruine s'appelle relique. En côtoyant ce mur sinistre, en parcourant ce chemin de ronde, en cherchant les taches de sang sur ces dalles et sur ces pierres, en visitant le théâtre de ces scènes d'horreur, n'oublions pas que les morts ont pardonné, et qu'il nous est défendu de maudire; mais oublions encore moins une vérité que chaque jour rend plus menaçante et plus terrible. La nation, le pays, la capitale, qui, après avoir subi les plus cruelles épreuves, les humiliations les plus poignantes, les leçons les plus décisives, assistent à ce suprême épisode, et qui, après y avoir assisté, n'ont pas l'air de croire que *c'est arrivé,* retournent paisiblement à leurs affaires ou à leurs plaisirs, ne font rien pour prévenir le retour de ces barbaries, n'abdiquent pas un seul de leurs goûts frivoles ou coupables, pas une seule de leurs idées chimériques ou perverses, et affichent de plus en plus leurs com-

plaisances pour la politique fatale d'où la Commune est sortie tout armée, l'écharpe rouge à la ceinture et le pétrole à la main, ce pays, cette nation, cette capitale, perdent d'avance tout droit de se plaindre ou de s'étonner, le jour où nous succomberons écrasés par des calamités nouvelles.

« Vous serez mangés ! » nous dit Saint-Genest à la page 75 de la *Politique d'un Soldat*, et, si vous me demandez pourquoi un si long détour, une si lugubre promenade, un tel abus du pittoresque et de la leçon des ruines, avant d'arriver à ce volume dont chaque chapitre peut servir de commentaire à nos fautes, d'avertissement à notre impénitence, je vous répondrai : « Parce que c'est plus fort que moi ; parce qu'il me semble que notre légèreté naturelle, complice involontaire des progrès de la démagogie, dépasse ici toute mesure ; parce que ces spectacles de deuil, ces images de honte, ces témoignages de crime, ne seront bientôt plus pour nous que de simples curiosités, le prétexte d'une nouvelle édition du plan de Paris, d'une page ajoutée à son histoire ; parce que, entre ces épouvantables décombres dont le sens commence à nous échapper et le livre de ce vaillant et éloquent SOLDAT, je découvre d'intimes liens et des affinités profondes. Il interprète leur silence, il anime leur tristesse, il galvanise leurs cadavres, et, grâce à lui, on peut répéter ce que disait du plus admirable des religieux le plus admirable des évêques : *Mortuus adhuc loqui-*

tur... Il est mort, et il parle encore ! — Ces hôtels, ces édifices, ces palais qui ne sont plus que des débris et des cendres, ont encore une voix, un langage. Écoutons!..

« ... C'est ainsi qu'après huit mois de guerre et de souffrances sans exemple, le peuple de Paris recevait l'armée de la France !...

» ... Nous étions forcés de fuir cette ville, pour qui le seul fait d'avoir combattu l'ennemi et défendu sa patrie était comme un crime de haute trahison.

» Deux mois après, un soir, à la lueur des incendies, je rentrais dans Paris. On m'avait fait de lamentables récits de destruction et de pillage... En arrivant, j'ai vu que, croyant connaître ce peuple, j'étais loin de savoir de quoi il était capable ; j'ai vu que l'œuvre des obus n'était rien au prix de sa haine.... Aux Prussiens, qui applaudissaient du haut de nos forts, ces hommes ont eu vraiment le droit de dire en sortant : « Nous travaillons mieux que vous, et quand nos ennemis rentreront ici, ils ne trouveront plus rien, ni des morts, ni des vivants !... »

Et moi, j'ajoute, sans croire m'écarter beaucoup des idées qui inspirent si heureusement Saint-Genest et lui ont créé d'emblée une place à part dans la jeune et brillante phalange des défenseurs de l'ordre et des vengeurs du bon sens :

— Prenons garde ! Ce n'est pas fini. Ce qu'il y a de plus effrayant, ce n'est pas cet amas de ruines ; c'est le peu d'effet qu'elles produisent ; c'est l'insouciance de ceux

qu'elles devraient faire réfléchir; c'est l'espérance, avouée ou secrète, de ceux qu'elles devraient condamner à l'impuissance et au néant. C'est de savoir que cet horrible drame n'est peut-être qu'un prologue, et que, si quelques-uns des auteurs ont disparu, la plupart des collaborateurs se tiennent prêts à reparaître, encouragés par la faiblesse des uns, par la connivence des autres, par le désarroi de tous, par l'affaissement graduel de tous les ressorts du pouvoir, par l'intensité croissante de tous les moyens d'anarchie. C'est de songer qu'il n'y a pas aujourd'hui en France une ville ou un village qui ne possède son grand ou son petit foyer démagogique où l'on a fait des vœux pour le succès de la Commune, où l'on a déploré sa chute, où l'on souhaite sa revanche; foyer auquel bien des élus du peuple — maires, adjoints, conseillers, — se chargent de fournir le bois, en attendant l'huile. C'est de voir que la politique du gouvernement, si elle n'est pas, à Dieu ne plaise ! celle de la Commune, favorise le parti qui, même avec de bonnes intentions, — et qui sait s'il n'en a pas de mauvaises? — serait fatalement forcé de faire de son triomphe éphémère le prélude de la victoire communiste. C'est de compter les quatre cents jours qui se sont écoulés depuis l'entrée de nos troupes à Paris, et de constater que pas un de ces jours n'a été employé pour le bien, perdu pour le mal, épargné par le pire. C'est de se dire : Dans une société nivelée, déblayée, démocratisée, comme la nôtre, vouloir plus, c'est vouloir

que la société, la famille, la propriété, s'engloutissent avec le reste ; c'est vouloir le partage des terres, le pillage des châteaux, la guerre sociale, déclarée à la richesse, à l'intelligence, à la liberté, à la religion, à la lumière. C'est, en un mot, réaliser le programme de la Commune. Ce programme, quelques-uns le tiennent dans leurs mains, beaucoup le gardent dans leur poche, et ceux qui font état de le détester ne négligent rien pour hâter le moment où ils auront à le subir; ceux qui devraient le rendre impossible transigent avec ceux qui le rendent probable.

A ces fureurs, à ces périls, à ces défaillances, à ces angoisses, que pouvons-nous opposer? Un coup d'Etat ? Que Dieu nous en préserve! Une dictature? Horreur ! — Une force numérique ? Hélas! non. — Une loi électorale? Personne n'a l'air d'y songer. Un code politique qui nous gouverne tous? Chacun y apporterait sa phrase, et refuserait celle du voisin. Une foi ? Le scepticisme envahit tout. Que nous reste-t-il donc? LE SOLDAT.

Cette figure du soldat, si altérée qu'elle ait été par l'indiscipline, si assombrie qu'elle soit par la défaite, si affaiblie qu'elle puisse être par les mauvais conseils, n'en demeure pas moins très-sympathique et très-française. Nous la saluons, nous l'aimons, comme un moyen de résistance, comme un espoir de réhabilitation, comme une chance de revanche, comme un symbole d'honneur, comme un gage de salut. Je la rencontre, avec des

physionomies bien diverses, dans les trois volumes que j'ai sous les yeux.

II

Si nous aimions les classifications et les catégories, nous pourrions dire que le SOLDAT, dans les trois volumes de MM. Saint-Genest, Jules Claretie et Amédée Achard, nous apparaît sous trois aspects bien différents.

Le soldat, chez Saint-Genest, c'est purement et simplement l'homme du devoir, de la discipline, de l'autorité morale, de la réaction énergique contre les dissolvants qui nous ont perdus, de la protestation véhémente contre les sophismes qui achèvent de nous perdre. Il a combattu, il a souffert ; il a eu pour lit le bloc de pierre ou le tas de neige ; il a passé par des alternatives d'enthousiasme et de désespoir ; il est de ceux qui ont vu de près ces détails d'héroïsme et ces scènes de désordre, ces lueurs et ces ténèbres, ces résistances et ces débâcles, ces élans de la bravoure française et ces capitulations du froid ou de la faim, ces grandeurs individuelles et ces misères collectives, qui font de la guerre de 1870 un rêve affreux, un éternel sujet de stupeur et de terreur, une tragédie de l'ère biblique égarée dans notre siècle, un défi lancé

par l'archange exterminateur aux vraisemblances et aux sagesses humaines.

La guerre finit — vous savez comment. La paix se conclut — vous savez à quel prix. Vous savez aussi le nom des hommes qui avaient le plus contribué à rendre l'une si désastreuse, l'autre si atroce. Pourtant les optimistes, enclins à se contenter de peu, pouvaient dire encore que l'honneur était sauf; les Parisiens, fiers d'avoir résisté cinq mois, d'avoir mangé du zèbre et de l'éléphant et d'avoir fait de *leur* siége un phénomène historique, s'apprêtaient à renaître, à revivre, à mesurer leurs pertes, à réparer leurs maisons, à recueillir les épaves de leur naufrage, à maudire les Prussiens et à collectionner les obus, quand soudain une calamité, une honte, une ruine, plus effroyables que tout le reste, viennent fondre sur la cité stupéfaite. Armée pour le mal, désarmée pour le bien, surexcitée dans toutes ses passions mauvaises, paralysée dans tous ses moyens de défense, ayant fait de sa longue et turbulente résistance une épée à deux tranchants, dont le plus dangereux n'était pas dirigé contre la Prusse, elle devient complice de ceux-là mêmes qu'elle s'était vantée de haïr jusqu'à son dernier souffle, de combattre jusqu'à sa dernière cartouche, de repousser jusqu'à son dernier morceau de pain. Dans ce hideux triomphe de l'anarchie et du crime, le rôle du soldat n'existe plus, ou plutôt il recommence sous une forme plus impérieuse et plus cruelle.

Il croyait avoir épuisé toutes les souffrances ; en voici une nouvelle, plus intime et plus poignante, d'un ordre supérieur à la fatigue, au péril, à la défaite, au froid et à la faim. Il n'a pu vaincre les ennemis de la France ; le voilà, l'héroïque vaincu, le blessé de Reischoffen, de Forbach et de Gravelotte, le revenant de Sedan, de Metz et des prisons allemandes, forcé de rentrer en campagne contre des Français, — non, contre des monstres. Cette fois, il est vainqueur ; mais sa victoire s'achève à la lüeur des incendies, au bruit des feux de peloton qui fusillent les otages, sur des barricades qui s'écroulent, sur des débris qui s'amoncellent, parmi des scènes d'horreur qui donnent à ce dénoûment l'air d'une agonie. Quoi qu'il en soit, le soldat a accompli sa tâche. Au dehors et au dedans, il a vaillamment personnifié le génie, le cœur, les forces matérielles et morales de la patrie, tour à tour livrée à la Prusse et à la Commune, aux barbares et aux bandits, par des causes analogues ; l'anarchie démagogique, l'égoïsme républicain, le désordre révolutionnaire, le penchant visible des hommes de septembre à se consoler de notre abaissement par leur omnipotence et de notre malheur par leur avénement. Il a chèrement acheté le droit de remettre l'épée au fourreau, et de dire aux politiques, aux *civils*, aux ministres, aux députés, aux préfets, à tous les représentants d'un devoir ou d'un pouvoir : « A vous maintenant ! complétez mon œuvre ! La situation est terrible, mais elle a du moins le mérite d'être

claire. Vous voyez de quel côté est le péril, de quel côté est le salut. La Révolution vient d'être prise la main dans le sac; profitez de ce flagrant délit qui nous coûte si cher, mais qui peut vous aider à extraire un peu de bien de beaucoup de mal. Notre victoire est douloureuse ; faites qu'elle ne soit pas stérile. Vous êtes dans un de ces moments où l'honnête homme peut tout oser pour anéantir son contraire. Mutilée à la frontière, rançonnée par ses vainqueurs, dilapidée par ses maîtres, incendiée à Paris, épouvantée en province, ébranlée dans ses grandes villes par de redoutables contre-coups, la France vous donne carte blanche. Justifiez vos défenseurs en écrasant vos ennemis ; réalisez le programme formulé un jour par ce César de contrebande, dont les actes s'obstinaient à démentir les paroles : « Que les bons se rassurent et que les méchants tremblent! »

C'est à ce moment unique, à cette heure de transition rapide où la crise aiguë peut tourner en maladie chronique, que je place le livre de Saint-Genest, *la Politique d'un Soldat*. Le premier chapitre est daté du 4 juin 1871; le dernier, du 5 octobre. Quatre mois! Plus de temps qu'il n'en fallait pour saisir l'occasion aux cheveux ou la laisser devenir chauve! Aujourd'hui, la calvitie est complète ; mais ce n'est pas la faute de Saint-Genest. Officier de nos armées de l'Est et de la Loire, relevé de son poste d'honneur et de péril par le traité de Francfort et la chute de la Commune, il ne change pas d'état; il reste fidèle à

ses attributions militantes; le bivac devient une guérite, le soldat se place en sentinelle : Sentinelle, prenez garde à vous ! Qui vive ? — cri d'alarme. — Sans ôter son uniforme, il tire de sa poche un encrier, s'assied sur un moellon qui fait partie de la brèche, et, frappé de ce qu'il entend, indigné de ce qu'il voit, étonné de se retrouver en face de personnages qu'il croyait accablés sous la responsabilité de nos désastres, révolté de leur persistance à parler, à gouverner, à se montrer et à vivre, partagé entre la colère qu'excite cet état-major d'intrigants, de hâbleurs, de fripons ou d'impuissants, et le rire provoqué par cette collection de grotesques, il se révèle écrivain de race, sinon de métier. La lutte lui sied, le danger l'anime, la réplique l'inspire ; il est aussi peu que possible journaliste et littérateur ; et cependant nul ne répond plus exactement à la spécialité, à l'étymologie de journal, qui est de vibrer, *au jour le jour*, au contact des événements qui nous effrayent, nous amusent ou nous irritent ; nul ne rétablit mieux les véritables conditions de la littérature, qui consistent à ne parler que lorsqu'on a quelque chose à dire, à faire de son style le serviteur obéissant, énergique et dévoué de la cause que l'on défend, de l'idée que l'on exprime.

N'allez pas croire pourtant que tout dans ce livre soit *uniforme*, que l'on y rencontre uniquement l'expression éloquente des griefs qui, de juin à octobre 1871, ont remué la bile des honnêtes gens. Ce serait assez déjà, ce

serait beaucoup d'avoir, à cette époque décisive, signalé le retour offensif de *l'ennemi*, remarqué les premiers symptômes de lassitude ou de dissidence chez les uns, d'espérance ou d'audace chez les autres, évalué le prix des heures perdues, averti les insouciants, les imprévoyants et les neutres, demandé si le sang versé et les ruines entassées resteraient inutiles, essayé enfin une politique nationale qui ne fût plus une politique de personnes ou de partis. Nous avons fait du chemin — à reculons — depuis neuf mois, et il suffirait, pour apprécier à sa juste valeur l'ouvrage de Saint-Genest, de savourer le spectacle de notre rechute révolutionnaire, de contempler les douces caresses échangées entre M. Thiers et l'extrême gauche, d'admirer les progrès du radicalisme, de constater que les symptômes sont devenus une maladie et les appréhensions une certitude.

Mais le soldat ne tend pas toujours son arc, qui est un fusil. Il est jeune, il a l'œil vif, le pied leste, le sourire facile, l'esprit prompt à saisir les ridicules et le crayon habile à les *croquer*. Il obéit aux contrastes de notre nature, qui n'est jamais plus avide des calmes beautés du paysage et des harmonies de la vie champêtre qu'au milieu des scènes où éclatent les passions populaires, le tumulte des armes, les images de deuil et toutes les variantes de la méchanceté humaine. Après avoir subi les rigueurs de la guerre et les fatigues du journalisme, il lui faut l'air pur, la plage déserte, la majesté de l'Océan et des

falaises, l'éternelle leçon donnée à nos agitations et à nos petitesses par cette grandeur et cette paix. Quoi de plus amusant que l'épisode intitulé *les Religions de la Démocratie*, comédie hiératique et sacerdotale, jouée par les francs-maçons au bénéfice de la Commune ? Elle dépasse en bouffonnerie les plus grosses farces du Palais-Royal, et nous en ririons de bien bon cœur si le souvenir du frère Thirifoque, des chevaliers Kadosch, des Écossais de la voûte sacrée, de **Jubilas**, **Jubilos**, **Jubilum**, ne restait mêlé aux scènes de pillage, d'incendie et de massacre, comme les *lazzis* d'un clown aux horreurs d'un mélodrame. Qu'espérer ou que craindre d'un pays, d'une ville, où des milliers de gens prennent au sérieux le Grand Orient, l'anneau lumineux, la tribu de Misraïm, le frère Fabreguette et l'Élémosinaire, tandis que l'on raille et que l'on persécute la religion de saint Augustin et de Bossuet ?

Dans un autre genre, quoi de plus frais, de plus charmant, que les échappées de paysage ? Saint-Genest n'est pas, à proprement parler, un descriptif. Chez lui, l'impression pittoresque ressemble moins à la préoccupation d'un art quelconque qu'à un sentiment irrésistible, à une jouissance inconsciente. Elle n'en est que plus communicative. En somme, il y aura plaisir et profit à relire ces chapitres qui produisirent tant d'effet quand ils parurent, et qui gardent encore l'empreinte toute chaude de nos émotions, de nos sou-

venirs, de nos craintes, de nos douleurs. Quelques lecteurs ont comparé Saint-Genest à Paul-Louis Courier ; d'autres, à M. de Cormenin. On me permettra de réclamer. S'il est vrai — ce que je serais loin de blâmer — qu'il y ait du pamphlet dans *la Politique d'un Soldat*, souffrez que je fasse une distinction entre le pamphlet que nul événement *humain* ne peut réduire à l'état de radotage ou de paradoxe, et celui que quelques tours de roue, quelques années de plus ou de moins, le déplacement de quelques points de vue, ont suffi à convaincre de mauvaise foi, de fausseté et de mensonge.

Courier, personnage équivoque, puni par où il avait péché, Béranger sans couplets, d'autant plus coupable qu'il était plus érudit et plus lettré, a été un des nombreux signataires de la monstrueuse alliance entre le bonapartisme et le libéralisme. M. de Cormenin, figure énigmatique, écrivain pitoyable, a sué sang et encre, en 1841 et 1842, pour nous prouver que le gouvernement d'alors nous ruinait. Quels délicieux à-propos en présence de nos malheurs et de nos dettes !...

Avec Saint-Genest, rien de pareil. Il a raison, et je défie le succès même de lui donner tort. Si nous succombons, les futures éditions de son livre pourront prendre pour épigraphe : *Je vous l'avais bien dit* ! — Si, contre toute vraisemblance, après avoir perdu la première manche avec tous les atouts dans la main, nous gagnons la partie avec tous les éléments d'une *grande misère*, Saint-

Genest pourra s'appliquer le vers de Lamartine à propos de Chateaubriand :

> La plume dans ses mains nous valut une épée !...

ou le vers que Rotrou met dans la bouche du martyr Saint-Genest, son patron :

> Ta sagesse, grand Dieu, corrige leur folie !

III

Le SOLDAT, chez M. Jules Claretie, offre une autre physionomie et parle un autre langage. Il ne représente plus la résistance à l'anarchie et au désordre ; il n'est plus contre-révolutionnaire ; il est républicain ; il ne reconnaît d'autre ennemi que l'étranger et se lie étroitement aux destinées de la France nouvelle. L'auteur, qui a dédié son livre à l'*Armée de la revanche*, commence par rechercher, dans quelques pages animées du plus sincère patriotisme, les moyens d'organiser cette armée, d'assurer cette revanche, de raviver l'esprit militaire dans notre malheureux pays, et d'en faire le synonyme de la vertu républicaine. Puis il échelonne l'histoire ou le roman des soldats à travers ces dates significatives : 1792, 1814, 1830 et 1870.

Chacun de ces épisodes, heureusement choisis et habilement racontés, renferme des types et réveille des sou-

venirs sur lesquels nous aimons à reposer nos regards au milieu des humiliations et des angoisses présentes. *Le Roman des Soldats* aura des lecteurs dans tous les partis, et tous rendront justice à ce style net, ferme, vivant, suffisamment coloré, à cette narration sobre et rapide qui rappelle les meilleures pages d'Erkmann-Chatrian, sans imiter, bien entendu, ni Chatrian, ni Erkmann, ni personne. Jules Claretie possède, à un degré remarquable, l'art de mettre en relief ce qu'il raconte, d'en saisir le côté pittoresque et de donner à cette réalité toute l'éloquence d'un sentiment, toute la puissance d'une émotion. Ses *grognards* sont excellents. Partout où la figure du soldat républicain peut se confondre avec l'image de la patrie, il n'y a pas d'objection possible. Mais, grâce à son cortége de fantômes sanglants et de visions sinistres, la Révolution a laissé en suspens bien des questions qu'il faudrait enfin résoudre pour qu'elle ressemblât tout à fait à la France. Après avoir, suivant l'expression d'un de ses héros, d'une de ses victimes, dévoré bon nombre de ses enfants, elle n'est pas encore parvenue à mettre les autres d'accord. Dans l'histoire qu'elle nous a léguée, dans les romans qu'elle suggère, dans les exemples qu'elle présente, on ne rencontre pas toujours des terrains neutres où le soldat nous apparaisse uniquement comme le défenseur de son pays contre les Prussiens, les Anglais, les Autrichiens et les Russes, où il ne se trouve pas exposé à des conflits d'un autre genre, connus, hélas !

trop connus sous le nom triste et cruel de guerre civile.

Ainsi le *Volontaire*, si entraînant d'ailleurs et si pathétique, finit par nous conduire en Vendée, — la Vendée de 1793, — et nous éprouvons une impression pénible en voyant l'héroïque Michel Verdure tué par les chouans. Nous protestons contre cette scène où l'auteur semble avoir confondu les admirables Vendéens de la première époque, les sublimes *Volontaires* de Cathelineau et de Lescure avec les violences finales des Chauffeurs et de la chouannerie. La touchante nouvelle intitulée *le Soldat* soulève une question plus actuelle encore et plus délicate. Une *Revue* qui ne s'était pas signalée, dans ces derniers temps, par de bien vives ardeurs réactionnaires, a reproché à Jules Claretie de nous avoir montré ce soldat, Savinien Raynaud, en pleine insurrection lyonnaise (1834). Savinien, enfant du peuple, Lyonnais de naissance, partagé entre sa consigne et sa famille, se voit forcé de combattre son frère, et il arrive un moment où le lecteur est tenté de maudire la dureté des chefs, les rigueurs de la répression, les lois de la guerre, le devoir de ce pauvre sergent condamné à être déserteur ou fratricide. Le conteur pourrait répondre que les insurgés lyonnais de 1834, qui avaient inscrit sur leur drapeau : « *Vivre en travaillant ou mourir en combattant !* » ne doivent pas être comparés aux assassins et aux scélérats de la Commune. Il y avait, quatre ans après la Révolution de juillet, une telle confusion dans les idées, dans les esprits,

dans la société tout entière, que des hommes haut placés firent alors des vœux pour ces malheureux ouvriers de la Croix-Rousse, ou du moins accordèrent un vif sentiment de pitié à l'énergie de leurs efforts, à la cruauté de leur défaite.

N'importe! le moment n'est pas bien choisi pour réveiller ces souvenirs, pour ranimer ces dissidences ; nous en appelons à M. Jules Claretie lui-même, qui a écrit, dans sa préface, cette phrase si vraie : « La démocratie ultra-radicale a dû se repentir, depuis Wissembourg, d'avoir désappris aux soldats l'idée de discipline et de devoir. » — Oui, discipline et devoir! Là est le salut; maintenons intact ce qui en reste; n'oublions pas qu'il faudra des années, une génération nouvelle, tout un changement d'organisation, d'éducation et d'habitudes, pour que le soldat raisonnant ce devoir et cette discipline devienne supérieur à celui qui se contentait de les pratiquer.

Heureusement, dans ce *Roman des Soldats*, la sincérité du patriotisme, le généreux accent du Français avide de revanche, réparent et sauvent tout. Nous sentons toutes les dissidences se fondre, en lisant, aux dernières pages, cette *Vision* à demi-fantastique, à demi-prophétique, où une même salle d'ambulance, le soir de l'attaque du Bourget (21 décembre 1870), réunit un officier prussien, blessé au bras, un chef de bataillon de notre infanterie de ligne, mourant des suites d'une amputation, et son fils, le petit Georges, destiné, entre ce vainqueur et ce vaincu, à

nous faire rendre par l'avenir ce que nous enlève le présent. C'est très-émouvant et très-beau. Vive la France ! Un peu de chauvinisme ne me déplaît pas, pourvu qu'on réussisse enfin à séparer absolument le chauvinisme du bonapartisme. Le livre de Jules Claretie ne peut que contribuer à cette séparation de corps et de biens pour abus de confiance, et nous ne saurions en faire un meilleur éloge. Dans l'état d'*anémie* où nous ont laissés nos malheurs, ces lectures-là, viriles, guerrières, fortifiantes, sentant la poudre, sont préférables aux frivolités romanesques, alors même qu'on s'y heurte à des sujets de dissentiment. La France est un soldat blessé qui veut guérir, un soldat vaincu qui veut vaincre. Un bon verre de vin lui vaut mieux qu'une crème à la vanille.

Les *Récits d'un Soldat*, d'Amédée Achard, restent en dehors de toutes ces nuances. Là, plus de politique, plus de démêlés avec notre histoire révolutionnaire, plus de récriminations contre les événements et les hommes. Le soldat, dans ce volume, est un de ces intrépides jeunes gens qui ont affronté tous les périls, bravé toutes les fatigues, subi toutes les misères de la guerre de 1870 ; il suffit de ces deux *sous-titres*, — *Une armée prisonnière*, — *Une campagne devant Paris*, — pour nous apprendre ce que vont nous raconter ces éloquentes et douloureuses pages. Un hasard, dont nous ne nous plaindrons pas, a voulu qu'au sortir de cette prison, au retour de cet exil, au dénouement de cette campagne, après avoir

largement payé sa dette à son pays, le courageux volontaire qui ne rapportait que des notes trouvât tout près de lui, en famille, un de nos plus sympathiques écrivains, placé dans des conditions telles que les notes ont pu se changer en livre sans rien perdre de leur physionomie originale, que le héros et le narrateur semblent ne faire qu'un, et que toute cette tragique histoire a l'air de jaillir d'un même battement de cœur. Le volume s'ouvre par cette simple dédicace. « Celui qui a écrit à celui qui s'est battu, » et l'on a pu dire du succès ce que le poëte dit de la tendresse maternelle : chacun en a sa part, et tous deux l'ont tout entier. Il y a eu ce jour-là, à Paris, une femme qui, après avoir bien souffert, bien tremblé, bien pleuré, bien prié, a dû être doublement fière ; le livre lui appartient deux fois, puisque c'est son fils qui s'est battu et son mari qui a écrit.

VII

L'ART QUAND MÊME[1]

Juillet 1872.

Nous l'avons dit, et nous ne saurions assez le redire : La littérature et la critique sont placées aujourd'hui dans l'alternative, ou de périr, ou de se réformer. Je n'entends pas le mot *réforme* dans un sens d'austérité républicaine ; — hélas ! trois mois passés à Paris suffisent à démontrer combien cet espoir serait chimérique, — mais simplement comme retour à cette loi essentielle qui veut que le langage écrit ou parlé serve à exprimer une idée, une émotion, un sentiment, une croyance, et que le style ne conserve toute sa valeur qu'en se bornant à son rôle d'interprète de la pensée. Cette loi, nous l'avons vu, est aisément oubliée par les sociétés vieillies, par les civilisations

[1] *Tableaux de siége*, par Théophile Gautier.

excessives et blasées qu'abuse une prospérité factice, et qui, se croyant sûres de leurs lendemains, ne demandent plus à l'art et aux lettres que d'éveiller leur curiosité, de caresser leurs sens, d'amuser leurs loisirs et d'entretenir leur sécurité. Mais, qu'après une série de coups de foudre comme ceux qui nous ont frappés, au milieu des dangers qui nous menacent encore, elles puissent ne rien changer à leur programme littéraire, persister dans leurs complaisances pour la fâcheuse doctrine de *l'art pour l'art*, du *style aimé pour lui-même*, c'est une erreur que je refuse d'admettre. Vous aurez beau me dire: « Il n'y a que deux provinces de moins, des ruines de plus, des milliards à payer et le communisme à craindre... La légèreté française, la frivolité parisienne, se chargent d'effacer la distance entre nos enthousiasmes de juillet 1870 et nos misères de juillet 1872. » — Je vous répondrai : Non, c'est impossible ! Dans les conditions où nous sommes, il n'y a pas de milieu pour la littérature : ou s'abîmer dans la barbarie, ou devenir l'expression éloquente de nos malheurs et s'associer étroitement aux leçons de l'adversité.

Ces réflexions me sont suggérées par le livre de M. Théophile Gautier, *Tableaux de siége,* livre charmant d'ailleurs, et auquel je suis d'autant plus enclin à demander mes preuves, que sa lecture m'a été plus agréable. M. Théophile Gautier, — qui l'ignore ? — est le chef de l'école des *impassibles*, des écrivains et des poëtes qui, s'obstinant à confondre deux arts absolument distincts,

croient avoir accompli toute leur tâche si leur prose ou leurs vers rivalisent de pittoresque et de *rendu* avec la peinture la plus raffinée, sauf à laisser complétement muettes les cordes qui s'adressent à l'intelligence et à l'âme.

Hâtons-nous de déclarer, — ce qui n'apprendra rien à personne, — qu'une fois le système accepté, M. Théophile Gautier nous offre la perfection du genre. Sans bizarrerie, sans néologisme, — en quoi il diffère de son prétendu maître Victor Hugo, — il a vraiment créé une langue, et forcé cette langue, souple, colorée, irisée, savante inépuisable, de traduire en images *écrites* ce que nous n'avions pu jusqu'ici nous figurer que dessiné, sculpté ou peint. Il a des ressources infinies pour suppléer le pinceau et la palette, et il possède si bien tous les secrets de cet art singulier, que, s'il ne satisfait pas la pensée, il ne choque presque jamais le goût. J'ajoute qu'il n'a peut-être rien publié de plus délicat et de plus exquis que ces *Tableaux de Siége*. La palette est toujours aussi riche, mais les empâtements ont disparu ; la couleur a plus de finesse et de transparence ; le pinceau a couru plus rapide et plus léger sur la toile. L'artiste a compris qu'en présence de *sujets* si douloureux et si extraordinaires, il valait mieux glisser qu'appuyer, enlever lestement un croquis que détailler un tableau. Bref, ce petit livre ne serait pas seulement un phénomène, mais un chef-d'œuvre, s'il n'y avait pas quelque chose d'agaçant dans cette sérénité imperturbable, dans ce ciel obstinément bleu qui

nous refuse les bienfaits de la pluie; si nous pouvions nous abstraire de ce que nous avons nous-mêmes pensé, redouté, souffert, à propos des scènes esquissées par l'auteur ; si enfin il était possible de se représenter M. Théophile Gautier, dans son *atelier*, combinant les lignes, les nuances et les demi-teintes entre l'investissement prussien et le règne de la Commune, et lisant le soir ces jolies pages dans le salon de la princesse Mathilde, comme s'il s'agissait d'un chapitre de *Tra los Montes* ou du *Capitaine Fracasse*.

Le volume commence avec le siége et se termine par un plaidoyer en faveur de Paris capitale, écrit un an plus tard, en octobre 1871. L'éminent écrivain passe de l'époque où il espère encore à celle où il n'espère plus, des tableaux du siége à ceux de la ruine, sans qu'une phrase, une ligne, un mot, nous avertisse de cette transition navrante ou nous aide à chercher avec lui les effets et les causes. A quoi bon s'en étonner ou s'en plaindre? Un miroir ne donne pas ses raisons, une galerie laisse aux curieux le soin de retrouver, entre les divers objets d'art, les relations et les analogies. Dans ses premiers chapitres, M. Théophile Gautier annonce que Paris est imprenable, que Paris est invincible, que nous sortirons victorieux de la lutte (page 33), que « jamais les gros poings d'un » barbare n'attacheront ces bras fins et nerveux derrière » ce dos d'une ligne si élégante ; que la force immaté- » rielle vaincra la force brutale, etc.. . » — Nous tournons

la page, et nous voici en face des ruines de Saint-Cloud, d'une horde des barbares modernes, prisonnière de l'armée de Versailles, d'une promenade à travers Paris incendié. Il y a là une lacune, que l'immense talent de l'artiste ne réussit pas à déguiser. Cette défense avait une âme, ces ruines en ont une ; des milliers de réflexions nous assiégent à la suite de ces cruels mécomptes, en présence de ces affreux spectacles. Tout réduire à la sensation, faire du rayon visuel l'*ultima ratio* de ces catastrophes, écraser le pathétique sous le pittoresque, c'est se mettre en désaccord avec nos sentiments les plus chers ; c'est négliger le chemin de notre cœur, au moment où il serait si facile de le trouver.

Avançons. Nous sommes en septembre 1870 ; la ville de Strasbourg se défend avec une remarquable énergie, et les Parisiens qui, depuis deux mois, ne cessent d'alterner entre une absurde confiance et d'horribles mécomptes, concentrent, pour le moment, sur le chef-lieu de l'Alsace toutes les ardeurs de leur admiration patriotique. Etait-ce une raison pour intituler ce premier chapitre *Une nouvelle Madone*, et pour écrire ces lignes étranges, dignes d'un Démodocus du boulevard Montmartre : « Une nou-
» velle *dévotion* s'est fondée, et celle-là n'aura pas de
» dissident : La *sainte* statue (Ville de Strasbourg), est
» parée comme une madone, et jamais la ferveur catho-
» lique n'a couvert de plus d'ornements une image
» *sacrée*, etc. »

Nous touchons ici à un des traits caractéristiques de cette physionomie littéraire où le fanatisme pittoresque se combine avec l'impassibilité olympienne. M. Théophile Gautier n'est pas un impie, à Dieu ne plaise! Il est plutôt un païen de la Renaissance, un panthéiste agenouillé devant les beautés de la nature et absorbant toutes les religions dans le culte de la couleur et de la forme. Nul assurément n'est moins disposé à imiter Julien ou Voltaire, à persécuter les chrétiens ou à railler le christianisme. Il accepte, il honore Jéhovah et Jésus-Christ, pourvu qu'on lui accorde Apollon et Vénus. Un des effets de l'éducation qu'il a reçue, une des manies de l'école à laquelle il appartient, est de séculariser la langue sacrée et d'appliquer à des objets profanes un vocabulaire que nous n'admettons que sur les marches de l'autel ou dans l'ombre mystique du sanctuaire. Gardons-nous de toute objection dogmatique; il nous suffira de montrer où mène ce beau système.

Un jour, dans sa superbe et sereine indifférence de pontife ou de demi-dieu, le poëte consent à célébrer la naissance d'un enfant connu ou désigné, jusqu'au 4 septembre, sous le nom fort peu concluant de Prince Impérial. Soit! Quand on n'apprécie les choses, quand on n'observe les hommes, quand on n'accepte les idées, quand on ne juge les événements que par le côté pittoresque, peu importe, en fait de filiation monarchique, le diamant ou le strass; peu importe, le lis, le coq ou les abeilles. Mais, après Lamartine, Victor Hugo et Alfred de

Musset, qui, en des temps meilleurs, avaient trouvé moyen de saluer d'autres berceaux sans être tout à fait courtisans, il fallait imaginer quelque chose de neuf. Qu'à cela ne tienne! La naissance de cet enfant devient une *Nativité*; l'enfant est un second *Messie*, un second *Jésus* ; toutes les pieuses et douces images de notre fête de Noël se groupent dans ce palais qui n'a plus que quinze ans à vivre, au milieu de ce fouillis d'uniformes et de crinolines, tout ceci sans songer à mal, avec une inconscience qui nous désarme à force de nous attrister. Mais qu'arrive-t-il ? Quelques années après, l'Empire tombe comme un fruit gâté que le vent détache d'une branche pourrie ; la naissance du faux Messie ne nous apparaît plus que comme une chétive anecdote de cour, et le poëte en est pour ses métaphores évangéliques.

Certes, la défense de Strasbourg offre un tout autre caractère ; elle reste fort belle, même avec le rabais auquel sont condamnées d'avance toutes les exagérations. Il n'en est pas moins vrai que l'héroïque général Uhric a encouru un blâme; que l'on cherche un troisième nom pour l'ex-avenue de l'ex-impératrice; que cet épisode se perd aujourd'hui dans l'ensemble de nos déceptions et de nos malheurs, que j'ai passé hier devant cette STATUE-MADONE, et qu'il ne lui reste plus, de tous les hommages de cette dévotion parisienne, qu'une moitié de couronne d'immortelles, noircie par la pluie. Or, voilà bientôt dix-neuf siècles que les chrétiens prient la sainte Vierge, et,

tant qu'il y aura une souffrance, un malade, un infirme, une tempête, un naufrage, une mère inquiète pour son enfant, une femme de marin réveillée par l'orage, une larme à sécher, un péril à conjurer, une étoile à chercher, une consolation à implorer, la sainte Vierge ne perdra pas un seul de ses fidèles.

Autre exemple. Deux mois s'écoulent; les dates néfastes se multiplient; les blessés abondent; une ambulance s'installe au Théâtre-Trançais. Contraste mélancolique et charmant dont M. Théophile Gautier a tiré un excellent parti! Les belles sociétaires rivalisent de zèle et de dévouement avec les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Elmire prépare un bouillon, Andromaque fait de la charpie, Dorine demande à Tartuffe son mouchoir pour une compresse; rien de mieux! Mais lorsque l'auteur nous dit: « Le Voltaire de Houdon ricane toujours sur son fauteuil de marbre, » — comment ce nom, ce ricanement, ce *rictus*, ce visage, ne lui inspirent-ils pas une phrase, un mot qui fasse à l'ami, au flatteur du grand Frédéric sa part dans les triomphes de Guillaume? Non; le marbre est beau, le sculpteur a merveilleusement saisi et fixé cette froide et implacable expression d'ironie. Le *curieux* regarde, admire, passe, et tout est dit.

Dans cette rencontre de la religion et du théâtre, réconciliés par le patriotisme et la charité (style Prudhomme), il était clair que nous aurions peine à éviter la fameuse chanson de Béranger. M. Théophile Gautier, malgré sa

haine du lieu-commun, n'a pas résisté à la tentation : « La chanson de Béranger, nous dit-il, *l'Actrice et la Sœur* » *de charité*, nous revenait en mémoire ; mais ici la réa- » lité est au-dessus de l'invention ; car ce n'est pas dans » l'autre monde que la rencontre a lieu, comme le sup- » pose la chanson. » — Et puis ? Rien de plus. Ainsi, après quatre mois de désastres sans exemples et sans nom, quand Paris assiégé râle sous la griffe allemande, quand un tiers de la France est envahi, un autre tiers livré au drapeau rouge, quand la coupe des humiliations déborde, quand Sedan donne la réplique à Waterloo et la troisième invasion aux deux premières, pas ombre de reproche à l'Anacréon du bonapartisme, au profanateur sournois de *l'Ange gardien*, de la *Sœur de charité* et du *Jour des Morts*, à l'homme dont les refrains ont le plus contribué à propager parmi les masses ces deux causes de notre ruine: l'athéisme populaire et la monstrueuse alliance du libéralisme et du césarisme ! Que voulez-vous? Cela ne fait pas tableau, et les hiérophantes de *l'art quand même* n'acceptent la vérité que sous les traits d'une femme déshabillée par Jules Lefebvre.

Maintenant, changeons de date et de point de vue. L'auteur est à Versailles, en mai 1871, et il assiste à un des épisodes de cet horrible conflit que je ne consentirai à nommer guerre civile, que le jour où on décorera de ce nom la lutte du gendarme contre le malfaiteur. Certes, M. Théophile Gautier maudit comme nous les crimes de

la Commune. Bien qu'il cite à tout propos, — sans même excepter *les torchons radieux*, — M. Victor Hugo, précurseur et avocat, sinon de l'incendie et du massacre, au moins des idées qui rendaient inévitables le massacre et l'incendie, on ne saurait voir dans ces citations bénévoles autre chose que la force de l'habitude, le *tic* d'un vieux disciple, resté fidèle à un vieux maître. M. Gautier, j'en suis sûr, signerait des deux mains, — et il aurait raison, — le livre de son ami Paul de Saint-Victor : *Barbares et Bandits*. Par malheur, il s'est trouvé, ce jour-là, que l'artiste, en y mettant un peu de complaisance, a pu se tromper d'époque. Grâce au désordre et à l'ardeur du combat, aggravés par une chaleur tropicale, les costumes et les figures se prêtaient à toutes sortes d'anachronismes. Les soldats du train, montés sur de robustes chevaux et agitant des branches de lilas ou d'aubépine, rappelaient les peintures de Jules Romain et les cartons d'André Mantegna. On se croit transporté devant des tableaux d'un autre âge. Plus loin, une halte de prisonniers, conduite à Satory, ressemble à un de ces merveilleux dessins où Decamps, cherchant le style antique, représentait des épisodes de la vie barbare... Toute particularité avait disparu; ce n'était plus le soldat, c'était le guerrier de tous les temps et de tous les pays. «Ils » gardaient un caractère de généralité antique. Nous re- » gardions ces cavaliers d'un si grand style... et aussi » les types non moins *curieux* des captifs, devenus des » prisonniers barbares, Daces, Gêtes, Hérules, Abares,

» comme on en voit dans les bas-reliefs des arcs de
» triomphe et les spirales de la colonne Trajane, etc. »

N'allons pas plus loin; la description, prise en elle-même, est magnifique; mais c'est uniquement de la description. La question n'est pas de savoir par quelles pentes la population de Paris a roulé dans cet abîme, mais de s'assurer que blouses, blaudes, sayons, tuniques, braies, produisent à peu près le même effet en sculpture, et que quelques-uns de ces prisonniers, ayant garni leurs pieds meurtris de chiffons retenus par des cordelettes, faisaient songer à Philoctète dans son île. En somme, il s'agirait de Cimbres vaincus par Marius, que l'impassibilité pittoresque ne pourrait dire moins et faire mieux. Mêmes réflexions à propos de la *Visite aux ruines*. Voici comment l'auteur parle de l'attentat de Courbet: « Notre étonnement
» fut aussi profond que si nous eussions tout ignoré, en
» n'apercevant plus, au milieu de la place Vendôme, le
» gigantesque point *d'exclamation d'airain* posé au bout
» de la *phrase sonore du premier Empire*. L'œil n'ac-
» cepte pas volontiers ces métamorphoses d'aspect et, sur
» notre rétine, comme sur une plaque de daguerréotype
» mal essuyée, se dessinait toujours la noire silhouette
» absente... »

Je pourrais multiplier ces exemples ; à quoi bon ? C'est la méthode que je discute, et non pas le livre. Ce que j'ai voulu prouver, c'est le pénible contraste entre l'indifférence absolue du *peintre* et les émotions que réveille cha-

cun de ses *tableaux*; c'est la triste victoire de l'image sur l'idée, en un sujet et dans un moment où l'idée vengeresse devrait triompher de l'image. Dans un seul de ses chapitres, — *Paris-Capitale*, — M. Théophile Gautier est sorti de son rôle de photographe élevé à sa plus haute puissance; une seule fois il a renoncé à peindre un tableau pour plaider une thèse; cette exception n'a pas été heureuse. Les arguments de l'éminent fantaisiste en l'honneur de son cher Paris peuvent avoir cours sur le boulevard; ils feraient sourire le plus renfrogné de nos hommes politiques. Voyons! supposez, entre cet Athénien par excellence, et un paysan des environs de Thèbes ou du Danube, un dialogue qui commence ainsi:

— Le paysan : « Je ne veux plus de Paris-capitale, parce que Paris a imposé à la France la révolution de Juillet, première cause de tous nos malheurs; parce que, dix-huit ans plus tard, Paris, à la fois absurde et logique, a fait la révolution de Février, laquelle a fatalement amené la dictature, c'est-à-dire le césarisme servant de précurseur et de passeport au communisme; parce que, sans la centralisation parisienne, la France, heureuse, libre, riche, tranquille, n'aurait eu à subir aucune des catastrophes qui ont abouti où vous savez; sans compter que cette funeste initiative, cette meurtrière omnipotence de Paris, ont fini par tourner contre lui-même; il y a perdu la moitié de ses monuments et de ses édifices, si on lui avait laissé vingt-quatre heures de plus, il y aurait péri tout entier, et au-

jourd'hui, sous l'égide d'une municipalité tutélaire, il renferme encore une foule d'honnêtes gens qui ne demandent qu'à recommencer... »

— L'Athénien : (textuel) « On frémit à la pensée des chapeaux extravagants, des robes ridicules, des bijoux bêtement riches que porterait l'univers, si Paris, transformé en Carpentras gigantesque, ne donnait plus la mode, prêtant sa grâce au moindre chiffon. Les femmes en deviendraient laides !... Qui n'a pas l'applaudissement de Paris, eût-il été acclamé par Londres, Saint-Pétersbourg, Naples, Milan ou Vienne, n'est qu'une réputation de province. Les ténors le savent bien !... »

Les ténors peuvent le savoir; mais ce que je sais, moi, Béotien, c'est que, même sur ce terrain, Athènes aurait mauvaise grâce à trop se moquer de Carpentras. Allez ce soir à l'Opéra entendre *Faust, les Huguenots* ou *Guillaume Tell*, chantés par une troupe qui serait sifflée à Bordeaux ou à Marseille; — et vous me direz ce que les révolutions ont fait de l'Académie nationale et républicaine de musique. Quant aux questions *capitales* de chiffons et de toilette, opposées aux souvenirs de barricades, d'assassinats et de pétrole, je me récuse. Renvoyons-les à Aristote, chapitre des chapeaux

Laissons-là ces puérilités, et résumons-nous. Qu'elle se borne à peindre ou qu'elle essaie de discuter, la littérature pittoresque a fait son temps. La doctrine de *l'art pour l'art*, du *style quand même*, déjà bien malade, a été

[illegible] victoire de l'image sur [illegible] où l'idée vengeresse [illegible] Dans un seul de ses chapitres, — [illegible] — M. Théophile Gautier est sorti de son [illegible] haute puissance ; une [illegible] un tableau pour plaide[illegible] [illegible] été heureuse. Les arg[illegible] [illegible] l'honneur de son ch[illegible] [illegible] sur le boulevard ; ils ferai[illegible] [illegible] de nos hommes politiqu[illegible] [illegible] par excellence, et [illegible] du Danube, un dialo[illegible] [illegible]

— [illegible] plus de Paris-cap[illegible] [illegible] France la révoluti[illegible] [illegible] malheurs ; parce [illegible] absurde et lo[illegible] subit la révolution de Février, laquelle a fatalement la dictature, c'est-à-dire le césarisme servant de [illegible] seur et de passeport au communisme ; parce que [illegible] centralisation parisienne, la France, heureuse, libr[illegible] tranquille, n'aurait eu à subir aucune des catastro[illegible] ont abouti [illegible] sans compter qu[illegible] [illegible]

ourd'hui, sous l'égide d'une municipalité tutélaire, il ren-
me encore une foule d'honnêtes gens qui ne demandent
recommencer... »

— L'Athénien : (textuel) « On frémit à la pensée des cha-
x extravagants, des robes ridicules, des bijoux bête-
nches que porterait l'univers, si Paris, transformé
entras gigantesque, ne donnait plus la mode, prêtant
n moindre chiffon. Les femmes en deviendraient
... Qui n'a pas l'applaudissement de Paris, eût-il
mé par Londres, Saint-Pétersbourg, Naples,
Vienne, n'est qu'une réputation de province. Les
savent bien ...

rs peuvent ... mais ce que je sais, moi,
st que, m... errain, Athènes aurait
a trop ... de Carpentras. Allez
era enter... s Huguenots ou Guil-
hantes ... qui serait sifflée à
Marse... me direz ce que les
fait ... onale et républi-
me. Qu... apitales de chif-
opp... irs de barricades.
Renvoyons-les a

s. Qu'elle se
littéra-
ur
é

achevée par nos désastres. Il y a quinze ans, ses adeptes avaient presque le droit de nous dire au milieu des insolences du succès, de la force et du fait accompli: « Où voulez-vous en venir, avec votre spiritualisme, vos *sursum corda*, votre littérature à idées? Notre gouvernement se charge de penser, de parler, d'agir et de voter pour vous. Les grandes pensées viennent du cœur, et les cœurs ont cessé de battre. La langue française a rendu tout ce qu'elle pouvait rendre. La science a dit son dernier mot. En politique, en philosophie, l'esprit humain cherche vainement des solutions, ou rencontre des solutions contraires à celles qu'il avait cherchées. D'illustres penseurs se réfugient dans le passé, pour échapper à de douloureux mécomptes. Les événements ont justifié toutes les folies, démenti toutes les sagesses. La morale n'est plus qu'un joujou à l'usage des discours officiels. Toutes les sources de l'intelligence sont épuisées; la liberté se tait, la conscience se trouble; la fièvre des sens, le triomphe de la matière, l'avidité des jouissances, profitent de la lassitude universelle. Cédez-nous donc la place et la parole. Charmer ou éblouir les yeux, empêcher de réfléchir, tout traduire en une gamme savante de nuances et de couleurs, amuser le désœuvrement, chatouiller le sensualisme, ménager la fatigue, suppléer la pensée, voilà l'essentiel. Notre littérature est désormais la seule qui réponde aux conditions de la société et à l'état des esprits. »

Ce paradoxe était très-spécieux en 1857. En 1872, si la

littérature croit ne plus avoir de sentiments à exprimer, de leçons à recueillir, de maux à réparer, de revanches à prendre, de représailles à exercer, de déchirements de cœur à changer en pages éloquentes, si elle ne voit pas à ses côtés une source vive, douloureuse, faite de sang et de larmes, où elle peut se renouveler et se retremper, nous l'engageons à se taire ... Hélas! c'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire pour vous, pour elle et pour nous.

VIII

M. DUMAS FILS[1]

Juillet 1872.

— Papa ! je t'aimais mieux dans l'*Amant bourru* ! disait Mlle Mars à Monvel, qui venait de figurer dans je ne sais quelle hideuse parade révolutionnaire. — Nous vous aimions beaucoup mieux dans *le Demi-Monde* et *le Père prodigue* ! dirons-nous franchement à M. Dumas fils, après avoir lu les deux cents pages qu'il intitule *l'Homme-Femme*, et que j'intitulerais volontiers : *Paphos, Pathos et Pathmos*.

Comment un homme d'un esprit si net, un observateur si pénétrant, un si fin connaisseur des côtés pratiques de la vie, passé maître dans un genre qui n'existe que par la clarté, la vérité et la justesse, a-t-il pu se laisser

[1] *L'Homme-Femme.*

glisser sur cette pente où roulent pêle-mêle, depuis des années, les pêches à quinze sous du Fouriérisme, du Phalanstère, de l'Enfantinisme, de l'Icarisme, des religions en boutique et des apostolats en chambre ? Comment le fils de cet homme prodigieux à qui nous avons tout pardonné en faveur de son talent si naturel, si primesautier, si expansif, si entraînant, si ennemi de tout pédantisme et de tout système, a-t-il pu, sous prétexte d'imiter le moins possible les exemples de son père, en arriver à écrire des phrases telles que celle-ci : « Ne » vous laissez pas tromper ! celle-ci — la femme réelle, — » est un élément, c'est-à-dire un corps simple et par » conséquent, indécomposable; les autres sont des mé- » langes, des mixtures, des combinaisons chimico- so- » ciales, dont seuls le religieux, l'observateur, *celui* » *qui sait*, peuvent extraire l'élément divin en latence » et en réserve, mais qui, tant que cet élément n'est pas » dégagé, troublent, enivrent, endorment, asphyxient, » exaspèrent, dissolvent et volatilisent les faux mâles, » *ceux qui ne savent pas*, sans parvenir à se concentrer » elles-mêmes... » — phrases où M. Jourdain ne manquerait pas de trouver trop de brouillamini et de tintamarre ? Enfin, comment le Parisien par excellence, initié aux secrets de coulisses, aux revers de médailles et aux dessous de cartes, un de ceux à qui il est le plus difficile d'en faire accroire, et qui ont le mieux percé à jour les hypocrisies sociales, pourrait-il être sa propre

dupe, prendre sa mission au sérieux, et ne pas voir sa condamnation dans le succès même de son livre ou de sa brochure ? Ces huit éditions[1] enlevées en cinq ou six jours, ce n'est pas de la sympathie, c'est de la CURIOSITÉ ; ce n'est pas le désir de s'améliorer ou de s'instruire ; c'est l'envie de constater, une fois de plus, par quels moyens un habile cuisinier sait donner aux viandes blanches le goût des sauces les plus incendiaires et du gibier le plus faisandé.

Il est impossible de répondre à ces questions sans aborder une étude psychologique dont je ne me dissimule pas les difficultés et les périls. Pourtant il s'agit de tendre la perche à un homme d'un grand talent, qui se noie.... Essayons.

Personne n'ignore quels ont été les débuts de M. Dumas dans la vie ; et, si on l'ignorait, les mémoires de son père se chargeraient de nous renseigner. A peine *au sortir de l'enfance*, il se trouva lancé dans un milieu où l'esprit régnait en maître, où l'on aimait mieux faire des *mots* que de la morale, où l'on négligeait d'inscrire : « le public n'entre pas ici, » — et où le théâtre et le roman tenaient une si large place que l'on finissait par confondre la fiction romanesque et dramatique avec la réalité. Dans ce groupe qui tourbillonnait autour de d'Artagnan et de Monte-Cristo, la réflexion, le recueillement, l'éducation de la conscience et de l'âme, étaient remplacés par un brillant assaut de verve et de fantaisie, par une sorte d'ivresse in-

[1] 32 en deux mois !

tellectuelle, par un mépris superbe pour les règles de la vie bourgeoise, par un beau désordre dont on se plaisait à faire le synonyme du génie. On se préoccupait beaucoup moins des problèmes de notre destinée et des contradictions sociales, que de la question de savoir si la pièce nouvelle ferait recette, si le tapissier ferait crédit, si le feuilleton marchait bien et si Mélingue était content de son rôle. On eût bien étonné alors le jeune Alexandre, si on lui avait dit que, un quart de siècle plus tard, il serait presque un Père de l'Église, voire d'une Église réformée.

Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles il jeta sa gourme dans des romans sans prétention littéraire, que les cabinets de lecture offraient à leur clientèle concurremment avec ceux du marquis de Foudras et de M. Xavier de Montépin. Puis le succès arriva tout à coup, éclatant, foudroyant, populaire, tout d'une pièce, comme il arrive parfois à Paris, où l'on a l'air de créer l'homme que l'on applaudit. M. Dumas fils n'en fut pas ébloui, et c'est pour nous une contrariété de plus de le voir aujourd'hui si près de se fourvoyer, après l'avoir vu, à cette époque, si raisonnable et si sage. Loin d'abuser de cette vogue soudaine, il en fit le point de départ d'une existence nouvelle, arrangée et réglée d'après les lois d'une excellente hygiène. Au lieu d'exploiter l'engouement public pour redoubler de production facile et multiplier les récidives, il fixa, entre chacun de ses ouvrages, un inter-

valle suffisant pour que nul ne pût douter du soin qu'il avait mis à les écrire. Le monde qu'il avait vu de près et qu'il baptisa sans prétendre le laver de ses souillures, devint pour lui une mine féconde, et l'on put dire, dans un tout autre sens, qu'en ses heureuses mains le cuivre devenait or.

Nous n'avons, bien entendu, ni à discuter son théâtre, ni à prouver qu'après *le Demi-Monde*, — chef-d'œuvre plus parfait que *le Mariage de Figaro*, — son talent et son succès ne pouvaient plus grandir. S'il ne retrouva pas, au même degré de chaleur tropicale, l'enthousiasme de cette soirée triomphale dont nous avons gardé le souvenir, sa position personnelle ne s'en ressentit pas. Ces alternatives, inséparables de la carrière dramatique, ne lui enlevèrent pas une parcelle de l'estime acquise à l'artiste, à l'écrivain qui respecte son art et se respecte lui-même. Que l'Académie française, dont l'éloignait un honorable scrupule de tendresse filiale, l'eût nommé au lieu de M. Emile Ollivier ou de M. Littré ; que les électeurs de Paris l'eussent choisi à la place de M. Tirard ou de M. Tolain, tout le monde aurait applaudi, et personne n'aurait protesté.

Mais nous vivons, par malheur, dans un temps mauvais où les intelligences les mieux douées, les mieux pondérées, ne peuvent conserver jusqu'au bout leur équilibre et leur mesure. Une sorte de fatalité, où l'orgueil et l'individualisme sont sans doute pour quelque chose, les

pousse à envenimer leurs défauts au point de compromettre leurs qualités ou à exagérer leurs qualités au point d'en faire des défauts. M. Dumas fils avait pris la bonne habitude de ne rien écrire sans appeler à son aide l'observation et la réflexion. Ces deux puissantes auxiliaires, mises en contact avec un monde dont il avait étudié les vices, surexcitées par les contradictions apparentes ou réelles entre les lois et les mœurs, affriandées par ces épisodes scandaleux ou tragiques qui sont comme les accès de fièvre chaude d'une société malade, finirent par lui persuader que ce n'était pas assez de dramatiser ou de peindre, qu'il fallait encore extraire de ces peintures et de ces drames une doctrine, une moralité, un code; que sa tâche pourrait bien devenir une mission, sa mission un apostolat, son apostolat un programme de régénération sociale; que, dans ces conditions nouvelles, il relèverait du législateur et de l'économiste plutôt que du critique. Jules Janin serait remplacé par Malthus, Sarcey par Stuart Mill et Saint-Victor par Bentham.

Or, sans compter ce que devaient perdre, à cette métamorphose, le naturel, la verve, la vivacité du dialogue, la franchise des caractères, M. Dumas fils allait nécessairement s'y heurter à des difficultés toutes particulières.

Nous avons dit ou indiqué ce qui avait manqué à sa première éducation. De cette espèce de table rase il est résulté que cet homme si spirituel, ou, pour parler l'affreux style moderne, si fort, a pris, en religion et en mo-

rale, pour des découvertes, une foule de vérités élémentaires ou banales que l'on rencontre à toutes les pages des manuels de philosophie et du catéchisme. Beaumarchais donnait la main à M. de La Palisse. Le Christophe Colomb du demi-monde, l'Améric Vespuce de nos civilisations excessives, prenait, dans ces régions inconnues, les buttes Chaumont pour le Caucase et Montmartre pour l'Himalaya. En outre, comme son talent est essentiellement réaliste, comme il l'avait appliqué jusque-là à des sujets peu édifiants, à des types peu recommandables, ses hardiesses, contenues par les convenances théâtrales dans des limites approximatives, se sont accordé toute licence, et nous avons assisté à une anomalie singulière; dans ses préfaces, dans ses brochures, dans son dernier roman, les crudités de détail surabondent d'autant plus que l'auteur affiche des prétentions plus sérieuses et pose des conclusions plus sévères. Il prend le bras de Rabelais pour chercher les traces de saint Jean-Baptiste; c'est par la pathologie qu'il arrive à la morale, et nous avons à subir des tableaux d'anatomie, de plastique ou d'amphithéâtre, avant de parvenir aux sereines hauteurs de l'Évangile. Ces idées qui doivent nous convertir, purifier les cœurs, réformer la société, ranimer la foi, rendre aux femmes la vertu, aux maris le repos, au mariage la dignité, à la loi le juste accord avec l'état des consciences et des âmes, s'expriment parfois dans un langage dont le premier effet est d'en interdire la lecture aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux

jeunes femmes, c'est-à-dire à l'immense majorité de ceux ou de celles de qui dépendent notre régénération et notre avenir.

A un point de vue plus spécialement littéraire, même inconvénient. M. Dumas, dans sa première manière, n'avait pas, à proprement parler, de style. Ceci n'est pas une critique. Marivaux, Beaumarchais, Sedaine, Scribe, n'ont pas de style, et n'en sont pas plus méprisables. En revanche, des *stylistes* tels qu'Alfred de Vigny, George Sand, Théophile Gautier, n'ont jamais complétement réussi au théâtre. En se transformant, l'auteur de *la Dame aux Camélias* a voulu se faire un style, et ce style ne pouvait pas être bon, parce qu'il ne pouvait pas être simple. L'alliance bizarre d'un apostolat religieux, social, législatif et moral avec des violences de bistouri, des nudités de pinceau et des indiscrétions d'alcôve, ne devait produire qu'une langue hybride, surchargée, laborieuse, hétérogène, où l'image scientifique s'amalgame avec la phrase du lettré, où le mot technique émousse le trait d'esprit, où l'idée semble sortir d'une trousse de chirurgie. J'ai déjà risqué une citation; d'autres seraient plus embarrassantes; car, en attendant qu'il moralise le mariage, l'éminent écrivain commence par en faire une exhibition si complète, un étalage si détaillé, que les lecteurs scrupuleux ne sont pas à la noce : « Il est possible alors » que le germe d'humanité effective qu'il (Caïn) dépose » dans ce milieu, arrivé à son point culminant et incapa-

» ble de s'élever encore par lui-même, rectifie les êtres
» subséquents et leur donne toutes les apparences du
» type le plus élevé. — Admirable évolution du germe
» créateur déposé par Dieu, transmis par l'homme, re-
» cueili par la femme, restitué par elle au monde exté-
» rieur sous sa forme planétaire jusqu'à ce que Dieu la
» reprenne dans ses harmonies éternelles, après cette
» dernière métamorphose que nous appelons la mort,
» germe nouveau pour un état nouveau ! » — Ici, je m'interromps pour prendre à part Olivier de Jalin, et lui dire : « Voyons, monsieur, un bon mouvement ! allez trouver votre ami Dumas de la part de tous ses anciens admirateurs, et faites-lui savoir qu'à l'époque où vous lui serviez d'interprète, il était plus clair et plus amusant ! »

— Mais enfin, me direz-vous, que prouve et que veut prouver cet *Homme-Femme*, titre étrange, inquiétant, dont nous cherchons vainement la signification précise?— En vérité, je n'en sais trop rien, et cette incertitude, après une lecture attentive, peut servir d'argument contre un écrit, qui, pour vouloir trop prouver, ne prouve à peu près rien. Abrégé, clarifié, débarrassé de son appareil dogmatique et de son bagage antédiluvien, ramené à son expression la plus simple et expliqué dans le sens le plus favorable, voici ce que pourrait bien signifier *l'Homme-Femme :*

— Un meurtre vient d'être commis; un mari offensé a tué sa femme. Faut-il le condamner ? Faut-il l'absoudre?

Il faut réformer une société, une législation, où les lacunes du Code rendent possibles et logiques de pareilles tragédies. Il faut surtout remonter à la tradition biblique et chrétienne que vous avez laissé perdre, et qu'il suffit de renouer pour rétablir, entre l'homme et la femme, la vraie réciprocité des droits et des devoirs. Appuyons-nous sur la morale de l'Évangile, tout en réclamant le divorce dont l'Église ne veut pas. Restituons à la femme sa place, sa physionomie, sa tâche, dans l'ensemble de la vie universelle. Respectons-la pour qu'elle nous respecte ; que l'époux soit irréprochable pour être en mesure d'exiger que l'épouse soit sans reproche ; et si, malgré notre retour à l'idéal chrétien, à la dignité, à la chasteté, à l'égalité conjugales, — « malgré nos précautions, nos renseigne- » ments, notre connaissance des hommes et des choses, » notre vertu, notre patience et notre bonté, » cette femme nous trahit et nous trompe ; si le sang des races maudites, de Caïn et de Cham, coule dans ses veines, oublions le précepte et l'exemple du pardon divin... Tuons-la !

Tuons-la, bien entendu, si la Loi refuse de se modifier, si elle se déclare impuissante, si, après s'être donné le droit de lier, elle s'interdit celui de délier. Ainsi, dans ces cas extrêmes, le divorce ou la mort, c'est-à-dire l'alternative entre un acte de violence que le christianisme réprouve et un article de loi que le christianisme condamne.

Soyons juste pour M. Alexandre Dumas. Il est impossible qu'un écrivain de cette valeur ne donne pas, même en s'é-

garant, maintes preuves de son talent et de sa *force*. L'injustice serait ici d'autant plus maladroite, qu'il n'est jamais plus près de la véritable éloquence que lorsqu'il affirme et accentue ses aspirations chrétiennes. Les libres-penseurs du boulevard seront peut-être étonnés d'apprendre que ce qu'il y a de plus clair, de plus pénétrant, de plus beau dans *l'Homme-Femme*, c'est la sainte Vierge, la Vierge mère, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, appliqués au salut de l'humanité. « Par cette admirable tradition biblique, nous dit M. Dumas fils, j'ai la vie en Adam, la terre en Noé, la famille en Abraham, la loi en Moïse, la rédemption en Jésus, à certaines conditions qui ne sont ni au-dessus de mon intelligence, ni au-dessus de mes forces. L'ancien Testament m'explique et me donne la terre ; le nouveau Testament, comprenant que la terre ne me suffit plus, me rouvre le ciel... Par le premier, je sais de quel Dieu j'émane ; par le second, vers quel Dieu je retourne, et c'est bien le même, inépuisable et infini dans son amour, éternel et immuable dans sa volonté. » Peut-on mieux penser ? Peut-on mieux dire ?

Mais, une fois ces concessions faites, que d'incohérences, que d'obscurités, que d'*à peu près* nous aurions à signaler ! Qu'il y a loin de ces sentiers de traverse à la ligne droite qui va de la Genèse à Bossuet ! Comme ces ombres où l'on craint, à chaque pas, quelque fâcheuse rencontre, ressemblent peu à ces clartés divines, suffisantes aux forts, nécessaires aux faibles ? Ne parlons pas même du divorce ;

admettons que M. Dumas ou tout autre ait le droit de nous dire : comme catholique, je m'incline et renonce à en profiter ; mais, comme législateur, de deux maux je choisis le moindre ; j'efface un chiffre, connu ou inconnu, d'assassinats ou d'empoisonnements domestiques. — Soit ! — Ce qui est plus évident, c'est que la théologie de M. Dumas est bien diffuse et bien vague. Lorsqu'il dit, par exemple : « Jésus a été divin par l'accord de sa vie avec ses préceptes, » ne pourrait-on pas l'inviter à s'expliquer, et ne se rapproche-t-il pas d'Ernest Renan plus que de saint Thomas d'Aquin ?

Ce qui est plus positif encore, c'est qu'un chrétien de conviction ou seulement d'aspiration aurait évité avec soin de troubler les imaginations sous prétexte d'éclairer les consciences, n'aurait pas prêché des réformes à l'aide de licences et préparé une bonne œuvre par une mauvaise lecture. C'est que l'on a le droit de contester l'utilité d'un écrit dont l'auteur commence par éloigner, effaroucher ou faire rougir bon nombre de ceux qui pourraient en profiter. C'est qu'une âme pieuse, que dis-je ? un homme de bonne compagnie, n'acceptera jamais cette façon d'assainir par des miasmes, de catéchiser son pays et son temps en promenant nos regards sur les draps du lit nuptial, sur les rideaux de l'alcôve, sur des fragments d'anatomie ou de physiologie comparée, en essayant de faire de l'eau bénite avec de l'eau de Cologne. Tout va de pair dans le monde moral, l'œil qui voit, la parole qui enseigne,

l'oreille qui écoute, l'esprit qui réfléchit, l'âme qui recueille les leçons. Des peintures dangereuses ne sauraient être justifiées, ni par la pureté des intentions, ni par l'austérité des maximes. Ce que vous me montrez me gâte ce que vous allez me dire; et, si j'y prends plaisir, je ne suis plus digne de vous entendre.

Je me demande, en finissant, quels peuvent être les lecteurs de *l'Homme-Femme*, si acharnés à épuiser les éditions. Après avoir successivement éliminé les esprits délicats auxquels ces brutalités feront peur, les *cléricaux* qui se méfieront du loup devenu berger, les lettrés qui seront rebutés par ces étrangetés de style, les jeunes filles qui ne doivent pas même épeler le titre de l'ouvrage, les femmes qui reprocheront à M. Dumas de trop leur parler de leur mari, de leur grossesse et de leurs couches [1], je ne trouve que les *curieux* et les *curieuses*. Ce succès suffit-il au brillant écrivain ? Je ne le crois pas. Il nous annonce, pour l'hiver prochain, une pièce nouvelle : la *Femme de Claude*. Espérons que cette femme de Claude ne sera pas Messaline ! L'intrépide moraliste serait homme à mettre en scène la terrible page de Juvénal, afin de mieux glorifier l'avénement du christianisme.

1. Les jolies femmes qui aimeraient à concilier les intérêts de leur coquetterie et les devoirs de la maternité, ne seront pas fâchées d'apprendre qu'après quelques mois de grossesse elles deviennent — c'est M. Dumas qui le dit — « UN PETIT TONNEAU A JAMBES. »

IX

PRÉFACE D'UN BON LIVRE[1]

Juillet 1872.

Laboremus.

Pour bien apprécier le livre que je suis heureux et fier de présenter au public, reportons-nous en idée vers ces jours néfastes où Paris et la France, affolés de douleur,

1. Les *Dialogues des vivants et des morts*, par Edmond Biré. Peut-être trouvera-t-on singulier que je réimprime ici, à titre de *Causerie littéraire*, une préface qui appartient désormais à M. Biré et à son excellent ouvrage. Mais d'abord, dussé-je ne procurer à ce livre que trois lecteurs de plus, je ne résisterais pas à la tentation. Ensuite, — pourquoi ne pas l'avouer ? — il existe pour moi une tentation encore plus forte ; c'est de multiplier, de réitérer, de *rabâcher* mes attaques contre M. Gambetta. Ayant eu l'honneur d'être le premier, dans la presse française, (voir les *Lettres d'un inter-*

d'humiliation et de rage, semblaient se liguer avec nos vainqueurs pour achever l'œuvre de désolation et de ruine. On eût dit un malade, pris d'un accès de fièvre chaude, déchirant de ses mains brûlantes l'appareil de ses plaies et déjouant par ses violences le dernier effort de ceux qui essaient de le sauver. Partout la menace, la haine, la récrimination stérile, le présage sinistre, en attendant le massacre et l'incendie; la province subissant le contre-coup des fureurs parisiennes ; le sentiment de la défaite s'envenimant dans les âmes au profit des passions les plus hideuses; l'anarchie sanglante demandant aux Prussiens le mot d'ordre de ses triomphes ; le crime installant sa victoire et son règne sur des monceaux de cadavres et de débris; des Français, désarmés par l'invasion, retrouvant des armes contre leurs frères et contre

cepté, 17 *octobre* 1870,) à attacher le grelot à ce patriotisme de brasserie, à cette faconde d'estaminet, à ce talent de pacotille, à cette célébrité de carton, à cette idole d'argile, à cet héroïsme de clinquant, à cette dictature de ballon, j'ai le droit de répéter à satiété : Le césarisme, la défaite, l'invasion, la ruine, Wissembourg, Forbach, Reischoffen, Sedan, Metz, les provinces perdues, les milliards à payer, les monuments à rebâtir, tout cela n'est rien ou presque rien en comparaison de ce malheur et de cette honte : M. Gambetta réhabilité, glorifié, redevenu une puissance, ayant ses journaux, ses séides, ses disciples, sa cour, passé à l'état de chef de parti, président futur d'une République qui le livrera aux griffes de M. Ranc après lui avoir livré les reliques de M. Thiers.

eux-mêmes; la Terreur de 1871, plus courte, mais plus navrante que celle de 93, car elle servait d'épilogue aux désastres de la guerre,.aux mutilations du territoire, aux exigences de l'ennemi, aux chiffres de la rançon, et n'avait pas même, comme son abominable sœur aînée, l'insolent bonheur de pouvoir s'associer à des dates victorieuses et à des semblants de patriotisme.

Cette incroyable série de calamités, de hontes, d'angoisses et de périls donnait — qui de nous pourrait l'oublier ? — le vertige aux plus intrépides et aux plus sages. C'est à peine si, à travers les ténèbres de cet enfer, où Vallès et Vermersch remplaçaient Dante et Virgile, on voyait luire une de ces pâles clartés dont nul ne saurait dire si elles doivent rassurer ceux qui tremblent ou effrayer encore plus ceux qui ne veulent pas désespérer. Etait-ce une lueur de bon sens ramené par des excès de folie? l'aube d'une régénération morale qui seule pouvait rendre possibles, durables et efficaces, une renaissance politique, une revanche nationale ? Ou bien était-ce le dernier éclair précédant le dernier coup de foudre, le reflet du glaive de l'ange exterminateur planant sur les décombres de la nouvelle Ninive? Nous ne le savions pas; tout ce qu'il nous était facile de deviner, c'est qu'il nous restait, à nous, hommes de tradition monarchique, libres de tout engagement avec les funestes régimes du 2 décembre et du 4 septembre, deux grands devoirs à remplir, deux moyens de salut peut-être : lutter, com-

battre, parler, écrire, agir, nous tenir obstinément sur la brèche, donner l'exemple du travail à cette démagogie qui nous traite d'oisifs et d'inutiles; mettre largement en pratique le *laboremus* de l'empereur Sévère; — et, pour que notre tâche fût plus féconde, remonter des effets aux causes, des œuvres aux personnes; venger la vérité, la liberté, la justice, la morale, tant de fois offensées par les précurseurs et les continuateurs de nos désastres; les saisir au passage avant qu'ils disparaissent de la scène ou soient amnistiés par l'oubli ; et, après les avoir remis en présence de leurs contradictions, de leurs sophismes, de leurs fautes, nous donner le droit de dire à ceux-là : « Comment, avec un tel dossier, osez-vous songer à revenir ? » — Et à ceux-ci : « Comment, avec un dossier pareil, avez-vous le courage de rester? »

En indiquant ce double devoir, il me semble que je caractérise l'auteur des *Dialogues des vivants et des morts*, et que je rends un premier hommage à son livre, dont le succès intéresse tous les amis de la bonne littérature et de la bonne politique. Combien de fois, sous le coup de ces rapides catastrophes qui nous frappaient sans relâche, dans ce grand naufrage où les passagers se sont faits trop souvent complices de la tempête, je me disais : « Pour prévenir ces malheurs, qu'aurait-il fallu?» — Et plus tard : « Pour les réparer, que faudrait-il ? » — Et ma pensée allait chercher à travers l'espace l'homme de bien, le père de famille, le travailleur infatigable, qui

a fait deux parts de son existence si active et si bien remplie : l'une au foyer domestique, aux chers objets de ses tendresses, à ce labeur journalier où les âmes d'élite se retrempent et se fortifient ; l'autre, à des études littéraires, acceptées et poursuivies, non pas comme mirages d'imagination ou futiles contentements d'amour-propre, mais comme moyen de servir les nobles et saintes causes, de renseigner l'histoire, de protester contre l'erreur, de réfuter les préjugés et les engouements populaires. Je le voyais, dans ce demi-jour qu'il préfère au bruit et à l'éclat, recueillant ses souvenirs, compulsant les dates, retrouvant les visages sous les masques, opposant le passé de nos grands hommes à leurs fières tentatives pour tromper et gouverner le présent, profitant enfin de sa merveilleuse mémoire, de sa passion de vérité, de justesse et d'exactitude, pour remettre chacun à sa place, refaire d'après nature les portraits de fantaisie, obliger les acteurs de ces tristes drames ou de ces lugubres comédies à s'infliger à eux-mêmes d'accablants démentis, et montrer ce que nous ont coûté tour à tour la conquête sans frein, l'orgueil sans contre-poids, la déclamation sans idées, l'ambition sans vergogne, la vanité sans talent, l'éloquence sans vertu, l'esprit sans foi ni loi, l'ensemble de ces grandeurs factices, de ces vocations forcées, de ces appétits faméliques, de ces gloires mensongères, de ces charlatanismes tapageurs qui commencent à Napoléon Bonaparte et finissent,

en attendant mieux ou pire, au dictateur Gambetta.

Mais que dis-je? L'auteur des *Dialogues des vivants et des morts* ressemble si peu à ses personnages, il diffère si absolument de nous tous, artistes et hommes de lettres, amoureux de panaches et de fanfares, en quête de louanges, préférant le vacarme au silence et plus ou moins imitateurs de l'illustre philosophe Victor Cousin, toujours prêt à fermer un livre ou à rejeter une page où il ne rencontrait pas de grand C, que je crains de lui déplaire en le nommant, en donnant un trop libre essor à mes ardentes sympathies, en parlant de lui plutôt que de son ouvrage, et de son ouvrage plutôt que de ses sujets, — ses sujets, qui, comme l'Amour auquel ils ne ressemblent guères, ont été, sont ou seront encore nos maîtres.

Ce n'est pas la première fois que des écrivains ingénieux, mettant en présence la mort et la vie, s'accordent le malin plaisir de ressusciter quelques défunts et de *tuer* quelques vivants, pour les forcer de rétablir à leurs dépens les vérités qu'ils ont méconnues. Que d'aveux dans ces dialogues ! Que de leçons dans ces aveux ! Quoi de plus piquant que ces récriminations réciproques où chacun dit son fait au voisin sans réussir à se justifier lui-même? Lucien, on le sait, cet aïeul de nos libres-penseurs, beaucoup plus spirituel que les voltairiens, presque aussi spirituel que Voltaire, nous a donné les premiers modèles de cette fiction qui exige, hélas ! si

peu d'efforts pour se rapprocher de la réalité. La mort est si près de la vie, qu'on n'y change presque rien en leur demandant de se confondre. Parfois, en lisant le livre que je vous recommande aujourd'hui, j'en étais à ne plus savoir si tel ou tel de ces interlocuteurs était mort ou vivant. Je répétais tout bas : vivent-ils encore, ce grand dignitaire de l'Empire, ce président du Sénat, ce secrétaire intime de Louis Bonaparte, ce procureur général du césarisme, greffé sur un royaliste de 1814, sur un libéral de 1820, sur un orléaniste de 1830, ce conteur sobre et charmant, à qui la Corse de *Colomba*, le Paris du *Vase Étrusque*, la Russie du *Faux Démétrius*, ont fait plus d'honneur que les petits papiers de l'Impératrice, cet académicien sénateur, à qui le lundi sied mieux que le vendredi, dilettante d'athéisme, amphitryon du prince Napoléon, commensal de la princesse Mathilde, aimant mieux être une curiosité qu'une autorité, déposant dans les coins de ses derniers volumes le résidu de ses vieilles haines, et gâtant finalement par le cynisme de son impiété ses qualités brillantes de critique et de lettré ? Non ; ils sont morts... quel dommage ! quelle revanche pour la conscience publique, s'ils avaient pu, ces courtisans de la force et du succès, prendre leur petite part du 4 septembre, assister à l'écroulement subit de ce régime qu'ils avaient regardé comme immortel ! — Et, d'autre part, ne sont-ils pas morts, ces bavards dont l'impuissance n'a eu d'égales que leurs rodomontades, ces avocats qui ont

trouvé moyen de faire regretter l'Empire, ces corrupteurs des multitudes, spéculant, pour s'élever, sur les passions populaires et changeant, pour se maintenir, leurs dupes en victimes? ces journalistes à tout faire, retournant leurs opinions comme de vieux habits, prompts à se ranger du côté du plus fort, mettant leur plume au service de toutes les mauvaises causes, pourvu qu'elles aient leur jour de triomphe, sauf à les trahir si elles succombent? Non, ils vivent encore... Tant pis pour eux et pour nous! car ils n'ont pas assez de pudeur pour se résigner à la retraite, et il leur reste assez d'audace pour faire le mal, empêcher le bien, retarder le salut, consommer la perte, infester de leurs maléfices et de leurs passions ce peuple, ce malheureux peuple, qu'ils ont aveuglé et dépravé au point de croire encore en leurs mensonges et d'espérer encore en leurs promesses !

Revue des deux mondes passée dans l'autre monde, le voilà donc, ce défilé quasi funèbre, — païen à la manière de Fénelon, qui est la bonne ; — shakspearien en ce sens que, malgré nos douleurs et notre deuil, quelques-uns de ces morts ou de ces vivants nous font rire après nous avoir fait pleurer. Rien n'est donné à la phrase ; l'auteur, dans cet heureux cadre, n'a pas à se poser en historien, en accusateur ou en juge; il ne nous dit pas, par exemple : « Ce Voltaire, qui a fait parmi nous tant de disciples, a été, de son temps, le premier allié des Prussiens ; les statues que nous lui dressons auraient dû être comman-

dées par le vainqueur de Rosbach et payées par les vainqueurs de Reischoffen ; » — ou bien : « M. Edmond About, qui a failli entrer à l'Académie le jour où en sortait l'évêque d'Orléans, a dignement continué les traditions de son maître et célébré, dans sa prose voltairienne, les vertus germaniques, la régénération de l'Allemagne, la puissance de cette unité allemande qui amena nos désastres de 1813 et prépara nos calamités de 1870. » — Ou bien : « Les hâbleries et les bévues de M. Gambetta ont eu des conséquences si fatales qu'on ne peut comprendre que cet homme, au lieu de cacher sa honte, rêve encore un avenir et un rôle politiques. » — Ou bien : « Tous nos maux remontent à l'insatiable esprit de conquête qui conduisit Napoléon Bonaparte à sa ruine et à la nôtre et amassa, chez tous les peuples de l'Europe, des rancunes indélébiles. » — Ou enfin : « M. Thiers, en qui s'est personnifiée un moment, — bien court ! — l'idée de restauration monarchique, a contribué, plus que tout autre de nos contemporains illustres, à populariser la légende impériale, à lui donner une sorte de consécration historique, politique et nationale, à dégager des brumes du lointain et des nuages du lyrisme la grande, mais équivoque figure de Napoléon, pour la faire rentrer toute vivante au sein des générations nouvelles, les enivrer de sa fausse gloire, les étourdir du bruit de ses canons, pallier ses crimes, excuser ses fautes, atténuer ses folies, le poser en représentant de la Révolution disciplinée et

triomphante, et donner à notre France oublieuse et mobile l'envie de revenir à ce nom qui aurait dû rester éternellement livré aux malédictions des femmes, des sœurs et des mères. »

— La belle affaire ! aurions-nous répliqué ; vous ne nous apprenez que ce que nous savions déjà, et ce n'était pas la peine de nous demander une audience pour nous rappeler ce que nul ne peut ignorer !...

Mais ici, dans ces *Dialogues des vivants et des morts*, l'accusateur s'efface ; ce sont les accusés eux-mêmes qui nous font leur confession d'outre-tombe. N'ayant plus rien à dissimuler, puisqu'ils échangent les bords de la Garonne contre les rives du Styx et vont habiter les régions mystérieuses où le mensonge est inutile et impossible, ils nous apparaissent plus nets, plus vrais, plus faciles à saisir dans le détail et dans l'ensemble, au milieu des ombres indiscrètes de ce crépuscule élyséen, que s'ils paradaient encore, sous un vif rayon de soleil, dans ce monde qu'ils ont étonné de leurs audaces, agité de leurs passions, effrayé de leurs méfaits, ébloui de leur verbiage ou amusé de leurs travers. Cette barque qui glisse à travers ce paysage funéraire, éclairé de blancheurs sépulcrales, ce n'est plus celle qu'ils dirigeaient, tant bien que mal, sur les vagues révolutionnaires, à travers nos gémissements ou nos sourires, nos applaudissements ou nos sifflets. C'est celle du vieux nocher de l'Enfer mythologique ; à ceux qui, continuant leur rôle terrestre,

voudraient essayer de le tromper, Caron répondrait en levant les épaules : « Laissez donc ! j'ai six mille ans de barque ; j'en ai vu de plus beaux, de plus grands, de plus héroïques, de plus illustres, de plus éloquents que vous, et je vous connais tous comme si je vous avais... passés. Ici la vérité fait partie du droit de péage, et ce n'est pas à ma clientèle que peut s'appliquer le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » — Tout ce que je puis vous dire, pour mieux vous prouver que je vous sais par cœur, c'est que, généralement, mes anciens clients étaient supérieurs aux nouveaux. Vous, tribuns démagogues, esclaves de vos électeurs, mendiants de popularité, qui prétendiez dompter les monstres, que vous êtes loin d'Hercule et de Thésée ! Vous, parleurs de clubs et de brasseries, agitateurs de trottoir, courtisans de la plèbe, vous ne valez pas les Gracques, et c'est de vous que le poète pourrait dire :

« *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?* »

« Vous, contempteur de la foi jurée, conspirateur en parties doubles, misérablement enlacé dans le réseau de vos propres finesses, vous êtes bien inférieur à Machiavel. Vous, conquérant à outrance ; vous faites regretter Alexandre et César !.. Mécènes vous renierait, vous, confidents ou favoris d'un nouvel Auguste. Ajax refuserait de vous reconnaître, vous, professeurs d'athéisme, rhéteurs de la

libre-pensée, hardis contre Dieu seul! Architectes de barricades, vous n'êtes pas même des Titans en caricature ou en miniature. Brûleurs de palais, de monuments et de temples, vous n'allez pas à la cheville d'Erostrate. Ainsi de suite; votre spécialité, votre châtiment, votre honte, c'est de rapetisser et de salir tout ce que vous croyez imiter!... »

Ainsi parlerait l'antique Caron, interprète de l'expérience des siècles, de la rude franchise des enfers et de la vérité de tous les âges; et nous, rouvrant encore une fois ces *Dialogues des vivants et des morts*, tâchons d'en extraire les enseignements qu'ils contiennent. Pour les rendre plus brefs et plus clairs, je laisse à l'écart les personnages secondaires; j'abandonne l'Académie aux soins vigilants de M. Pingard, aux spirituels discours de M. Cuvillier-Fleury, au silence prudent de M. Emile Ollivier, au positivisme de M. Littré, aux dîners de S. A. Mgr le duc d'Aumale, aux adieux de Mgr Dupanloup. Je livre le No 606 aux remords plus ou moins sincères de Son Excellence M. Jules Simon; je renvoie Maître Jacques... Crémieux à son miroir et le citoyen Glais-Bizoin à sa comédie du *Vrai Courage*, risible prologue du lugubre drame où le vrai courage n'a pu prévaloir contre les inepties de M. Glais-Bizoin et de ses amis. Je néglige cette jolie scène, le *Banquet chez Pluton*, où de beaux esprits, présidés par M. Troplong, terminent, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!* une impitoyable série de

griefs, consignés dans leurs anciens ouvrages, contre le régime impérial et les souvenirs du premier Empire. Je résume les impressions de cette piquante et instructive lecture en quatre noms, qui expliquent les faillites de notre patriotisme, les illusions de notre vanité nationale, les funestes effets de notre chauvinisme militaire, la persistance de notre mauvaise fortune, et enfin l'avortement provisoire de nos dernières espérances : Voltaire, Napoléon, Gambetta, M. Thiers.

Oui, Voltaire, et ne me dites pas que je remonte trop haut dans la généalogie de nos malheurs ; ne m'invitez pas à passer au déluge de l'invasion, des obus et du pétrole, qui n'arrivera que trop vite ! Voltaire — et l'auteur des *Dialogues des vivants et des morts* ne s'y est pas trompé — a été, avant la naissance de M. de Moltke et de M. de Bismark, le collaborateur de M. de Bismark et de M. de Moltke. Il ne s'agit pas seulement de rappeler les flatteries qu'il prodigua au roi de Prusse, les cris d'allégresse que lui arrachèrent nos défaites, ses grossières épigrammes contre les Welches, ses vers hideux, trempés dans le sang des vaincus de Rosbach. Non, restons plus actuels ; serrons de plus près la filiation des sentiments, des événements et des idées. A force de haïr la religion, à force de tricher le gouvernement, la police et la censure, à force de détester le passé, les gloires, les poésies, les héros de notre chère et antique France, à force de se persuader et de persuader à ses prosélytes qu'il était, à lui seul, une

puissance nouvelle, indépendante des institutions de son pays et capable d'élever autel contre autel et trône contre trône, Voltaire avait fini par devenir une sorte de personnage cosmopolite. Concitoyen de ceux qui le flattaient ou récompensaient ses flatteries bien plus que de ceux dont les lois, quoique tombant en faiblesse, refusaient encore une impunité absolue aux audaces de son impiété et de son libertinage. Sujet du roi incrédule dont le catéchisme s'accordait avec le sien, dont la morale s'arrangeait de la sienne, et qui, ne voyant en lui qu'un ornement, un courtisan et un amuseur, faisait avec lui commerce de petits vers et de gros blasphèmes, bien plutôt que du monarque inconséquent et débile, soucieux encore de la majesté divine qu'il offensait, de la majesté royale qu'il avait le tort de compromettre, et assez intelligent pour voir en Voltaire un ennemi au lieu d'une parure.

Grâce à cet antagonisme envenimé par une nature perverse, le patriarche de Ferney fut aussi peu Français que possible, si peu Français qu'il passa son temps et employa son encre à insulter, à calommier, à flétrir tout ce qui avait fait ou protégé la France. Avocat du genre humain, mais déserteur de sa patrie, ses fastueux plaidoyers en l'honneur de deux ou trois victimes de l'arbitraire donnaient le change aux badauds et le dispensaient d'aimer son pays. Il défendit Calas, ce qui prouve qu'un épisode des erreurs ou des abus de la justice humaine avait le privilége de remuer sa bile ; il outragea Jeanne d'Arc,

ce qui démontre, en dehors de toute question de morale, de religion et de décence, que jamais la grande fibre patriotique n'a vibré dans son cerveau ou dans son cœur.

Hé! bien, disons-le hardiment, le pays, le peuple, la capitale, qui, entre Sadowa et Wissembourg, entre la menace et le désastre, n'a rien trouvé de plus ingénieux, de plus libéral et de plus français que de revernir la gloire de Voltaire et d'installer la statue de l'ami de Frédéric pour souhaiter la bienvenue aux soldats de Guillaume et de Bismark, ce peuple, ce pays, cette capitale n'ont, hélas ! que trop mérité le malheur qui les frappe. Mais, si les révolutionnaires de 1870, pour assouvir une fois de plus leurs haines antichrétiennes, ont oublié les plus simples notions du patriotisme en se plaçant sous le patronage de Voltaire au moment même où la France allait se débattre sous les serres de la Prusse, ils n'ont pas manqué de logique. Oui, c'était bien là leur ancêtre, non-seulement parce qu'il a injurié le Dieu qu'ils abhorrent, donné l'exemple de toutes les révoltes de l'esprit, sapé toutes les bases de l'autorité morale et du respect, raillé tout ce que consacrent la foi, la tradition, l'amour, la reconnaissance, la prière, les plus infaillibles instincts de la conscience et de l'âme, mais aussi, mais surtout, parce qu'il s'est préféré, lui, sa passion, sa vanité, ses rancunes, son impiété, son succès, son influence, sa propagande, sa satisfaction personnelle, à l'honneur et à

l'intérêt de son pays. C'est là, en effet, le trait caractéristique ; quand on reproche à nos républicains de l'école gambettiste ou de la banque de Mottu de n'avoir pas tout à fait autant d'esprit que Voltaire, ils peuvent répondre qu'ils offrent du moins avec lui ce point de ressemblance, ce lien de parenté. Eux aussi, ils ont leurs Welches dont les désastres les ont fait tressaillir d'espérance et de joie. Eux aussi, ils ont leur Frédéric qu'ils font passer avant l'honneur de nos armes et l'intégrité de notre territoire. Leur roi de Prusse, c'est leur ambition, c'est leur orgueil, c'est leur fortune à faire, c'est leur convoitise, c'est leur fiel, c'est le plaisir de pêcher en eau trouble, de se dorer sur toutes leurs coutures et dans toutes leurs poches, de passer des marchés, d'échanger leurs mansardes contre des palais et leurs crêmeries contre des salles de Lucullus, de s'en donner à cœur joie au milieu de nos misères et de nos angoisses, de se faire une richesse avec notre ruine, de posséder le monopole des fournitures et des commandes, de prodiguer des millions à la création de camps fantastiques dont on revend plus tard les débris et les déblais pour quelques centaines de francs, d'éblouir de leur luxe, de leur mobilier, de leurs festins, de leurs équipages, de leur insolence, ceux qui les ont vus besoigneux, râpés, tarés, misérables, furieux de leur néant et certains de n'être quelque chose que quand les honnêtes gens ne seraient plus rien. Leurs Welches, c'est vous, c'est moi, c'est quiconque personnifie une supériorité

sociale, une idée religieuse, un obstacle à l'anarchie, une distinction du tien et du mien, une différence entre l'addition et la soustraction. C'est le général qui a le tort de ne pas être assez persuadé de leurs talents militaires; c'est le prêtre qu'ils insultent au passage, en attendant qu'ils l'emprisonnent ou le fusillent; c'est le couvent qu'ils pillent et qu'ils saccagent à la faveur du désordre de la guerre ; c'est le zouave pontifical qui va simplement se faire tuer, pendant que, loin de tout péril, les pieds chauds, la nappe mise, l'estomac et le cœur contents, ils boivent le vin de Champagne des préfets de l'Empire ; c'est, en un mot, la France tout entière, la vraie, la France *rurale*, industrielle, aristocratique, bourgeoise, laborieuse, honnête, chrétienne, qui n'existe pas pour eux, dont ils comptent pour rien les blessures, les déchirements et les larmes, pourvu qu'ils réalisent leur triple idéal : renverser, gouverner, jouir. Parmi tous les républicains de la veille ou du lendemain, du matin ou du soir, du rose ou de l'écarlate, il n'y en a pas mille qui n'aient secrètement désiré la QUATRIÈME DÉFAITE, nécessaire à leur triomphe; il n'y en a pas cent qui n'aient travaillé à prolonger la guerre au profit de leur République, sans s'inquiéter de savoir si cet entêtement ne coûterait pas à la France vaincue six milliards et cinquante mille hommes de plus ; il n'y en a pas dix qui ne repoussent avec furie l'idée d'une restauration monarchique, alors même qu'ils savent et qu'ils prouvent que la monarchie pourrait seule rétablir la

confiance, relever le crédit, raviver les finances, rassurer le commerce, ranimer l'industrie, laver notre honte, panser nos plaies, rendre l'air à nos poumons, le sang à nos veines, l'argent à nos budgets, payer nos dettes, libérer notre territoire, parler haut à nos ennemis, nous donner des alliés et préparer notre revanche !

C'est pourquoi les bénéficiaires du 4 septembre se sont montrés excellents logiciens en continuant, à l'aide du marbre, du bronze ou du carton-pierre, l'apothéose de leur aïeul Voltaire; et c'est pourquoi l'auteur des *Dialogues des vivants et des morts* eût laissé sa tâche imparfaite, s'il ne nous eût montré, à sa première page, le panégyriste des vainqueurs de Rosbach faisant à M. de Bismark les honneurs de sa bonne ville de Paris.

Mais silence ! Le temps marche, et nos malheurs ont marché plus vite encore. Aux *barbares* ont succédé les *bandits*, aux casques pointus des Prussiens les écharpes rouges de la Commune. De la triste nuit prussienne du 1er mars nous passons à la lugubre nuit parisienne du 5 mai... Le 5 mai ! ô Manzoni ! ô Byron ! ô Béranger ! ô Lamartine ! O toi, chantre inspiré de la Colonne, poète insensé dont le laurier poétique a disparu sous le képi communard ! Et toi aussi, vieux Raffet, qui dans un dessin légendaire, nous montrais le grand empereur, le héros d'Austerlitz, le vaincu de Waterloo, le martyr de Sainte-Hélène, sublime revenant de la bataille et de la gloire, chevauchant sur les nuées d'un ciel ossianesque, pendant que

défilent sous ses yeux, à travers les ombres de la nuit, ses maréchaux, sa grande armée, sa garde impériale, tous ses anciens compagnons d'armes !... Regardez, écoutez, et dites-nous si ce n'est pas une trouvaille, cette nouvelle nuit du cinq mai, — le cinq mai 1871, — revue et corrigée par Raoul Rigault et Courbet !...

Le voilà, le vrai *châtiment*, mérité, mais terrible... Un demi-siècle, jour pour jour, s'est écoulé depuis cette mort lointaine qui fit de la poésie avec de l'histoire. Une fois par an, pendant la nuit du 5 mai, il est permis à Napoléon de soulever la pierre de son tombeau, de se promener dans Paris et de s'enquérir de ce qui se passe dans cet Empire ressuscité sous les traits de son neveu. Puis, à l'aube, il se recouche dans son sépulcre monumental, et, si nous étions encore sous Louis-Philippe, je dirais que le chant du coq met en fuite l'aigle changé en oiseau de nuit.

Il ne sait rien, il s'avance sous le ciel étoilé, le long de ces maisons silencieuses, en proie à une vague inquiétude. Le 5 mai 1870, tout, selon les politiques du moment, se réduisait à savoir ce que répondrait le plébiscite ; tout paraissait sauvé, si l'on recueillait des millions de *oui ;* ces *oui* du suffrage universel, plus décevants encore que les *oui* de jeunes filles. — Combien de *oui ?* — Sept millions. — Bon ! le trône de mon neveu est plus solide que jamais. — Mais voici qu'à chaque question nouvelle répondent les sauvages ricanements des fédérés, le canon d'Issy et de Vanves, la fusillade de Neuilly, les cris de : Vive la Com-

mune! le grincement des cordes prêtes à déboulonner la colonne... Pauvre Empereur! Tout à l'heure il ne savait rien ; maintenant il sait trop. Des passants attardés lui racontent en détail le lamentable épilogue destiné à tuer tout le poème. Il évoque Palikao, Le Bœuf, Canrobert, Bourbaki; on lui répond Bergeret, Cluseret, Rossel... O surprise! ô honte! ô misère! Quel revers à cette médaille militaire, frappée par Raffet à l'effigie du demi-dieu des batailles! — Dans cette revue nocturne, — la dernière, — Duroc, Davoust, Lannes, Bertrand, Ney, Caulaincourt, Soult, Rapp, Suchet, s'appellent Régère, Ferré, Félix Pyat, Paschal Grousset, Eudes, Razoua... Et quelle leçon! Voltaire, en nous grisant de son esprit, nous avait conduits aux Fourches Caudines de Sedan; Bonaparte, en nous enivrant de son génie et de ses conquêtes, nous a précipités, de chute en chute, jusqu'au règne des incendiaires et des assassins. Deux fois en un siècle, notre malheureuse France, dupe de son imagination, a été punie, horriblement punie, pour avoir préféré le strass au diamant, le clinquant à l'or, le mensonge à la vérité, le feu follet au phare, l'oppresseur au guide, le mirage au port, l'orgueil de ses idées ou de ses victoires au bonheur, à l'obéissance facile, à la paix, à la justice, à la foi!

N'y aurait-il, dans les *Dialogues des vivants et des morts,* que ce beau chapitre, — *Le Cinq Mai* 1871, — ce serait assez pour nous donner envie de les lire et de les méditer après les avoir lus.

De Napoléon à Gambetta, la chute est lourde; le bronze de la colonne se change en pain d'épice, le clairon de Marengo en mirliton de la foire de Saint-Cloud, *les quarante siècles* des Pyramides en quarantes chopes du café de Madrid, le rival d'Alexandre en émule de Godard. Autant en emporte le vent, de ses ballons et de ses dépêches, de ses harangues et de ses *blagues*, de ses inventions stratégiques, financières et géographiques, des victoires qu'il imagine, des boniments qu'il débite, des ovations qu'il escamote, des milliards qu'il gaspille, des bulletins qu'il prodigue, des généraux qu'il improvise, de tout ce qu'il essaie de créer et de tout ce qu'il réussit à détruire. Ballon et balcon, le voilà tout entier; le ballon, pour s'évader de Paris, le balcon pour bavarder en province. Cette faconde, qui sonne creux, a besoin de tomber des nues ou de vibrer au grand air. Condamné à la terre ferme et à la clôture, elle laisserait trop voir ou trop entendre ce qu'elle a de vulgaire, de déclamatoire, de dérisoire et de vide. Tout a été dit sur cet *illustre Gaudissart* de la défaite, qui a cru être en même temps Carnot, Dumouriez et Mirabeau, et qui n'a été que Gambetta; sur cet ordonnateur du désordre, qui a prolongé l'agonie, décrété la ruine, légalisé l'arbitraire, remplacé la loi, envenimé la guerre, paralysé les généraux, enrichi ses amis, épuisé la France, démoralisé les masses, fait des jeunes gens de nos campagnes des êtres hybrides qui n'étaient ni paysans, ni soldats, préparé des électeurs aux scrutins communistes

du 2 juillet et du 8 octobre, rendu possibles et laissé impunis les crimes de Perpignan et de Saint-Etienne, les orgies du drapeau rouge, les saturnales de Lyon et de Marseille, le pillage des couvents, l'emprisonnement des curés, l'opprobre garibaldien, les préludes de la Commune, les sacriléges de Dôle et d'Autun, les friponneries des subalternes, les proconsulats des Duportal, des Bertholon, des Esquiros, les sanglantes déroutes des armées de la Loire et de l'Est. Trois mois de vacances en Espagne lui ont suffi pour reparaître pimpant, parlant, content de lui, sûr des autres, prêt à une nouvelle dictature, approvisionné de nouveaux discours, chef de parti, blanc comme neige tout en restant rouge, traité par M. Thiers de puissance à puissance, en paix avec sa conscience, et invoquant, non pas l'oubli qui amnistie, mais la mémoire qui récompense. Et la France, sa victime, ne lui a pas donné tort ! Et la démocratie, sa dupe, lui a donné raison ! Nous aurions, hélas! à créer un mot, fait de stupeur et d'épouvante, de douleur et de désespoir, pour exprimer ce que nous avons ressenti depuis deux ans, sous les coups réitérés qui nous écrasent... Eh bien ! je le déclare, une de mes plus vives, de mes plus douloureuses surprises a été la résurrection politique de M. Gambetta !...

Mais, me dites-vous, on lui sait gré d'avoir ranimé notre confiance en nous-mêmes, d'avoir entretenu nos illusions, d'avoir donné à notre amour-propre national ses dernières jouissances, de nous avoir fait croire un

instant que nous pouvions encore vaincre, quand la défaite était irréparable... Amère raillerie! ranimer la confiance pour aggraver la faillite! caresser l'illusion pour rendre la réalité plus cruelle! bercer notre amour-propre de mensonges, pour que la vérité soit plus impitoyable[1]!

Que diriez-vous d'un homme à qui un faux ami ou un mauvais plaisant persuaderait qu'il est plus séduisant que Lauzun ou Létorières, qu'il nage comme un poisson, qu'il fait des armes comme Saint-George, qu'il monte à cheval comme le comte d'Aure? Voilà notre homme lancé dans les aventures; la première femme qu'il courtise se moque de lui et le ruine; il se jette à l'eau, et un passant de bonne volonté l'en retire à demi-asphyxié; il se bat et reçoit un

1. On me dit encore : — « Si M. Gambetta n'avait pas existé; si la France, consultée dans les premiers jours d'octobre 1870, avait élu, comme en février 1871, les députés de la paix, deux départements sur trois échappaient aux horreurs de l'invasion; la Prusse se contentait d'un milliard; nous gardions au moins Metz et la Lorraine. Tout l'argent, — de trois à quatre milliards, — qui a été dépensé, gaspillé ou perdu d'octobre à février, était épargné. Paris et ses environs demeuraient intacts. Nous évitions les dernières phases de la guerre, que l'hiver a rendues si horribles. Nous n'aurions pas vu périr, au milieu d'épouvantables souffrances, nos armées de la Loire et de l'Est. Nos grandes villes n'auraient pas été déshonorées et ensanglantées par le drapeau rouge. Le règne des Esquiros, des Duportal, des Challemel, des Bertholon, était

coup d'épée; il monte à cheval, et tombe ridiculement. De retour au logis, que pensez-vous qu'il fasse en retrouvant le conseiller perfide, auteur de tous ses déboires ? S'il lui tend la main, s'il s'élance à son cou, s'il le remercie d'avoir donné à son amour-propre une jouissance, à ses illusions une pâture, c'est qu'il dépasse toutes les bornes de la niaiserie et de la démence; il mérite tous les nouveaux malheurs qui lui arriveront plus tard. Pauvre France ! Est-elle donc tombée si bas, qu'elle soit insensible au mal qu'on lui a fait, indifférente au bien qu'on pourrait lui faire ? A ce grand cerveau ramolli l'expérience ne dit plus rien, l'évidence est lettre close ; c'est un malade préférant, dans son délire, l'empirique qui le tue au médecin qui peut le sauver; c'est la femme aimant à être battue et sacrifiant au libertin qui la déshonore le

abrégé de cinq mois. Les églises, les couvents, les hôtels, n'étaient pas saccagés. Le sang le plus pur et le plus noble de la France ne coulait pas inutilement; l'occupation allemande serait terminée depuis longtemps. Le triomphe de la Commune et ses suites devenaient impossibles. Nous n'aurions pas subi cet opprobre indélébile, d'avoir appelé à notre aide Garibaldi et sa bande, et de nous être faits les complices de leurs déprédations, de leurs attentats, de leurs sacriléges... Oui, mais tout serait perdu, MÊME L'HONNEUR. » — Allons donc! L'Autriche a fait la paix avec la France, le lendemain de Solférino; avec la Prusse, quinze jours après Sadowa; est-elle déshonorée ?

galant homme qui la relèverait de sa déchéance. Jamais l'affaissement moral d'un peuple, pris au dépourvu par toutes les calamités, n'éclata d'une façon plus manifeste et plus navrante ; jamais l'incorrigible ne toucha de si près à l'irréparable. Donc, honneur et merci à ceux qui, dans cet immense désarroi, prennent à partie l'ex-dictateur et le conduisent aux Enfers, non pas pour le faire mourir un jour plus tôt, mais pour le forcer de dire et d'entendre ce qu'il a l'audace de croire oublié ! Du moment qu'un pareil homme est contraint de se raconter et de se juger sans phrases, du moment qu'il est obligé de laisser sur le bord de l'*avide Achéron* sa défroque de tribun, tout est dit ; il n'existe plus, il se condamne, il s'exécute ; ne pouvant plus mentir, il cesse de parler ; ne pouvant plus parler, il cesse d'être, et tant mieux pour tout le monde !

Que dire de M. Thiers ? L'étudier sans passion est bien difficile ; nous attendions beaucoup de lui, et nos espérances d'hier sont nos mécomptes d'aujourd'hui. Dans le moment unique où le salut pouvait sortir de l'excès de nos périls et de nos infortunes, la *jettatura* implacable, le mauvais génie de la France révoltée contre la main divine, a voulu qu'à la suite de circonstances bizarres nos aspirations et nos réactions monarchiques parussent s'incarner dans un homme qui avait été, dès l'origine et dans tous les actes de sa vie publique, le *parfait révolutionnaire ;* révolutionnaire de cœur et d'âme, rivé à

la Révolution par ses souvenirs de jeunesse, par ses anciennes amitiés, par ses premières prouesses de journaliste, par ses Premier-Paris de 1830, par ses taquineries parlementaires, par le succès de ses livres, et pourquoi ne pas le dire ? par les remords qu'ont dû lui laisser deux ou trois épisodes de sa carrière politique. Dans les salons de M. Laffitte, au bureau du *National*, à la Chambre, au ministère, en présence de Robespierre qu'il excuse, de Napoléon qu'il glorifie, révolutionnaire partout et toujours. De cette révolution originelle au baptême monarchique, il y avait loin, et nous pouvons, à présent, mesurer la distance. De là des tiraillements, des contre-sens, des conflits, des querelles de ménage, qui ont paralysé peu à peu le généreux élan du 8 février, ranimé les espérances républicaines, usé les ressorts de la résistance et tenu la majorité en suspens entre un provisoire qui compromet tout et une rupture qui pourrait tout perdre. De là ces dissolvants qui s'infiltrent dans tous les rouages, ces lassitudes et ces doutes qui s'emparent de toutes les âmes, cette *mal'aria* qui débilite les convictions les plus éprouvées ; de là ces alternatives énervantes de conciliation et d'amertume, de sympathie et de méfiance, de concessions et de crises, tempêtes dans le verre d'eau de la tribune, accès de fièvre qui retardent la convalescence, replâtrages qui ne décident rien et ne persuadent personne, efforts de bascule pour neutraliser les uns par les autres les partis et les fractions de partis. Chaque jour accentue

davantage le contre-sens ; chaque jour fait mieux ressortir les conséquences du faux départ; mariage de convenance et de raison avec la droite, inclination de vieille date vers la gauche; l'épouse légitime par ci, la maîtresse adorée par là ! on sait ce qui arrive en pareil cas; M. Thiers est le contemporain de la chanson d'opéra-comique :

« ... Oui, l'on revient toujours
A ses premiers amours ! »

Il y revient; son orgueil, sa vanité, son égoïsme, l'ivresse de ce pouvoir personnel qu'il a tant critiqué chez les autres, tout l'y ramène et l'y retient; la droite le gêne, la gauche le flatte; l'une lui rappelle discrètement qu'il tient la place d'un roi; l'autre lui dit ou lui fait dire qu'il peut être roi comme tout le monde. Son cœur appartient à qui prolongera cette royauté temporaire. N'osant pas être Cromwell, ne voulant pas être Monk, ne pouvant pas être Washington, il se contente d'être Thiers premier et dernier, sans postérité probable, avec Gambetta pour héritier présomptif. Aujourd'hui, il est bien plus loin de ceux qui l'acceptèrent pour chef que de ceux qu'on avait cru supprimer en le nommant. Doué de l'esprit des petites choses, privé de l'instinct des grandes, il sait gré à ceux qui lui conservent et en veut à ceux qui lui disputent cette souveraineté au jour le jour, menacée par son acte de naissance, mais dont les voluptés mesquines suffisent à son orgueil. Il cajole la démagogie qui lui permet

de régner en attendant qu'elle le dévore. Plus soucieux de la minute présente que des horizons de l'Histoire, il place à fonds perdus sa gloire, son prestige et sa puissance. Il refuse de comprendre que sa grandeur eût commencé le jour où ses grandeurs auraient fini, et que le sacrifice qui eût abrégé son pouvoir aurait éternisé son nom. Il ne recueillera pas même le fruit de cet étroit calcul; il a été la fatalité de trois monarchies; il ne sera pas la Providence de la République.

Il n'y a rien là, malheureusement, que de très-simple. Il est permis de s'en affliger ; se fâcher, à quoi bon ? s'étonner serait naïf ; se plaindre trop haut serait inutile ; le mieux est de lire et de relire, dans les *Dialogues des vivants et des morts*, le chapitre intitulé *les Tracasseries de M. Mortimer-Ternaux*, ou, si l'on veut, *M. Thiers taquiné* par M. Ternaux. C'est une des perles du volume ; jamais on ne prouva mieux à quel point le *tracassier* de 1866, l'adversaire de M. Rouher, le Président actuel de la République française, a été, en réalité, non pas l'historien ou le juge, mais l'avocat de Napoléon ; avec quelle ténacité d'admirateur, d'enthousiaste ou d'apologiste il s'est fait son introducteur et son *répondant* auprès de ses contemporains. Parler ainsi du premier Empire, c'était préparer le second. Appuyée sur des textes, aiguisée en fines épigrammes, douée d'une sorte de divination rétrospective, la prodigieuse mémoire de l'auteur équivaut ici au plus inflexible des réquisitoires. De ces cita-

tions sans réplique jaillissent deux vérités qui caractérisent en entier et dessinent de pied en cap le Thiers de 1872 et ses électeurs de 1871. Cet habile homme que nous avons tous nommé, le 8 février, comme le type le plus parfait d'une réparation dans le sens monarchique, a été et est resté révolutionnaire *jusqu'aux moelles*. Ce libre et judicieux esprit, en qui nous avons aimé surtout l'antipode et l'antidote de l'impérialisme, a servi de trait d'union entre la gloire de Napoléon Ier et l'avénement de Napoléon III : *quod erat demonstrandum*, comme disent les géomètres.

S'il est vrai, comme nous le rappellent ces curieux et ingénieux *Dialogues*, que, parmi les acteurs ou les comparsés, passés ou présents, de la comédie lugubre, du mélodrame grotesque dont notre honneur et notre argent paient les frais, bien peu aient compris, accepté ou accompli leur tâche, que les sauveurs aient été rares ou impuissants, les maléfices innombrables et terribles, que la politique et la guerre nous aient également trahis en la personne et par la faute de nos défenseurs naturels, (mais non légitimes,) faut-il donc désespérer ? Non, mille fois non ! Si je devais m'abandonner au désespoir, je n'oserais pas dire : *Laboremus !* Car le travail sans espérance ne serait qu'une des nombreuses variétés de la folie humaine. Notre France a des chutes déplorables, mais des ressources infinies. Elle tombe au moment où on la croit le plus solidement rattachée aux idées de salut et

de bon sens. Elle se relève à l'heure où elle semble n'avoir plus pour loi que le désordre, pour horizon que le chaos, pour avenir que la ruine. Avec elle, la sécurité sans bornes convient aussi peu que la frayeur sans limites ; on risque aussi bien de se tromper en la jugeant perdue qu'en la croyant sauvée, corrigée et convertie. Que d'époques, dans son histoire, où toutes les craintes ont paru permises, où tout espoir semblait chimérique ! Un souvenir personnel et récent complétera ma pensée. Il y a trois mois, je parcourais cet admirable littoral de la Méditerranée, où, pourvu que le soleil s'y prête, il est si facile d'oublier les angoisses publiques et privées. Je voulus visiter en détail la petite ville de Vence, évêché de cet aimable Godeau à qui on ne peut songer sans évoquer les plus *précieuses* images de l'hôtel de Rambouillet. De l'évêché à l'évêque la pente était douce, et je me remémorai les années menaçantes que Godeau avait côtoyées ou traversées. Quel temps ! la guerre au dedans et au dehors, cinquante ans de discordes civiles aboutissant aux bourrasques de la Fronde, toutes les classes de la société sacrifiant leur patriotisme à leur vanité, à leur ambition ou à leur rancune, les grands seigneurs tendant la main à l'invasion étrangère, une reine régente placée dans la périlleuse alternative de trahir ses amitiés ou son pays, la maison d'Autriche surveillant nos conflits intérieurs pour se glisser à travers les déchirures, quel effroyable ensemble de naufrages, de désastres et de pé-

rils !... Et cependant, peu d'années plus tard, notre France se relevait plus grande plus forte, plus glorieuse que jamais. Pour passer ainsi d'un extrême à l'autre, que lui avait-il fallu ? Godeau, sujet dévoué d'une monarchie, admirateur d'un grand homme d'État, nous l'aurait dit peut-être ; moi, libre citoyen d'une République, je serais plus embarrassé. Afin de sortir d'embarras sans me compromettre, j'aime mieux dire ou redire en finissant : La *désespérance* serait injuste ou impie, tant qu'il nous restera des hommes d'élite, exemples et modèles, voués au travail, au devoir, au bien, à la vérité, mettant au service de cette vérité méconnue assez de faits pour soutenir les idées, assez d'idées pour féconder les faits ; concourant à une rectification immense pour prendre part à une immense réparation ; modestes, patients, affermis dans leurs convictions éloquentes par les apparences mêmes qui pourraient les ébranler ; forçant les leçons du passé d'éclairer, de purifier, de gouverner l'avenir, et sachant extraire de nos malheurs ce qu'il faudrait pour nous rendre heureux... Je me reprochais de terminer ces pages sans nommer l'auteur des *Dialogues des vivants et des morts* ; maintenant, ma conscience et mon amitié se rassurent ; il me semble que je l'ai nommé.

X

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Juin 1872.

Est-il permis de s'occuper de romans, quand nous avons de si gros démêlés avec l'Histoire? Je ne crois pas, en me décidant pour l'affirmative, être infidèle à mon programme. Il y avait, au Salon, un tableau bizarre, que l'artiste a intitulé *la Force prime le droit*, et qui représentait des singes et des abeilles. Les singes, dont les traits ne sont pas sans quelque vague ressemblance avec les plus célèbres de nos vainqueurs germaniques, ont mis le pied, c'est-à-dire la patte, sur une ruche, dont ils voulaient goûter le miel. Les abeilles exaspérées se lancent à la poursuite de leurs persécuteurs qui paraissent fort mal à leur aise, et je vous assure qu'à voir ces colères, ces piqûres, cet acharnement et cette déroute simiesque,

on se dit que, si la force prime le droit, le droit peut taquiner la force.

Cette ruche d'abeilles renversée et bouleversée par des bêtes malfaisantes m'a fait songer à notre groupe de travailleurs, peintres, musiciens, sculpteurs, écrivains, romanciers, poëtes, critiques, lesquels, après avoir subi une interruption douloureuse, se mettent bravement à leur tâche pour réparer le temps perdu. Ne leur refusons pas l'encouragement qu'ils méritent; n'oublions pas qu'en s'efforçant d'intéresser les honnêtes gens, de nous ramener à nos douces récréations d'autrefois, ils prennent part — chacun dans son cadre et dans son rôle — à cette renaissance qui prouve, au milieu de nos malheurs, la vitalité incomparable de notre chère France, et qui, si elle n'est pas encore la revanche, peut nous aider à l'attendre. Un joli roman n'est pas plus futile que la *Cigale*, de M. Jules Lefebvre, la *Suite d'une armée,* de M. de Beaumont, et *Peine perdue !* de M. Schlesinger. La plupart de nos confrères — et des mieux situés — ont taillé leur plume pour rendre compte des tableaux : pourquoi laisserions-nous les romans se morfondre derrière la vitrine des libraires ?

J'ai eu d'ailleurs, ces jours-ci, trois bonnes fortunes de lecteur dont je voudrais faire des bonnes fortunes de lectrices; car les romans ne réussissent que par les femmes. Alors même qu'elles n'en sont pas les auteurs ou les héroïnes, elles en sont les souveraines et les arbitres. Pour

les hommes, lire un roman, c'est se dépayser; c'est déplacer pendant quelques heures l'horizon de leurs sentiments et de leurs pensées. Pour les femmes, c'est rentrer en possession de leur domaine, en présence de personnages soumis à leur contrôle. Elles seules ont une sensibilité assez exquise, un esprit assez fin, un tact assez délicat pour se reconnaître dans ces sentiers de traverse et décider si elles doivent rebrousser chemin ou s'aventurer jusqu'au bout. Le roman, ce n'est pas précisément le fruit défendu; mais ce n'est pas tout à fait le fruit permis. C'est quelque chose d'intermédiaire entre la réalité, dont les exigences et les devoirs suppriment peu à peu les chimères et les rêves, et le monde idéal où il n'est pas toujours sage de chercher ses aspirations et ses modèles. Ajoutez-y la curiosité, et vous comprendrez que les filles d'Eve soient spécialement prédestinées à faire réussir les romans ou à protester contre leur succès.

Elles ne protesteront pas, j'en suis sûr, contre *Deux Filles de notre monde*, charmant et touchant récit où je ne trouve à chicaner que le titre. Sainte-Beuve reprochait un jour au comte de Montalembert d'abuser de cette formule : « Nous autres, catholiques. » — C'était, disait-il fort injustement, changer une religion en coterie et avoir l'air d'accaparer pour soi et pour ses amis ce qui appartient à l'humanité tout entière. Hélas ! les beaux sentiments, les belles manières, les grâces et les élégances du langage n'appartiennent pas, en 1872, à tout le genre hu-

main, ni même à la majorité du suffrage universel. Pourtant on doit y regarder à deux fois, avant d'en faire le trésor d'une petite église dont on serait seul à tenir les clefs. — « Ah ! vous voulez avoir votre monde ? pourrait répondre de sa grosse voix la démocratie triomphante ; eh ! bien, gardez-le, et, pendant que vous y réglerez les grandes questions du savoir-vivre, j'aurai, moi, mon monde, qui est tout le monde, et je le gouvernerai à ma guise, les coudes sur la table et le cigare à la bouche, et je me moquerai de votre triage qui n'est bon qu'à détruire votre reste d'influence ; tandis que, si vous étiez bons princes et si vous ouvriez les barrières, peut-être finirais-je par me radoucir à votre contact, prendre goût à vos leçons et profiter de vos exemples ! »

Tous les mondes, en effet, ne pourraient que gagner à regarder et à entendre les héros et les héroïnes du roman de madame la comtesse de B... S... La société aristocratique, de quelque nom qu'on l'appelle, a le droit de ne plus dire, après avoir lu ces pages tout imprégnées d'un parfum de bonne compagnie : « Nous ne savons pas peindre ! » Le lion de la fable aurait été bien heureux s'il avait su peindre comme l'auteur de *Deux Filles de notre monde*. Ces deux jeunes filles, Marguerite et Anne-Marie, sont deux types de grâce, de chaste et poétique tendresse, de fidélité à leur parole, aux plus pures inspirations de leurs cœurs, à un idéal d'abnégation et de sacrifice qui domine pour elles les conseils d'un froid égoïsme ou d'une pas-

sion vulgaire. Mais, si elles sont dignes l'une de l'autre, elles ne se ressemblent pas. Anne-Marie, plus originale, plus orageuse au début, douée de facultés plus brillantes, a plus de prise sur l'imagination que la douce et docile Marguerite. Au seuil de son heureuse et fière jeunesse, elle est frappée d'un coup terrible. Sa mère meurt, et ses confidences posthumes ne laissent aucun doute sur les causes de cette mort. La sainte femme a été minée par le chagrin. Sa fille, tout entière aux influences et aux gâteteries d'un père qui l'adore, a fait de sa tendresse deux parts trop inégales; la plus petite a été pour son admirable mère !

Dès lors une métamorphose s'opère dans l'âme d'Anne-Marie. La jeune fille hautaine, fantasque, habituée à voir tout plier devant sa volonté ou ses caprices, devient peu à peu un ange de piété, de charité et de dévouement. Le remords qu'elle éprouve de ne pas avoir assez aimé sa mère la dispose aux immolations héroïques et lui donne la vocation du sacrifice. Elle ne tarde pas à trouver une occasion d'exercer cette vocation austère. René de Valsuzon, fiancé de Marguerite, ne peut voir ou revoir Anne-Marie sans être subjugué par cette beauté foudroyante, par cette supériorité d'esprit et de cœur. Un moment, il mesure la distance entre l'amour paisible qu'il ressent pour Marguerite et la passion ardente qui l'entraîne sur les pas d'Anne-Marie. Celle-ci, à ne raisonner que d'après le code de la morale ordinaire, serait d'autant

plus autorisée à accepter cette substitution romanesque qu'avant de s'engager avec René, Marguerite a aimé ou cru aimer lord Penarvan ; que le noble et riche Anglais ne demanderait, pour revenir, qu'une lettre de rappel, et que ce serait combler les vœux de Madame de Rochagu, mère de Marguerite. Il y a même un moment où le lecteur est tenté de se dire : « Il me semble que cet arrangement serait bien simple, et que tout le monde s'en trouverait bien... »

Raisonnement pitoyable! accommodement de conscience, auquel ne peut se prêter Anne-Marie, purifiée par l'épreuve, sanctifiée par la lutte, et désormais familiarisée avec toutes les austérités chrétiennes. Elle se sacrifie, elle laisse Marguerite épouser René, et bientôt on apprend qu'elle se fait religieuse ; seul refuge possible pour cette grande âme, seul dénoûment acceptable pour ce drame intérieur, seule récompense digne de cette mystique victoire ! J'abrége forcément ce pathétique récit. Que ne puis-je vous donner une idée de tous les jolis épisodes de la vie mondaine que l'aimable auteur déroule d'une main légère, et qui sont aux événements et aux personnages ce que la soie et le velours, les diamants et les dentelles, sont aux portraits de Dubufe et de Cabanel? Mme la comtesse de B... S... excelle dans tous ces petits détails où se complaisent les sociétés heureuses ; élégantes broderies qui embellissent l'étoffe sans la surcharger; piquantes causeries qui vont et viennent de la tasse de

thé au piano entr'ouvert ; soirées diplomatiques où se dessinent quelques silhouettes étrangères ; promenades en voiture, musique de salon, médisances à coups d'épingles ; le tout dans une gamme exquise, avec une merveilleuse justesse de ton et de nuances ; si bien que les deux filles de notre monde ne pouvaient choisir une meilleure interprète ! Je n'ai remarqué dans ces 460 pages qu'une dissonance, le mot *incomber !* Il n'est pas faubourg Saint-Germain, et *notre monde* doit le laisser à la langue politique ou judiciaire. N'importe ! en vous recommandant de toutes mes forces le charmant livre de Mme la comtesse de B... S..., j'ajoute qu'il ne pouvait pas m'*incomber* de tâche plus agréable.

Avec M. Albéric Second et sa très-amusante *Semaine des quatre jeudis*, nous entrons dans une zone plus complétement parisienne, où les célibataires d'un certain âge, trop bien conservés, risquent parfois d'assister à des phénomènes d'horticulture inconnus aux botanistes. Sur la même plate-bande, et presque sur la même tige, une tubéreuse aux senteurs inquiétantes, et un frais bouton de rose, né d'une goutte de rosée et d'un rayon de soleil ! Quel âge a Raymond de Grançay ? — Quarante-six ans, répond son acte de naissance ; trente-six à peine, répliquent sa figure, sa taille, ses airs et ses habitudes de jeunesse. Quoiqu'il en soit, le voilà devenu, bien à contrecœur, le correspondant et presque le tuteur d'une pensionnaire dont le père, Ollivier de Feyzin, est son ami in-

time. Mlle Irène a tous les défauts d'un enfant gâté, et, en l'envoyant d'abord à tous les diables, il semble que Raymond la remette à sa véritable place. Patience ! il y a de la ressource ; l'enfant volontaire, revêche, indomptable, cruelle pour ses inférieurs, rebelle aux leçons de grammaire et d'orthographe, s'assouplit peu à peu et s'attendrit sous de balsamiques influences. Les qualités de son cœur se développent à mesure que s'émoussent les aspérités de son caractère. Des violences de son humeur, il ne lui reste qu'un tour d'esprit original et piquant, une franchise d'amitiés et d'antipathies, une vivacité de sentiments et d'allures, qui la rendent plus séduisante. Elle a, si je sais compter et si l'arithmétique, comme dit Gil-Blas, est une science certaine, trente-deux ans de moins que son *grand ami* Raymond de Grançay. Je ne puis vous faire grâce d'un semestre.

Il songe si peu à l'aimer qu'il s'embarque étourdiment dans une intrigue fort adroitement conduite par une sœur cadette de Mme Marneffe. Catherine R... est une de ces *fleurs du mal* dont je parlais tout à l'heure, un de ces produits de la civilisation ou de la corruption de Paris, qui n'ont tout leur relief et tout leur jeu qu'entre le boulevard Montmartre et la Madeleine. Elles rêvent tout, et elles n'ont rien, qu'un mari de rencontre ou de contrebande, pauvre hère aigri par la misère ou par le vice, qui deviendra, s'il le faut, leur associé et leur complice. Dans leurs mansardes sans feu et sans meubles, frisson-

nant sous une robe de toile, achetée à crédit chez la revendeuse, croquant de leurs dents de courtisanes un maigre repas de cénobite, elles ajoutent à leur dépravation instinctive celle qui résulte d'une comparaison permanente entre ce qu'elles pourraient être et ce qu'elles sont. Elles se savent aussi belles, aussi intelligentes, aussi bien douées que les célébrités du GRAND SEIZE et des avant-scènes. Elles aspirent au luxe comme à leur propriété légitime ; elles se font à elles-mêmes l'effet de riches orphelines déshéritées au berceau par une injustice de Dieu et des hommes. Dès lors, faut-il s'étonner si elles s'efforcent de reprendre leur bien où elles le trouvent, et si la belle Catherine *séduit* un matin Raymond de Grançay ?

Ce que lui coûte ce chapitre de son roman, vous le devinez. Il est tour à tour enivré, rançonné, trahi, bafoué, haï, menacé. Pendant ce temps, Irène de Feyzin ne fait que croître en grâce et en beauté. Il sied de rendre justice à l'art avec lequel Albéric Second a su faire marcher côte à côte ces deux épisodes si différents et même si contraires, sans que l'innocence d'Irène puisse un moment s'apercevoir ou se ressentir de ce dangereux voisinage. Ce que j'admire encore plus, c'est que l'auteur, par des gradations presque insensibles, ait réussi à rendre vraisemblable — que dis-je ? inévitable, l'amour d'Irène pour Raymond, de la jeune fille de seize ans pour le quasi-quinquagénaire. Il y a là une étude très-fine et très-per-

suasive, que le romancier a eu le courage de ne pas conclure par le mariage traditionnel. Raymond, débarrassé de l'impure Catherine, ne peut plus se refuser à l'évidence : il aime passionnément Irène, et il en est aimé. Oui ; mais, dans dix ans, Irène sera encore une très-jeune femme ; et lui, que sera-t-il ? Plus il a retardé le moment fatal où l'âge reprend ses droits, plus cette crise sera soudaine et terrible. En quelques jours, en quelques heures, il perdra, auprès de sa femme, le prestige bizarre, paradoxal et pourtant explicable, que lui ont donné les circonstances habilement groupées par le spirituel conteur. Clitandre n'aura plus le choix qu'entre les Arnolphe et les Géronte ; Almaviva se réveillera Bartholo. C'est le châtiment du célibat convaincu d'impénitence finale, obstiné à prolonger un état qu'on pourrait appeler le sacrement de l'égoïsme et que réprouvent les lois divines et sociales.

Cette charmante *Semaine des quatre Jeudis* n'a donc pas de dénouement heureux, parce qu'elle ne devait pas en avoir. Raymond, désespéré mais résolu, se dérobe, par un courageux mensonge, à la passion d'Irène. La pauvre enfant meurt de chagrin, et, comme pendant ces dernières péripéties, la guerre s'est abattue sur la France avec son cortége de calamités, M. de Grançay va chercher une balle ou un éclat d'obus sur les bords de la Loire.

Cet épilogue est aussi pathétique que les premières pages sont amusantes. Cependant, tout en reconnaissant que le récit ne pouvait guère finir autrement, je signale un lé-

ger désaccord. Le talent de M. Albéric Second est surtout fait d'esprit, de verve, d'entrain et de bonne humeur. Il a la gaieté facile et communicative, le trait, le mot, l'à-propos parisien ; chez lui, le romancier est doublé du chroniqueur. Eh bien ! lorsque Catherine et son ignoble mari aspergent Raymond d'acide sulfurique pour se venger de sa tardive clairvoyance, lorsque cette délicieuse Irène meurt au lieu d'épouser M. de Grancay, ce qui, après tout, ne pourrait pas être pire, on éprouve une impression pénible. Il semble qu'on entend un excellent ténor, qui, par caprice, se mettrait à chanter les basses-tailles. Ce sera ma seule critique. Je n'ai pas, Dieu merci ! à souhaiter à la *Semaine des quatre jeudis*, — qui sera bientôt la *Semaine* des quatre éditions, — le succès qu'elle mérite, mais à la féliciter du succès qu'elle obtient.

La *Chardonnette* de M. Charles Deulin n'est pas moins touchante qu'Irène. Encore une victime de l'amour ! Mais ici nous changeons d'horizon et de cadre; le panier de vin de Champagne est remplacé par le tonneau de bière. Nous sommes dans une petite ville flamande, Condé-sur-Escaut, qui a gardé sa physionomie, ses mœurs, tous ses trésors de couleur locale. On y jase, on y boit, on y rit, on s'y égaie aux dépens du prochain, on y possède tout un répertoire de traditions joyeuses et de *bonnes farces* qui tiennent les habitants en éveil, au moment où nous les croirions plongés dans la somnolence provinciale.

La belle Chardonnette, ainsi nommée parce qu'elle

chante comme un chardonneret, naît et grandit dans ce milieu où on l'aime, où les *loustics* de la Capelette, — comme qui dirait le club des bons enfants, — l'entourent de leurs prévenances paternelles après l'avoir bercée de leurs chansons. Elle est fille de cafetier ; elle verse des flots de bière aux habitués du café Carillon, et pourtant les archives de la province assignent à sa famille une noble origine et d'illustres alliances. Elle n'est pas sortie de cette atmosphère de fumée et de houblon, et cependant sa beauté souveraine et sa voix mélodieuse exercent un tel empire que tout l'escadron de hussards, en garnison à Condé, soupire pour ses beaux yeux, que le lieutenant Raoul, riche et de grande maison, finit par lui demander sa main, et que le colonel comte d'Eylau, dilettante et mélomane, lui promet les plus brillantes destinées, si elle veut essayer du théâtre.

Mais Chardonnette, — de son vrai nom Lucienne, — malgré un premier triomphe dans le *Chalet*, chanté à Condé par des *amateurs*, résiste à ces séductions de l'épaulette et de la rampe. Son cœur a parlé — et il aurait mieux fait de se taire, — en faveur du bel Hector, retour de Paris, lovelace de Mabille et de Bullier, fils d'un riche *baqueteux*, qui ne consentira jamais à son mariage avec la pauvre Chardonnette. L'amour d'Hector, sa jalousie, ses alternatives de bonnes résolutions et de coupable faiblesse, les secrets tourments de Lucienne, qui lutte vaillamment contre Hector et contre elle-même, forment un ensemble

très-intéressant que l'auteur des *Contes d'un buveur de bière* entremêle d'épisodes caractéristiques; fêtes flamandes, pèlerinages, scènes familières et bachiques où l'on croit voir une figure de Greuze dans un tableau de Téniers. Tout cela est franc, net, haut en couleur, pris sur le fait, avec un accent de vérité et un parfum de terroir qui ne gâtent rien à l'émotion et au charme. A la fin, Chardonnette succombe, victime d'un funeste hasard qui ressemble à un odieux guet-apens. Flétrie dans son honneur, révoltée dans son innocence, brisée dans sa pudeur et dans sa fierté, elle meurt; pas une lectrice ne refusera ses larmes à ce douloureux contraste: Chardonnette portée au cimetière, tandis que l'indigne et vaniteux Hector se laisse marier à sa cousine Zéléda. Le convoi funèbre rencontre les voitures de noce, et vous comprenez que, si la morte est à plaindre, les survivants ne seront jamais heureux.

Maintenant, ô mes pieuses et élégantes lectrices, habituées de Sainte-Clotilde et de Saint-Thomas d'Aquin, ne vous récriez pas trop!.. M. Hector Malot, oui, M. Hector Malot, le romancier favori du *Siècle* et de *l'Opinion nationale!* *Libera nos à Malo !* me direz-vous avec votre *Pater*... Et puis quels titres ! *Un Curé de province*, c'est-à-dire, très-probablement, un tableau satirique des mœurs et de la vie cléricales ! *Un Miracle*, c'est-à-dire, très-certainement, un prétexte à épigrammes contre la Salette, Lourdes et Pontmain ! Eh bien ! mesdames, je suis heureux de

vous détromper. Il ne s'agit pas ici d'approfondir les intentions, mais d'apprécier les résultats. *Malo*, ou, en français, j'aime mieux l'adversaire amené, par défaut de clairvoyance ou par la force de la vérité, à me donner raison contre lui, que l'ami qui, par exagération ou par maladresse, compromet sa cause ou la mienne. Maintenant, c'est vous que je fais juges. Dans le *Curé de province*, le principal personnage, dont l'auteur a peut-être voulu faire un prodigieux intrigant, est, en réalité, presque un homme de génie, un artiste admirable de patience, d'énergie, de persévérance, de volonté, de foi en son œuvre, d'habileté contenue dans les limites permises. Il fait l'effet d'un géant au milieu des laïques qui l'entourent, et il reste, en somme, bien plus honnête, dans l'acception *humaine* de ce mot, que le célèbre curé de Saint-Sulpice, lequel, invité à dîner, emportait les cuillers et les fourchettes, et substituait *ferrures* à *serrures* sur une feuille de papier timbré, souscrite par un de ses paroissiens.

Dans *Un Miracle*, sujet plus scabreux encore, tout l'odieux tombe sur un Polonais charlatan et fripon, professeur de spiritisme, et tout le ridicule sur un médecin librepenseur qui se moque des reliques dans un langage voltairien dont voici un échantillon délicieux : — « Au point de vue médical, disait-il en riant, il est intéressant de savoir quels sont les meilleurs os pour faire des reliques ; ceux du tronc ont-ils plus de vertu que ceux des membres, ceux à moëlle valent-ils mieux que ceux à jus ? » *Summum*

jus, summa injuria... Quelle légèreté ! quel atticisme ! quelle grâce ! L'âne chargé de reliques, s'il savait parler, ne dirait pas mieux.

Un abrégé, une ombre d'analyse me servira de preuve. L'abbé Guillemittes, nommé curé de canton, est frappé de l'air de vétusté de sa vieille église et séduit par le merveilleux panorama qui se déroule au-dessous du plateau où cette église est située. Au point culminant de ce paysage, il faut un monument; pour un pareil horizon, ce n'est pas trop d'une cathédrale. Une cathédrale dans un chef-lieu de canton ! C'est comme si le conseil municipal d'un simple village votait la construction d'un hôtel de préfecture ; mais ne chicanons pas pour si peu l'excellent abbé Guillemittes. Le voilà à l'œuvre, secondé par un architecte digne de comprendre et de réaliser son rêve. Ce qu'il a de difficultés à braver, d'obstacles à surmonter, de crises à subir, d'ennemis à combattre, de périls à conjurer, de jalousies à désarmer, de ruses à déjouer, vous pouvez aisément le comprendre. M. Hector Malot est un élève distingué de Balzac. Or, Balzac place ses élèves dans la singulière alternative, ou de se croire ses égaux en génie, et, par conséquent, de manquer de modestie, — invraisemblance trop extraordinaire pour être admise, même dans un roman, — ou de s'avouer qu'ils entreprennent une tâche au-dessus de leurs forces en essayant de nous passionner pour ou contre les intrigues de l'abbé Lobligeois, curé de Rougemare, les manies archéologiques de

M. Thomé, les prétentions administratives de M. Maridor, les *charges* du curé de Mulcent ou la gastrite de M. Fichon, vicaire général. M. et M[me] Prétavoine sont peut-être des personnages fort plaisants; il faut pourtant beaucoup de bonne volonté pour les trouver aussi comiques que Chrysale ou Madame Pernelle.

Certes, notre société démocratique ne peut pas être mise au régime du roman seigneurial ou chevaleresque, où ne figuraient que des princes et des duchesses, ni du roman sentimental et déclamatoire, dont les héros semblaient vivre dans un monde à part, vrai décor de mélodrame, peuplé de mannequins mécaniques, de palais en carton, de fleurs artificielles. Nous ne demandons à nos romanciers ni de refaire la *Princesse de Clèves*, ni de copier *Adèle de Sénanges*, ni d'imiter M[me] Cottin. Mais il existe, en toutes choses, une proportion et une mesure. Si vous déclarez, vous, Athéniens de Paris, que vous ne pouvez pas supporter plus de deux minutes la société d'un notaire de petite ville, la conversation d'un curé de village ou les plaisanteries d'un *loustic* d'arrondissement, pourquoi m'infliger, dans vos histoires, trois heures d'intimité avec ces mêmes personnages?... Vous alléguez, je le sais, l'exemple de Balzac. Encore une fois, je n'en connais pas de plus dangereux. Balzac était un magicien, et vous n'êtes pas même sorciers. Il possédait l'art ou le secret, non-seulement d'amplifier les petites choses, mais d'animer les objets matériels au point d'en

faire des êtres vivants, des acteurs de la comédie humaine, et de les unir étroitement aux existences qu'ils agitent, aux âmes qu'ils bouleversent ou aux passions qu'ils éveillent. Une fois maître de son terrain, de son sujet et de son lecteur, — et il n'y parvient qu'après d'assez longs détours, — Balzac nous entraîne, nous subjugue, nous fascine, nous force d'aller jusqu'au bout. Du moment qu'il sait rendre une collection de bric-à-brac, un rouleau d'anciennes monnaies, un essai de pierre philosophale, le bougeoir d'un chanoine ou la carriole d'une vieille fille, aussi émouvants qu'un amoureux ou une jeune première, comment s'étonner s'il nous intéresse à ses avoués, à ses notaires, à ses aubergistes, à ses usuriers, à ses revendeuses, à ses petits rentiers, à ses agents de de police et même, hélas! à ses galériens? Et cependant, même sur ce terrain, un triage est nécessaire; Balzac ne touche à la perfection, quoi qu'on en dise, que dans ses tableaux de genre. *L'Illustre Gaudissart* a soixante pages; les *Célibataires* en ont cent. J'en compte à peu près sept cents dans *Un Curé de Province* et dans *Un Miracle,* qui ne forment en réalité, qu'un seul récit. C'est une terrible différence.

Donc, M. Hector Malot doit de respectueuses actions de grâces à ce brave curé qu'il a peut-être voulu nous présenter sous un jour défavorable. C'est lui qui sauve son livre. On admire et on aime ce vaillant lutteur qui se consacre à une grande idée, s'expose, pour l'amour de son

église, à toutes les intempéries, même au blâme de son évêque, et finit par réussir à force de persistance et de courage. Si je pouvais, après cette lecture, soupçonner M. Malot d'intentions anti-cléricales, je lui dirais : Voyons, mon cher monsieur ! supposons que votre abbé Guillemittes, au lieu de se faire prêtre, fût resté dans le monde ; cette habileté et cette énergie qu'il dépense pour bâtir la maison de Dieu, il les aurait employées à bâtir la sienne. Né pauvre et plébéien, se sentant supérieur à ses égaux, entraîné par les courants révolutionnaires, il aurait voulu, à tout prix, s'élever, s'enrichir, et la liste, déjà bien longue, des laïques dont l'ambition nous a coûté plus cher que toutes les quêtes sacerdotales, se serait *guillemittée*. Mais que dis-je? Peut-être pensez-vous, en juin 1872, qu'il est nécessaire de porter une soutane pour être un intrigant. En ce cas, je n'ai qu'à me taire.

Le *Miracle* est très-inférieur au *Curé de province*. Ici, j'avoue que je ne comprends plus rien aux procédés de M. Malot. Voilà un homme de talent et de peu de foi, qui, à l'exemple de M. Gustave Droz, dans *Autour d'une Source*, prétend nous montrer comment se *fabrique* (c'est leur mot) le miracle contemporain. Or, concurremment avec ces faits surnaturels que l'Eglise n'a pas encore consacrés et qu'il est plus facile de persifler que de contredire, nous avons vu, depuis vingt ans, se propager et *florir*, sous le nom de spiritisme, tout ce qu'une imagination malade peut rêver de plus absurde. Que fait M. Malot?

Avant d'arriver à son *Miracle*, il commence par raconter en détail, sans circonstances atténuantes, un de ces prodiges de la crédulité humaine. Il met son héroïne, mademoiselle Pinto-Soulas, aux prises avec un imposteur de la pire espèce, le prétendu comte de Nedopeouskine, — un Cagliostro de pacotille, — qui lui fait accepter, aux dépens de sa raison et de sa bourse, les fables les plus extravagantes. Sous l'influence de l'abbé Guillemittes, Isabelle Pinto-Soulas était exaltée, généreuse, romanesque, intéressante. Entre les griffes de cet affreux Nedopeouskine, elle devient une sorte de *possédée* en proie à des cauchemars de mysticisme, odieusement dupée, exploitée et pillée par un misérable. Encore un pas dans cette voie de perdition, elle sera folle, laide et ruinée.

Qu'en résulte-t-il? Vous le devinez. Lorsqu'Isabelle, échappant enfin à ce Tartuffe de tables tournantes, rentre dans son beau château de la Haga et reprend son rôle de bienfaitrice et de Providence auprès de l'abbé Guillemittes et de son église, on est soulagé, on respire; elle est sauvée! Et le miracle? Voici. Son voyage à Paris, ses promenades nocturnes à la recherche du trésor de Fouquet, ses agitations et ses mécomptes de *spirite*, ont compromis la santé de Mlle Pinto-Soulas. Elle est atteinte d'un rhumatisme. Une neuvaine à Sainte-Rutilie amène une guérison, authentique pour les bonnes âmes, problématique pour Isabelle et pour le lecteur. Puis, comme il faut que la nature reprenne ses droits, Isabelle épouse

un joli garçon. Deux *bébés* naissent de ce mariage, et la grosse nourrice dit en les faisant sauter sur ses genoux : « LE V'LA, LE MIRACLE! » — c'est le mot de la fin. Autant valait ne pas commencer.

Si le roman, en parties doubles, de M. Hector Malot mérite une foule de mauvais points, signalons, en revanche, un progrès très-réel chez M. Ernest Daudet. Non pas que je veuille placer sur la même ligne ses deux derniers récits, *Fleur de péché* et le *Roman d'une jeune fille!* Celui-ci peut être mis dans toutes les mains; celui-là, ainsi que son titre l'indique, ne doit être recommandé, comme les nouvelles des journaux *bien informés*, que sous toutes réserves. Pendant les dernières années de l'Empire, les effets de la *Mal'aria* nous gagnaient de proche en proche. Le succès est un si puissant corrupteur! Il est si dangereux d'avoir à se dire que l'on a plus de talent que M. A... ou que M. B..., lesquels, à l'aide de quelques pages érotiques dans un roman au-dessous du médiocre, atteignent leur dixième ou leur vingtième édition! M. Ernest Daudet a voulu, lui aussi, avoir son Iza Clémenceau et peindre par à peu près un des épisodes de la galanterie parisienne, doublée de toile de Hollande. Mais, son talent sincèrement honnête le retenant sur cette pente glissante, il n'a pu se défendre d'un défaut de parti-pris. D'après la façon dont débute Aurélie Guéant, devenue plus tard la comtesse Sylvani, il n'y a pas de correctif possible. Il faut qu'elle person-

nifie le vice complet, le mal absolu, la perversité élevée à sa plus haute puissance ; c'est pour cela qu'il convient de laisser de pareils sujets aux gens qui spéculent sur le libertinage de leur clientèle habituelle, comme l'infâme comte Sylvani spécule sur la beauté et les fautes de sa femme. Mais, si le caractère principal manque d'unité, surtout vers la fin du récit, le chapitre de l'expiation est assez pathétique pour désarmer la critique.

Aurélie a eu une fille que l'on fait élever en Angleterre pour la dérober au spectacle des désordres de sa mère. Henriette est aussi pure, aussi chaste qu'Aurélie est pervertie. Son éducation terminée, elle revient en France, et, dans la traversée de Douvres à Calais, le hasard — cet inépuisable romancier — la rapproche d'un jeune homme riche, de haute naissance, d'une noble et gracieuse figure, dont la physionomie et le langage répondent aux plus doux rêves de son imagination virginale. Une irrésistible sympathie les attire l'un vers l'autre. Cette tendresse, ces fiançailles, ce mariage, ce serait le bonheur pour tous deux; mais Jean de Froidestrées ne tarde pas à apprendre l'impitoyable vérité. Son honneur parle plus haut que son amour; il n'existe dans sa famille que des traditions de vertu ; son père, en mourant, lui a recommandé d'épouser une jeune fille digne de lui. Il retire donc sa parole, ou plutôt Henriette la lui rend... Mais avec quels déchirements de cœur ! Quel châtiment pour la mère, qui, depuis l'arrivée de sa fille, avait

essayé de se purifier de son opprobre ! Deux mois après, sachant Henriette dangereusement malade, Jean accourt, décidé à lui sacrifier des scrupules qui n'ont pu triompher de son amour. Il est trop tard. Une éclaboussure de cette boue a suffi pour tuer la pauvre hermine. Elle meurt. Aurélie reste seule au monde, pendant que son odieux mari joue à la Bourse les bénéfices de sa honte. Cette seconde partie est touchante et charmante ; plus heureuse que l'héroïne du roman, elle obtient grâce pour les premières pages.

Je serai beaucoup moins avare de louanges pour le *Roman d'une jeune fille*, où il n'y a pas une ligne à retrancher. Les deux dates, 1770-1794, inscrites en tête du récit, nous disent assez quelles phases terribles nous allons traverser, par quels événements tragiques la destinée de nos personnages sera assombrie, menacée, brisée. C'est au château de Chamondrin, dans le pittoresque voisinage du pont du Gard, que M. Ernest Daudet a placé ses premières scènes. Enfant du Midi, il décrit d'après nature ce magnifique paysage. Il sait aussi, et il nous dit éloquemment, quels épisodes de crime et d'horreur préludèrent, dans cette partie du Bas-Languedoc, à la grande Révolution, et de quel aplomb il faut être pourvu pour oser parler de la prétendue *Terreur blanche* en face de ces atroces souvenirs de la fureur démagogique.

Je ne vous raconterai pas ce *Roman d'une jeune fille*. Je veux vous en laisser la surprise. Le personnage de

Dolorès, fille de bohême, recueillie au château de Chamondrin, si belle que nul ne peut la voir sans l'aimer, si dévouée qu'elle renonce à l'amour du noble compagnon de son enfance, si courageuse qu'elle se laisse condamner par le tribunal révolutionnaire pour sauver à la fois Antoinette de Mirandol, sa rivale, et son cher Philippe de Chamondrin, ce personnage fait le plus grand honneur à M. Ernest Daudet. A la bonne heure! voilà un livre d'honnête homme à l'usage des honnêtes femmes et des honnêtes gens ! Comme toutes ces figures sont sympathiques ! comme on se sent plus à l'aise dans cette atmosphère d'héroïsme et de vertu que dans les serres-chaudes du vice parisien ! Le style de M. Ernest Daudet s'est élevé avec son sujet. Encore un roman comme celui-là, et j'espère bien qu'il sera délivré d'une *scie* que sa tendresse fraternelle accepte d'ailleurs avec une résignation charmante. Il est de mode, en effet, dans un certain groupe littéraire, de représenter l'auteur de *Fleur de péché*, du *Roman d'une jeune fille*, du *Missionnaire*, comme réservé au modeste rôle de Thomas Corneille et de Paul de Musset en regard de leurs illustres frères. Je ne demande pas mieux que de ranger M. Alphonse Daudet, *junior*, parmi les exquis et les délicats ; mais j'attends encore le chef-d'œuvre qui doit faire concurrence au *Cid* et à *Rolla*[1].

1. L'*Arlésienne*, jouée le 30 septembre, n'a pas encore tranché la question.

D'une part, je vois beaucoup moins que Pierre et Alfred; de l'autre, beaucoup plus que Paul et que Thomas.

Doit-on classer M. Louis Dépret parmi les romanciers? Assurément *Reine Planterose*, la *Fraynoise*, sont préférables, dans leur sveltes et libres allures, aux longs récits où se complaisent les lecteurs de feuilletons. Pourtant, chez M. Louis Dépret, le fantaisiste, le moraliste aimable, tour à tour mélancolique et enjoué, tient plus de place que l'inventeur. Son esprit est à Paris, son cœur est en province. *Reine Planterose* nous offre un joli tableau de mœurs lilloises qui se recommande par un sentiment très-vif et très-vrai de la couleur locale. On dirait une toile flamande, un intérieur bourgeois où le peintre aurait placé sur le premier plan de bonnes figures de sa connaissance. Un rayon d'idéal éclairerait cette scène paisible. Derrière les marchands et les bourgmestres, apparaîtraient deux gracieux et poétiques visages de fiancés ou d'amoureux. *La Fraynoise* est l'élégie des premières amours, variation originale sur un vieux thème, relevée par une foule de détails qui ajoutent à l'intérêt romanesque. L'inspiration de M. Louis Dépret a des ailes d'abeille; elle en a aussi l'aiguillon, et je n'en voudrais pour preuve que les *Pensées détachées* que le spirituel écrivain publie à la fin de chacun de ses volumes, sous le titre de l'*Album de Karl*. Il y a dans la plupart de ces *pensées*, fines, ingénieuses, piquantes, le germe d'un roman ou d'une comédie. En voici trois ou quatre cueillies au hasard:

« — A Paris, l'homme fait la position; en province, la position fait l'homme. »

« — Deux sortes d'hommes nous sont agréables; ceux qui ne se plaignent pas, et ceux qui nous écoutent nous plaindre. »

« — Le danger fait rarement la crainte ; la crainte fait toujours le danger. »

« — Ce n'est pas dans le monde un empêchement que d'être *vide*, pourvu qu'on ait l'air d'être *fermé*. »

« — On ne sait si l'on a été brave que le lendemain, et quelquefois on est bien enchanté de l'apprendre. »

« — Il y a des âmes qui ne sont pas dignes du malheur. »

Comme c'est vrai ! Et Dieu veuille que notre pauvre France de 1872 n'ait pas une de ces âmes-là !...

XI

ÉMEUTES, INVASION, VOYAGE[1]

Août 1872.

Pas n'est besoin d'abuser des analogies pour découvrir d'étroites parentés entre les émeutes révolutionnaires que M. Amédée Achard retrace avec toute l'éloquente exactitude d'un témoin, et les pages les plus douloureuses de cette invasion que M. Ludovic Halévy retrouve dans ses souvenirs d'hier, dans ses tristesses d'aujourd'hui.

Une nation qui ne sait pas garder son gouvernement et qui met tout son esprit à le renverser, doit se heurter tôt ou tard à une dictature. Une dictature qui ne peut pro-

1. MM. Amédée Achard, Ludovic Halévy, Frédéric Béchard.

longer son règne qu'à travers une série d'expédients et de hasards, doit tôt ou tard livrer à la guerre étrangère le pays où elle a vainement cherché des conditions de durée. Un peuple enfin, qui a usé contre ses propres institutions, c'est-à-dire contre lui-même, toutes ses facultés de résistance, toutes ses forces matérielles et morales, ne les retrouve plus quand il s'agit de combattre et de repousser ses véritables ennemis. La Révolution, passée à l'état chronique, est le contraire du patriotisme ; elle remplace le sentiment collectif d'amour pour le pays, de dévouement à sa grandeur, à son honneur, à son salut, par le sentiment personnel qui préfère l'individu à la nation, le parti à la patrie, la passion égoïste de l'ambitieux, du factieux ou du sectaire aux grands devoirs du citoyen. A présent que nous sommes éclairés par le malheur et que nous pouvons, à cette lugubre clarté, compter les étapes de la route parcourue depuis quarante-deux ans, il nous est permis de dire en guise de conclusion logique : Les insurrections devaient aboutir à l'invasion ; chaque émeutier était d'avance doublé d'un Prussien.

Mais n'insistons pas trop sur la *philosophie*, ou, si l'on veut, sur le sens historique et politique de ces deux sujets, — Révolutions et Invasion, — qui se tiennent par tant de liens. Ce serait peut-être rendre un mauvais service aux spirituels auteurs des deux livres. Ce serait faire croire que leurs souvenirs et leurs récits nous laissent assez de sang-froid pour moraliser, et que, au lieu de suivre MM. Amédée

Achard[1] et Ludovic Halévy[2], de marcher et de nous émouvoir avec eux à travers les rues obstruées de barricades ou les provinces désolées par la guerre, nous aimons mieux grouper à notre aise les réflexions, les rapprochements et les parallèles qui vont et viennent sans cesse de ces journées de délire à ces journées de deuil, de ces dates révolutionnaires à ces dates funèbres.

Or, il n'en est rien. A peine avez-vous touché aux premières pages de ces souvenirs si vrais, si vivants, où remuent les pavés, où piaffent les chevaux, où hurle la *Marseillaise*, où grondent les canons, où rugissent les mitrailleuses, où brûlent les palais et les villages, où Bismarck donne la réplique à Blanqui, où passent à l'horizon, dans un sinistre pêle-mêle, tantôt les furies de la guerre civile, tantôt les attelages de l'artillerie prussienne, vous êtes pris, ou, comme on dit en argot de théâtre, *empoigné*. Qui pourrait résister à l'émotion communicative d'Amédée Achard, témoin ou acteur de ces drames de la rue où il apporta d'abord ses illusions de jeune homme, et qu'il a fini par juger avec l'énergique droiture de son âme si profondément française? Comment ne pas reconnaître, nous ses contemporains ou ses aînés, nos impressions dans les siennes, nos souvenirs dans les siens?

1. *Souvenirs personnels d'émeute et de révolution.*
2. *L'Invasion, souvenirs et récits.*

Nous aussi, à peine sortis du collége, nous assistâmes à cette révolution de juillet dont le contre-coup allait le surprendre à Marseille. L'éducation universitaire avait fait de nous des *libéraux lettrés*, des bacheliers fort enclins à croire que les professeurs et les journalistes d'alors seraient des ministres supérieurs à MM. de Villèle et de Corbière, parce qu'ils parlaient un langage plus académique. Pour le dire en passant et entre parenthèses, cette infiltration de la littérature dans la politique, ce penchant à couvrir de fleurs de rhétorique le serpent révolutionnaire, a figuré dès le début, sous des formes diverses, parmi les maladies morales qui ont faussé notre jugement, émoussé nos facultés actives et ouvert tour à tour la France, au dedans et au dehors, à l'insurrection et à l'invasion. L'impopularité de M. de Villèle fut notamment une des erreurs et une des hontes de cette époque, destinée à perdre, par sa faute, les biens qu'elle ne sut pas apprécier. Nous laissions chansonner et vilipender ce grand ministre dont le nom signifie prospérité, habileté, économie, restauration des finances, art de féconder les millions, d'assurer le crédit et de relever la fortune publique, comme l'Empire et ses suites ont eu pour synonymes ruine, débâcle, gaspillage, dette centuplée, art dictatorial et républicain de fondre les milliards ou de les verser dans l'escarcelle germanique. O fatale ingratitude des sociétés heureuses ! Les satires et les épigrammes pleuvaient comme grêle, et, le lendemain de la première représen-

tation de *Léonidas*, tragédie *libérale* de Pichald, nous fîmes circuler sur nos bancs de lycéens beaux-esprits le quatrain suivant :

> Du grand Léonidas et du petit Villèle,
> Amis, voici le parallèle ;
> L'un mène ses trois cents à l'immortalité ;
> L'autre ses trois pour cent à la mendicité.

Le trois pour cent ! la plus merveilleuse opération financière, le plus beau poëme chiffré qui ait jamais réconcilié le présent avec le passé, la nouveauté avec la tradition, la liberté avec le pouvoir, le dépossédé avec l'acquéreur, le capital avec la terre ! Le point de départ de cet accroissement de richesse que Ledru-Rollin et Louis Blanc, Morny et Fould, Picard et Ferry, Jourde et Raoul Rigault, Bismark et Manteuffel, n'ont pas encore réussi à épuiser jusqu'au fond !

Quoi qu'il en soit, le temps s'écoule; nous passons vite de Marseille à Paris et de la Révolution de 1830 aux émeutes qui agitèrent le règne de Louis-Philippe, comme autant de présages, d'expiations et de menaces. Mais déjà le jeune écrivain s'est ravisé ; malgré les difficultés de ses débuts littéraires, un infaillible instinct lui dit qu'il est de ceux qui n'ont pas besoin de bouleversement social pour conquérir la place due au talent et au travail. « En pleine » paix, dit-il, une poignée d'hommes, pris dans les rangs » des sociétés secrètes, troublaient le repos d'une grande

» ville, attaquaient des postes isolés, et faisaient couler le
» sang... Ils combattaient pour leurs convictions, disait-
« on; mais toutes les convictions ont-elles le droit de
» tuer? »

Leurs convictions! Nous savons aujourd'hui ce qu'elles valent — et ce qu'elles coûtent.

Tournons la page; nous voici en présence de la Révolution de février ; ici les souvenirs de M. Amédée Achard serrent de plus près cette histoire au jour le jour, qui se fait sur le boulevard ou le trottoir, avant de subir la grande transformation historique. Le fougueux écolier de Marseille, le jeune débutant du *Vert-Vert* et de la petite presse, a franchi les premiers échelons de la célébrité et du succès. On le connaît, on l'estime, on compte avec lui. La voilà au premier rang des défenseurs de l'ordre pendant ces journées shakspeariennes qui portent l'étiquette du 17 mars, du 16 avril, du 15 mai, où le grotesque se mêlait encore au terrible, jusqu'à ce que la tragédie, lasse d'attendre, se fît, dans les journées de juin, la part du lion ou du tigre. Nulle part peut-être Amédée Achard n'a été mieux inspiré, mieux servi par sa mémoire, plus émouvant, plus ému, plus vrai, que dans cette partie de son livre; nous pouvons le louer avec d'autant plus de certitude, que nous avons vu ce qu'il raconte, et que nous étions durant cette crise sanglante, bien près de lui, à la porte Saint-Denis, au carrefour de la rue Lafayette, au clos Saint-Lazare, sur les marches de Saint-Vincent-de-Paul.

Comme il a bien observé, jusque sous le feu des insurgés qui furent un moment maîtres de sa vie ! Comme il sait rester Parisien, tout en retraçant ces cruelles scènes qui donnent envie de haïr le Paris de 1848, comme le Paris de 1871 ! Avec quelle justesse d'aperçus il échelonne les faits isolés, les épisodes hideux ou risibles, les variations de la foule éternellement partagée entre un bon mouvement et une passion mauvaise ! Avec quelle sûreté de coup d'œil il suit l'effroyable *crescendo* des insurrections victorieuses, enchérissant l'une sur l'autre, s'envenimant à mesure qu'elles se répètent, commençant, en juillet 1830, par des semblants de générosité et d'équité populaire, finissant, en mai 1871, par l'assassinat, le massacre et le pétrole ! On ne saurait lire sans attendrissement le chapitre où il raconte comment son jeune frère fut blessé à ses côtés, et par quelles angoisses il fallut passer pour l'arracher aux émeutiers de la Chapelle-Saint-Denis, accepter pour cortége et pour protecteurs ceux-là même qui avaient tiré sur lui, et le rapporter sur un brancard jusqu'à la rue Navarin.

Encore un pas, et la révolution démocratique et sociale se formule dans un coup d'Etat ; abdication apparente qui n'est qu'une métamorphose ! Le 2 décembre, ce n'est pas, comme tant de gens ont voulu le croire, le triomphe du principe d'autorité sur l'esprit de désordre ; c'est la démocratie révolutionnaire, se sentant momentanément trop faible pour vaincre la société en éveil, prenant le

césarisme pour son fondé de pouvoirs, et lui confiant le soin de préparer son avénement définitif; soin dont il s'est beaucoup mieux acquitté que de la gestion de nos finances, de l'organisation de notre armée et de la défense de nos frontières. Résumons ces deux dates que l'histoire ne séparera pas, 2 décembre 1851 et 4 septembre 1870, par ces lignes si vraies de M. Amédée Achard :

— « Ce n'est pas là un des moindres reproches que, dans mon indignation, j'adresse aux hommes qui ont accepté la responsabilité du 4 septembre, qu'ils ont amené une foule d'honnêtes gens à regarder avec des yeux moins chargés de colère le gouvernement issu du coup d'Etat... »

Hélas ! au moment où Amédée Achard aborde cette dernière phase de ses souvenirs, qui lui arrache une prophétique parole : « La curée n'était-elle pas derrière la catastrophe ? » — au moment où il assiste au spectacle de cette agonie d'une grande ville et d'un grand pays, ensanglantée par des scélérats, la France est déjà en proie à l'INVASION ; nous n'avons qu'à ouvrir le livre de M. Ludovic Halévy pour nous rendre bien compte de ces calamités en parties doubles ; ici l'exploitation de la défaite par les vétérans et les volontaires de l'émeute, dont les chefs et les premiers rôles s'improvisent ministres, tandis que les comparses, les oubliés, les faméliques, les enfants perdus de l'insurrection parisienne, se réservent pour le dénouement de la tragédie communiste ; là, l'ennemi avançant toujours, quelques succès partiels ne ser-

vant qu'à rendre plus poignante la déroute du lendemain ; un désarroi inouï, des souffrances inexprimables, aggravées par les précoces rigueurs de l'hiver ; la guerre vue de près, dans son déshabillé lugubre, sans aucun de ces appareils historiques qui altèrent la vérité des détails sous prétexte de grouper et d'étudier l'ensemble.

Pour nous raconter Frœschwiller, Forbach, Gravelotte, Sedan, pour nous faire voyager avec lui de Tours à Vendôme et d'Etretat à Rouen; pour nous promener des glorieuses misères de Villersexel à la grille dorée du parc de Chislehurst dont les magnificence contrastent avec les ruines fumantes des Tuileries et de Saint-Cloud, M. Ludovic Halévy ne monte pas sur cet observatoire d'où l'on embrasse un immense horizon, mais où l'on n'aperçoit les événements qu'à l'aide d'une lunette d'approche. Si vous avez lu ou relu l'*Enlèvement de la Redoute*, de Prosper Mérimée, vous pouvez vous faire une idée de cette manière simple, vive, rapide, saisissante, de cette intervention du narrateur dans l'épisode qu'il raconte, non pas pour s'en faire accroire ou devenir le héros de sa propre histoire, mais pour être plus vrai et nous donner à tous la sensation de cette réalité qui l'a ému, brisé, déchiré, meurtri.

Afin d'être plus sûr de la fidélité de ses récits, M. Ludovic Halévy a pris pour collaborateurs anonymes des hommes dont nul ne saurait récuser le témoignage ; car ils lui ont parlé sans préoccupation d'écrivains ou d'artistes,

sans s'inquiéter d'arranger ou d'idéaliser leurs souvenirs, sans autre passion que celle de la vérité qu'ils retrouvent dans les larmes de leurs yeux et le sang de leurs blessures, — « témoins honnêtes, sincères, désintéressés, détachés de toute passion politique... » — « Ce qu'ils m'ont raconté, nous dit le spirituel auteur de l'*Invasion*, moi, avec autant de fidélité et de simplicité que possible, je l'ai écrit. »

Ajoutons pourtant, — et ce n'est pas une critique, au contraire ! — que la physionomie si parfaitement parisienne de M. Ludovic Halévy se trahit ou se laisse entrevoir dans la plupart de ces pages dictées ou copiées d'après des témoins oculaires. Comme les secrétaires qui ont plus d'esprit que leurs maîtres, il y a mis du sien, et du meilleur, tout en s'inspirant d'émotions et d'impressions qui n'étaient pas siennes. C'est là l'unité de son livre, au milieu de ces scènes diverses qu'il réussit à s'approprier en se bornant à les transcrire. Observateur pénétrant, *humorist* de bon aloi, fantaisiste à ses heures, habitué à relever d'un grain de raillerie ou de malice le spectacle des tristesses humaines, il se fait sa part dans ce sinistre chaos où la comédie glane çà et là quelques parcelles de son bien, confondues avec des épaves et des débris. Cette INVASION si soudaine et si implacable, cette guerre qu'une semaine suffit à convertir en débâcle, cette partie perdue dès les premiers coups et où nous semblions avoir fait le jeu de nos adversaires, toute cette lamentable épopée de

l'imprévoyance, de la stupeur, de l'indiscipline, du désordre et de la défaite, ne va pas sans un accompagnement d'épisodes et d'anecdotes qui amènent parfois un sourire aux lèvres, pendant que le cœur est déchiré. Sourire amer ! douloureuse leçon ! Les généraux sont insuffisants à leur tâche ; les troupes se croient trahies ; des méfiances funestes se glissent entre l'échec subi et le malheur prévu. Des habitudes de mollesse prétorienne persistent dans cette défaillance du véritable esprit militaire. Sardanapale se fait complice de Varus : « Mes bagages, monsieur ? Que sont-ils devenus, mes bagages ? Vous ne vous êtes donc pas occupé de mes bagages ? » dit un général à son aide de camp avec un accent de fureur, peu d'heures avant la capitulation de Sedan.

Quand les chefs en sont là, quand aucune précaution n'est prise, aucun soin donné aux détails matériels ; quand les soldats, dès les premiers jours, manquent de munitions, de chaussures, de pain ; quand rien ni personne ne se trouve aux rendez-vous assignés ; quand les destinées d'une armée et d'un peuple sont livrées à l'aventure, comment s'étonner que les soupçons les plus insensés et les plus stupides se propagent dans les masses ? Lisez, dans le livre de M. Ludovic Halévy, le chapitre intitulé : *Rouen*. Qu'il est amusant ! dirais-je, si ce mot, appliqué à de pareils souvenirs, ne ressemblait à une offense : « Trahison ! trahison ! Ce mot là met tout le monde d'accord. La France a été vendue aux Prussiens. Trochu avait reçu 30 millions

de Bismark... Il en avait gardé vingt pour lui et distribué dix à ses mobiles bretons, qui massacraient le peuple, etc. » Ainsi de suite. Hélas ! ces folies avaient cours, au même moment, dans nos campagnes. Pour nos paysans, qui se refusaient à comprendre les vraies causes de nos désastres, cette guerre n'était qu'une trahison gigantesque. Tout le monde y avait mis la main, l'évêque, le curé, le gentilhomme, le propriétaire, le général, l'officier. Ainsi, grâce à certaines dispositions de l'esprit populaire où se reconnaissent à la fois les influences du césarisme et la perversité démagogique, cette guerre néfaste, non contente de détruire, a démoralisé.

En résumé, on ne saurait lire le volume d'Amédée Achard, sans se dire à chaque ligne : « Comment quelque chose d'honnête, de bon, de stable, pourrait-il sortir, sous forme ou étiquette de République, de cette série d'agitations populacières qui vont toujours en s'envenimant, et que surexcitent à leur profit de misérables ambitieux sans patriotisme, sans idées politiques, sans talent et sans vertu ? Comment la santé ou même la convalescence pourrait-elle être le dernier mot de ces redoublements d'accès de fièvre ? »

Et, d'autre part, il est impossible de lire l'ouvrage de M. Ludovic Halévy, sans répéter, à chaque page : « Comment de pareils malheurs ont-ils pu laisser à ceux qui n'avaient su ni les prévoir ni les conjurer, quelque espérance de retour ? Par suite de quel aveuglement ou

de quelle gageure les hommes qui sont cause que de telles souffrances ont été subies, que ces flots de sang ont rougi la neige, que ces décombres se sont entassés, que ces milliards se sont engloutis, que ces ignominies se sont ajoutées à ces catastrophes, que notre pauvre France n'a plus été, pendant six mois, qu'un suaire, une proie et une ambulance, peuvent-ils croire à une chance sur mille d'être rappelés par leur victime ? »

Ceci suffirait à vous recommander cette double lecture, alors même qu'elle ne serait pas, en dehors de toute réflexion et de tout enseignement, plus intéressante qu'un roman, plus dramatique qu'un drame.

Mais enfin il ne serait pas bon de se repaître sans cesse de ces impitoyables images. Quelle que soit leur puissance sur nos âmes, si enclins quo nous soyons à nous y absorber, à faire de notre douleur même je ne sais quel mystérieux attrait qui nous y ramène, il sied de leur échapper parfois et de s'en distraire, ne fût-ce que pour nous apaiser, nous recueillir, reprendre nos forces de résistance et éviter ce que j'ose appeler la migraine du désespoir, le vertige qui rend impossibles la lutte, le travail et la revanche. Ecrites et publiées d'abord, quelques mois avant la guerre, les *Notes de Voyage de Paris à Constantinople*, par Frédéric Béchard, nous offrent justement ce que nous devons chercher pour nous dérober à l'idée fixe de nos malheurs sans recourir aux fictions ou aux futilités romanesques. On dirait que l'auteur

a prévu le moment où paraîtrait son livre, qu'il s'est interdit d'avance ce qui pourrait le surcharger et le ralentir. Bien que doué de remarquables facultés descriptives, il n'a voulu s'arrêter et décrire qu'avec une sobriété dont ses devanciers ne lui avaient pas donné l'exemple. Un trait net, juste, lestement enlevé, des croquis qui évitent d'être des tableaux, un carnet qui refuse d'être une palette, telle est l'impression que l'on garde de ce récit aux allures franches, vives, naturelles, où se succèdent les aspects du paysage, les silhouettes de la société Viennoise, les légendes du Tyrol et de la Bohême, les souvenirs des anciens temps, les conquêtes des temps nouveaux, en attendant l'arrivée à Constantinople, qui est le but du voyage.

Là, sans imiter personne, sans grossir le ton, tout en ramenant *à la vérité vraie* les exagérations pittoresques des fanatiques de l'Orient, Frédéric Béchard nous en rend à merveille le sentiment, la physionomie, la couleur, le peu d'originalité que lui ont laissé les importations européennes. Sultan blasé, femmes voilées, derviches tourneurs et hurleurs, musique turque, soleil couchant à l'horizon du Bosphore, incendies traditionnels, parties de chasse, promenades sur l'eau, résistances ou concessions musulmanes à notre civilisation moderne, autant de jolies pages, d'amusantes esquisses; l'auteur sait les entremêler — toujours à propos — de réflexions assez justes et assez sages pour intéresser les lecteurs les plus sérieux et rat-

tacher ses notes de voyage à un ensemble de vues sur l'état de l'Europe et la politique des principales puissances. Mais l'espace me manque, et je veux finir par quelques lignes qui porteront bonheur au livre.

Frédéric Béchard est à Vienne, bien près de Frohsdorf. Il se hâte de franchir cette petite distance; laissons-le parler : « J'ai trouvé un homme agile, alerte, de taille » moyenne, à la barbe taillée en pointe, au regard limpide » et loyal, aux yeux fendus comme ceux d'Henri IV, » dont il est le portrait vivant. D'une extrême vivacité » d'esprit, d'une grande gaieté de caractère, il aime à » parler de Paris, et il en parle en homme qui n'aurait ja » mais cessé de l'habiter. A l'Académie française, la » langue n'est pas plus correcte ; à la Comédie-Fran- » çaise, l'accent n'est pas plus pur. C'est un phénomène » véritable que cette pureté d'accent et de langage chez un » prince qui a quitté la France à l'âge de dix ans... Sa » bonté est proverbiale à dix lieues à la ronde ; les pay- » sans l'adorent... etc. »

J'abrége, forcément et à mon grand regret. Maintenant, comment ai-je été amené à placer ce délicieux portrait en regard des pages navrantes qui nous retracent les excès de la RÉVOLUTION, les fureurs de l'ÉMEUTE, les douleurs de l'INVASION ? L'arc-en-ciel, s'il savait parler, vous le dirait peut-être; moi, je ne vous le dirai pas.

XII

NOS CONSOLATEURS[1]

I

Septembre 1872.

L'optimisme est impatientant, mais le pessimisme est stérile. Dans la situation où nous ont placés nos malheurs, il y aurait peut-être tout autant de danger à représenter comme impossibles la réhabilitation et l'espérance, qu'à vouloir nous donner le change, par d'absurdes flatteries, sur nos humiliations et nos fautes. L'homme, le Français surtout, est ainsi fait, dans sa force et dans sa faiblesse, que, même coupable et déchu, il peut encore beaucoup pour le bien si on le relève à ses propres yeux, et que, si on aggrave en lui le sentiment de l'irréparable, il trouve une

1. M. Ernest Legouvé. *Conférences Parisiennes.*—M. Alexandre Piédagnel, *les Ambulances de Paris.*

sorte de sauvage plaisir à se précipiter au delà de son infortune et à exaspérer ses plaies. Si nous nous enfermons obstinément dans la pensée des désastres d'hier, des périls de demain, cette espèce d'*obsession* achève de nous abattre ou de nous aigrir. Ne peut-on pas faire jaillir du fond même de ces calamités quelques idées plus consolantes, quelques souvenirs moins désolants? N'a-t-il pas existé des lueurs dans ces ténèbres, une oasis près de ces cavernes de bêtes fauves et de bandits, une source d'eau vive au milieu de ces sables brûlants, une fleur sur ces décombres, un rayon du ciel dans cet enfer? La Commune a eu ses pétroleuses; le siége de Paris n'a-t-il pas eu ses infirmières, ses sœurs de charité, ses anges gardiens? Les douleurs de la France ont été envenimées par d'horribles conflits, des discours incendiaires et des paroles insensées; n'ont-elles pas inspiré quelques-uns de ces accents qui rassérènent l'esprit et raffermissent le cœur? Le génie de notre chère patrie peut se voiler; il ne peut pas périr; je ne l'admire qu'avec méfiance quand il brasse les milliards et déguise ses misères sous une prospérité d'*emprunt;* mais je l'admire et je l'aime sans réserve, quand il sauve du naufrage ses qualités les plus essentielles et les plus charmantes; la grâce, la bonne humeur, la verve facile, l'enjouement aimable, la résignation courageuse, le patriotisme sans emphase, l'appel à ces sentiments généreux dont le réveil pourrait nous rendre tout ce que nous avons perdu.

Nous voici bien près des *Conférences parisiennes* de M. Ernest Legouvé; un de ces livres qu'il est bon de lire lorsqu'on est tenté de désespérer. Rien ne convient mieux au talent souple, fin, varié, expansif, de M. Legouvé, que la Conférence. Moins familière que la causerie, moins solennelle que le discours, forcée d'être intéressante pour qu'il lui soit permis d'être instructive, elle ne saurait se passer de certaines coquetteries de mise en scène, où excelle l'auteur dramatique, surtout s'il y ajoute les séductions du geste et de la voix, de l'expression et du débit. Il parle seul, et pourtant il réussit à se mettre en contact si intime avec son auditoire qu'il y a des moments où ses paroles ressemblent à un dialogue et où celui qui l'écoute a l'air de le compléter. Dans cet échange amical de sentiments et d'idées, chaque mot porte, chaque réticence a sa valeur, chaque nuance concourt à l'effet général; nous devinons ce que l'orateur sous-entend; nous comprenons ce qu'il souligne; nous croyons avoir pensé ce qu'il dit, et il nous arrive parfois, après qu'il a parlé, de nous étonner d'avoir tant d'esprit.

Est-ce la physionomie *collective* du conférencier, est-ce M. Legouvé que je viens de peindre? En vérité, je n'en sais rien, tant les conditions du genre se confondent avec les mérites du livre! Ce livre se divise en deux parties bien distinctes, séparées, hélas! par une date plus terrible et plus vaste qu'un abîme. Les premiers chapitres sont antérieurs à la guerre, et n'ont pourtant rien perdu

de leur intérêt. Le volume s'ouvre par une conférence intitulée la *Femme en France au dix-neuvième siècle.* Avons-nous besoin de revenir sur des publications récentes, de citer M. Dumas fils ou M. Emile de Girardin *père,* pour prouver que ce sujet attrayant et alarmant, insoluble et inépuisable, résiste aux révolutions et survit aux dynasties? Est-il nécessaire d'ajouter que nul, mieux que M. Legouvé, n'a qualité pour plaider la cause de cette gracieuse moitié du genre humain, qui perdrait peut-être plusieurs de ses priviléges, si elle s'appropriait les nôtres? Lorsqu'il entreprend ou recommence ce plaidoyer, l'auteur de l'éloquente *Histoire morale des Femmes* peut s'appliquer à lui-même un vers qui lui rappelle un de ses plus légitimes succès de théâtre:

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Quiconque professe le culte de la femme, c'est-à-dire, — entendons-nous bien! — quiconque la place si haut dans ses sympathies et dans son estime qu'il ne pourrait, sans ridicule, se croire son supérieur, n'a rien de mieux à faire qu'à *déléguer* M. Legouvé sur tous les points de ces questions délicates où la comédie usurpe sa part, où le roman réclame la sienne, où le drame déchaîne ses ouragans et ses foudres, où notre vieil esprit gaulois résiste aux réformes sérieuses, où les raisonnements les plus graves risquent d'être accueillis par des sourires,

et où l'on se trouve parfois dans cette singulière alternative, d'offenser en ne respectant pas assez, et de déplaire en respectant trop. « Les femmes, a-t-on dit, préféreront toujours un détracteur passionné comme Jean-Jacques à un panégyriste glacial comme Thomas. » — Ici, leur préférence, ou plutôt leur gratitude, ne saurait être douteuse; M. Legouvé revendique les droits, décrit les misères, assigne la place définitive de la JEUNE FILLE, de la MÈRE, de l'ÉPOUSE, avec une chaleur de conviction, une émotion communicative, un mélange de tendresse, de respect et de pitié, qui doivent triompher de toutes les ironies et de toutes les routines. Nul n'est plus capable de rajeunir et de remettre à la mode ce doux mot de *sensibilité* que nous avons laissé tomber en désuétude au profit de la *sensation*; bizarre contradiction de l'orgueil moderne, qui supprime le sentiment en l'honneur des sens, et sollicite les nerfs au lieu de parler au cœur, à l'imagination et à l'âme !

On peut donc confier sans crainte à M. Legouvé cette tâche touchante et sacrée de restituer à la femme le rang qui lui appartient. Elle ne périclite pas entre ses mains, et, si l'on remarque çà et là une nuance d'exagération permise à tout avocat, je vous défie de découvrir, dans ces nobles pages, un seul de ces traits *hasardés* qui gâtent tout en pareille matière. Ils font l'effet d'une dissonance dans une symphonie, d'une grimace sur un visage, d'un blasphème dans une prière, d'un quolibet dans un ser-

mon, d'une guirlande de roses sur un bonnet de prédicateur, d'une tache de vin sur une robe blanche, d'un coup de poing sur une sensitive et d'une jarretière sur une statue.

J'éprouve quelque embarras à vous parler de l'*Histoire d'une grande âme*, magnifique hommage rendu par M. Legouvé à la mémoire de Jean Reynaud, son ami. Ce chapitre ou cette conférence nous maintient en plein idéal, et l'idéalisme qui s'égare vaut mieux que le sensualisme qui se repose. A Dieu ne plaise que je révoque en doute une seule des grandes qualités attribuées à l'auteur de *Terre et Ciel* par l'éminent conférencier ! Les détails de sa vie privée, ses voyages, ses actes de dévoûment et de vertu républicaine, le roman un peu tardif, mais délicieux, qui lui donna vingt ans de pur bonheur, tout cela est raconté d'une façon exquise, sans que l'on puisse chicaner un moment M. Legouvé, qui trouve moyen de joindre beaucoup de sincérité à un peu de mise en scène. Prenons garde pourtant ! si nous allons au fond, n'est-il pas nécessaire de présenter quelques objections, d'exprimer quelques inquiétudes ? Grande âme, soit ! mais les grandes âmes, ou, pour parler plus modestement, les âmes d'élite assument une responsabilité bien grave, lorsque, au lieu de se ranger parmi les forces sociales dans les temps troublés, elles cherchent à propager des doctrines, que dis-je ? des chimères, dont usent et abusent les âmes vulgaires pour bouleverser le monde. Jean Reynaud

fut saint-simonien ; — dans un sens plus spiritualiste, je le sais, que le *Père* Enfantin ; mais enfin on a le droit de se demander aujourd'hui si cette secte essentiellement matérialiste n'a pas largement contribué à préparer tout à la fois la dictature et le socialisme, l'Empire et la Commune. Il n'est pas moins permis de s'étonner que M. Legouvé puisse admettre les circonstances atténuantes en faveur de cette doctrine dont le premier soin était de profaner la plus douce et la plus chère de ses religions, la religion de la femme. Poursuivons : Jean Reynaud, après la révolution de février, s'identifia, pour ainsi dire, avec ce triste ministère Carnot auquel je vais faire, à un quart de siècle de distance, une bizarre querelle. Républicain, M. Legouvé ne paraît pas lui en vouloir ; royalistes, nous avons peine à lui pardonner d'avoir fourni à la *réaction* d'alors son premier grief, son premier chef d'accusation contre la République de 1848, qui n'était pas le beau idéal des gouvernements, mais qui nous semble aujourd'hui un rêve d'or, un paradis fénélonien, si nous la comparons à celle du 4 septembre. Ses promoteurs, ses héros s'appelaient Lamartine, François Arago, Lamennais, Marie, Cavaignac, Armand Marrast, Lamoricière ; ceux d'à présent s'appellent ou se sont appelés Rochefort, Gambetta, Ferry, Tirard, Millière, Delescluze, Glais-Bizoin, Challemel-Lacour, Duportal, Mottu. M. Crémieux seul est sur les deux listes ; franchement, il ne les embellit pas.

Là doivent s'arrêter mes remarques chagrines sur la

vie active de Jean Reynaud, puisqu'il est, malheureusement, mort trop tôt pour assister à l'aurore du beau jour dont nous savourons les lendemains. J'ignore quelles eussent été ses impressions personnelles ; mais, en songeant à ses deux principaux ouvrages, je ne puis m'empêcher de penser qu'il lui aurait fallu un bien énergique effort pour y découvrir quelque chose qui nous rapprochât du *Ciel,* qui fût utile à la *Terre* et qui continuât l'*Esprit de la Gaule.*

Comme penseur ou philosophe, Jean Reynaud ne m'inspire pas beaucoup plus de sécurité. Je le vois d'abord directeur de l'*Encyclopédie nouvelle*, où il eut, si j'ai bonne mémoire, pour collaborateurs habituels, Buchez, le plus honnête homme du monde, mais dont le début dans la vie publique fut un prodige d'irrésolution et d'impuissance ; — et Pierre Leroux, qui, moins heureux que bien d'autres de date plus récente, périt par le ridicule, dès qu'il put dérouler son *circulus* et sa *triade*. Dans l'ensemble de son œuvre, voici l'idée approximative que je me suis faite de Jean Reynaud et de ses doctrines. Il est en somme un mystique : car, sans m'arrêter aux classifications philosophiques, je qualifie de mystique l'homme qui, repoussant avec horreur le panthéisme et l'athéisme, refusant de se plier au *joug léger* de l'Evangile, aspire et parvient à se faire de sa propre pensée une religion individuelle, au delà du vrai et du possible ; religion qui lui suffit s'il a l'âme haute et la conscience droite, qui peut

même lui attirer quelques honorables prosélytes, mais qui, si elle essaie de se communiquer aux multitudes, n'évite d'être dangereuse qu'en restant inapplicable. Or le mysticisme, même de bonne foi, peut produire des conséquences aussi fâcheuses que les erreurs plus grossières. Il demande trop à notre faiblesse pour tout obtenir; en ne songeant qu'au superflu, il néglige le nécessaire. Il crée autour de soi une température factice où croissent les plantes vénéneuses, où dépérit le bon grain, où se déplacent le bien et le mal, où l'orgueil surexcité fait souvent cause commune avec les plus basses convoitises. Jamais le vieux proverbe, *les extrêmes se touchent*, ne fut mieux justifié que sur cette pente glissante qui ne nous élève au-dessus de la nature que pour nous précipiter au-dessous de l'humanité. Une fois qu'il s'est substitué aux croyances plus humbles, mais plus solides, qu'il s'est élu lui-même son législateur et son arbitre, il met dans sa loi ce qui lui plaît. Il devient un privilégié, un irresponsable, à qui ses familiarités avec Dieu permettent de traiter de haut les règles de la morale bourgeoise. « Ni ange, ni bête ! » a dit Pascal. Le mystique, ou, pour revenir encore plus près de Jean Reynaud, l'homme vertueux, savant, énergique, austère, éloquent, inspiré, qui s'absorbe trop dans sa doctrine personnelle, est un ange exposé à enfanter beaucoup de bêtes. Reynaud en a-t-il engendré beaucoup? Je l'ignore; il n'a jamais été très-populaire, et, d'ailleurs, dans le nombre, on ne s'apercevrait pas de l'appoint.

Je rencontre dans ce chapitre, si intéressant d'ailleurs, un nom que je ne puis passer sous silence : « J'ai entendu, nous dit M. Legouvé, le vieux Lakanal parler à quatre-vingt-quatre ans sur la tombe de Geoffroy Saint-Hilaire... Dans son discours écrit revenaient naturellement les souvenirs des guerres de la République... Eh bien, partout où se trouvait sur le manuscrit le mot *Prussien*, l'impétueux vieillard avait ajouté en marge à l'encre rouge quelque nouveau terme de colère, quelque mot d'indignation et de défi... »

Très-bien ! Mais qu'aurait répondu l'énergique octogénaire, si un obscur royaliste, mêlé au funèbre cortége, lui eût dit : « Cette Royauté que vous avez haïe allait nous rendre notre vraie frontière du Rhin ; cette Révolution, que vous aimez, va nous conduire, DE CHUTE EN CHUTE, jusqu'au démembrement, à la ruine et à la honte... Votre légende, mal traduite ou mal copiée par vos indignes héritiers, servira de texte à des fanfaronnades, à des folies, à des fureurs, à des bévues, qui centupleront nos désastres et prolongeront notre agonie ! » — Je n'insiste pas ; j'aurais l'air d'abuser de mes tristes avantages.

J'ai multiplié et poussé à l'excès mes chicanes, afin de pouvoir, en toute sûreté de conscience, louer sans réserve les deux conférences suivantes : *L'Abbé de l'Épée* et la *Tragédie de Médée*. Malheureux temps, où le théâtre nous offre un terrain plus solide, plus propice à l'union des honnêtes gens, que la politique, la philosophie et l'histoire !

Il y a trois ou quatre ans, — il y a un siècle, — le théâtre de la Gaîté, dans une de ses matinées littéraires et dramatiques, représenta l'*Abbé de l'Épée*, œuvre quelque peu démodée, mais qui obtint jadis un très-grand succès. L'auteur se nommait Bouilly, et, comme il avait un collaborateur qui se nommait Pain, ces deux noms, plus nutritifs que poétiques, donnaient lieu à une foule de mauvaises plaisanteries. Bouilly n'en fut pas moins, dans la gamme sentimentale de l'époque, un homme de talent et d'esprit, et ses jolis *Contes à ma fille* ont charmé nos jeunes années. Pourtant, quand M. Legouvé nous dit, au début de sa conférence : « L'auteur de l'*Abbé de l'Épée* n'a pas été seulement pour moi un ami, il a été un bienfaiteur, » c'est le cas d'ajouter : « Et il a eu, ce jour-là, encore plus d'esprit que tous ses ouvrages. » — Jamais dette ne fut plus magnifiquement payée. Quel mouvement, quelle vie, quel entrain dans cette analyse préventive, destinée à préparer l'auditoire à la représentation du drame ! Analyse, ai-je dit? j'ai grand tort; c'est une pièce nouvelle, meilleure peut-être que l'ancienne. M. Legouvé ne rend pas compte, comme un critique ordinaire, de ce que l'auteur a fait. Il s'installe avec nous au cœur de la place, et nous fait assister, acte par acte, au mystérieux travail qui s'opère dans le cerveau, à mesure que l'idée se dégage, se dessine, s'accentue, que l'on commence à en saisir les lignes principales, qu'elle attire à soi les éléments secondaires qui doivent concourir à l'effet de l'en-

semble. Il nous initie aux secrets de ce que j'appellerai *l'incubation dramatique,* et il s'acquitte de sa tâche en maître, en homme qui a passé par les mêmes épreuves pour arriver au même succès. C'est un architecte, qui, au lieu de se borner à nous montrer la façade d'un édifice, nous invite à en examiner les fondations, le plan et l'intérieur. C'est un émule de Bréguet, qui, au lieu de vous faire juger de l'heure d'après le cadran, ouvre la boîte et démonte les rouages, jusqu'à ce que vous ayez compris comment les aiguilles marchent avec le soleil. C'est un stratégiste, qui, au lieu de nous raconter une bataille, nous établit au centre de l'action, et nous explique, son télescope à la main, de quelle façon la bataille se gagne... ou se perd. J'ai vu, dans ma trop longue vie littéraire, bien des premières représentations. Il en est peu qui m'aient plus intéressé, ému, amusé, que cet *Abbé de l'Épée*... de M. Ernest Legouvé.

J'en dirai autant de sa conférence sur la tragédie de *Médée*. Pascal, s'il l'avait entendue, aurait changé d'avis et se serait écrié : « Le MOI est aimable ! » — Impossible de retracer avec plus de grâce et de tact les péripéties que cette tragédie eut à subir. Impossible de nous donner une idée plus haute et plus exacte de la façon dont le poëte a conçu ce formidable sujet, où il a si bien réussi, notamment dans le beau rôle d'Orphée, à faire revivre les âges héroïques. On sait que *Médée,* abandonnée et trahie par Mlle Rachel, fut plus tard recueillie et adoptée par

Mme Ristori. De là un rapprochement inévitable entre les deux tragédiennes. C'est beaucoup, — et nous n'aurions pas eu la même vertu, — que M. Legouvé ne garde pas de rancune contre l'actrice française dont la défection soudaine, impardonnable, parut un moment le condamner au froid succès de lecture. Rien de plus naturel, en revanche, que son enthousiasme pour celle dont il devait faire plus tard l'éloquente et pathétique Béatrix. Ici l'impartialité serait de l'ingratitude. Il n'en est pas moins vrai que les Parisiens furent bien cruels en détrônant ainsi l'incomparable interprète de Corneille et de Racine au profit d'une étrangère qui leur arrivait avec de belles facultés tragiques, mais sans autre répertoire que des traductions ou de l'Alfieri, et sans autre entourage que des acteurs de cinquième ordre. M. Legouvé cite un mot bien juste de M. Guizot : « L'une est le modèle de la tragédienne aristocratique, l'autre de la tragédienne démocratique. » — Voici une autre définition que j'ai eu l'honneur de recueillir sur les lèvres de l'illustre homme d'Etat: — « Ce qui me choque chez Mme Ristori, c'est qu'elle associe des poses de statue à des gestes de mélodrame. » — Démocratie! mélodrame! En faut-il davantage pour marquer les différences — et les distances? La tragédie qui se fait démocratique, abjure ou cesse d'être; car, s'il est un genre, un asile où la démocratie devrait renoncer à nous poursuivre, c'est celui-là. La statue antique, qui fait des gestes de mélodrame, descend de son socle de marbre pour

se mêler à la foule. Elle cesse de personnifier l'idéal pour interpréter la passion violente. Elle s'exile du temple pour arriver au club, en passant par le théâtre. Comparez *Phèdre* à *Mirrha;* vous compléterez ma pensée.

II

C'est surtout dans la seconde partie de son livre que M. Ernest Legouvé a mérité le beau titre de consolateur. Je l'applique ici dans les deux sens. Au moment où ont eu lieu ces éloquentes conférences, elles nous ont montré tout le parti qu'un esprit sincèrement patriotique, passionnément français, amoureux des nobles illusions qui vont si bien aux poëtes, peut tirer d'une situation faite pour désespérer les âmes vulgaires; et aujourd'hui encore, après que les illusions ont été dissipées par des réalités brutales, la lecture de ces deux chapitres, — l'*Alimentation morale* et les *Épaves du Naufrage*, — datés, l'un d'octobre 1870, l'autre de juillet 1871, nous laisse une impression singulière, qui est le contraire du découragement. On n'est plus, on ne peut plus être du même avis que M. Legouvé, qui a dû lui-même, sur bien des points, cesser de penser ce qu'il disait alors. On a envie

de le réfuter, de le contredire, d'opposer des faits à ses enthousiasmes, des souvenirs à ses espérances, de lui demander s'il admire toujours M. Jules Favre, s'il persiste à placer M. Thiers au-dessus de tous les hommes d'Etat présents, passés et à venir. N'importe ! il y a dans ce conflit, dans ces résistances, dans ces protestations intérieures, un élément de vie intellectuelle et morale, cent fois préférable à une morne quiétude, à un silencieux abattement. D'ailleurs, si l'opinion ou le jugement, chez l'éminent *conférencier*, n'est plus, hélas ! d'accord avec notre histoire d'hier, avec notre politique de demain, le sentiment, chez lui, est si pur, si exquis, si persuasif, qu'on arrive, après l'avoir lu, à cette conclusion paradoxale et *consolante :* comment admettre que l'intelligence voie faux, quand le cœur voit si juste ? Et, si les événements ont tort, pourquoi l'homme qui refuse de les prendre au mot n'aurait-il pas eu raison ?...

Lisez les premières pages de l'*Alimentation morale*. Est-il rien de plus touchant que le tableau de ce père — ne serait-ce pas M. Legouvé lui-même ? — qui, à l'approche des Prussiens, emmène hors de Paris sa fille et ses petits-enfants, pendant que son gendre demeure au poste où le retient le devoir de tout Parisien en âge de porter les armes ? Il semble que, dans cette distribution, la part de chacun soit faite. Eh bien, non ! il est plus dur d'être dehors que dedans. Dès le second jour, ce pauvre grand-père, jeune encore de patriotisme et d'es-

prit, est atteint de ce que l'on peut appeler la nostalgie du siége. Il revient, il rentre dans sa maison vide ; que de charmants détails dans cette reprise de possession où s'entremêlent les joies mélancoliques *du revoir* et les poignantes tristesses de l'adieu !... — « Ce salon lui paraît » énorme ; un appartement sans femme est si grand !... » Nous autres hommes, nous ne meublons pas... » — C'est là le triomphe de M. Legouvé ; le mot du cœur amenant à la fois une larme au bord des paupières et un sourire sur les lèvres. De pareils traits — et ils abondent dans tout cet aimable volume, — désarmeraient la critique, quand même ses procédés habituels pourraient s'appliquer à ce moment unique, inouï, indéfinissable, où les Parisiens ne savaient rien de ce qui se passait en province et où les provinciaux pouvaient s'abuser encore sur ce qui allait se passer à Paris.

Si mes calculs sont exacts, cette conférence est du 23 octobre 1870. La lune de miel de cet étrange blocus n'était pas finie. Tout était légitime, — que dis-je ? tout s'imposait naturellement aux âmes généreuses, de ce qui pouvait relever les courages, ranimer l'espérance, rapprocher les divers partis dans un même amour et une même haine, et faire croire à une alliance possible entre des éléments réfractaires. Pendant que s'agitait dans l'ombre le prologue du 31 octobre, les imaginations exaltées acceptaient toutes les invraisemblances. M. Jules Favre était un grand homme ; l'*épique* Bazaine, qui n'avait

plus que quatre jours à ne pas être un scélérat et un traître, faisait une consommation si effroyable de Prussiens et de Bavarois, qu'on ne comprenait pas comment il pouvait en rester quelques centaines sous les remparts de Paris. On en était encore à cette légende héroïque, mais insensée, d'après laquelle Paris et la France ne pouvaient songer à la paix sans se déshonorer ; comme si les malades étaient forcés d'attendre leur agonie pour appeler le médecin, comme si, depuis Pavie jusqu'à Solférino, depuis Péronne jusqu'à Sadowa, les vaincus avaient cru se couvrir de honte en traitant avec les vainqueurs ! Quoi qu'il en soit, illusion ou préjugé, ivresse du péril ou faux point d'honneur, curiosité de dilettantes ou arrière-pensée de factieux, orgueilleux désir de donner au monde un spectacle sans précédent ou silence obligé d'une majorité pacifique, couchée en joue par une minorité violente, tout cet ensemble était monté à une température telle, que le langage du *conférencier* ne pouvait pas se mettre en désaccord avec la situation. On devait même lui savoir gré de recommander la sagesse tout en ménageant l'enthousiasme. Ce qui nous paraît aujourd'hui inadmissible ou chimérique, était justifié par les ardeurs et les exigences du moment.

Quand M. Legouvé nous parle (23 octobre) de cette parfaite harmonie que les hautaines insolences de M. de Bismarck ont créée entre toutes les classes de la population de Paris, notre premier mouvement est de nous ré-

crier; le second est de dire « C'ÉTAIT vrai! » — Lorsqu'il glorifie l'extinction du militarisme, ou, en d'autres termes, lorsqu'il se réjouit de voir l'armée proprement dite disparaître pour faire place à la nation armée, on frissonne en songeant aux conséquences fatales de ce bienfait révolutionnaire; puis on se ravise; et on ajoute tout bas : un poëte, un ami de la liberté et de l'humanité, ou, comme aurait dit Napoléon, un *idéologue*, ne pouvait penser autrement. Ainsi de suite; je pourrais multiplier à l'infini ces citations qui toutes tourneraient à l'honneur de l'éloquent auteur des *Conférences*. Il a raison de s'écrier : « Non, non, il n'y a pas d'exemple de ce fait monstrueux : un peuple qui, en même temps, à la même heure, se régénère et s'anéantisse! » — Et ce n'est pas sa faute si on est tenté de lui répondre : « Hélas! l peuple français a failli s'anéantir parce qu'il ne s'est pas régénéré; ce que l'on prenait pour une renaissance morale n'était qu'un changement de folie! »

Je rencontre pourtant trois sujets d'objection formelle, où le vrai et le faux ne dépendent pas d'une question de date, et où il m'est impossible de ne pas combattre M. Legouvé. Parmi les choses mauvaises que nos premiers désastres ont détruites, il signale l'ultramontanisme. Veut-il dire que tous les catholiques de France ont profité de nos malheurs pour revenir au gallicanisme? Je crois qu'il se trompe. Veut-il parler de la triste coïncidence entre ces malheurs et la chute du pouvoir tem-

porel? Je ne reconnaîtrais pas dans ce *synchronisme* son tact habituel et son esprit d'à-propos. Un peu plus loin, afin de mieux nous expliquer pourquoi nous allons tous aimer passionnément la République, il place au premier rang des auteurs de cette métamorphose Napoléon et Guillaume, et il ajoute : « Ce sont leurs *forfaits* qui le crient (vive la République !)... Voici une guerre infernale poursuivie à outrance!... Et qui cause tout cela?... Ce qui s'est passé et ce qui se passe dans *quelques centimètres de matière cérébrale*, logée sous le képi d'un empereur ou le casque pointu d'un roi... » J'oserai dire à M. Legouvé, qui a l'oreille si juste, que ce passage n'est pas dans le ton. D'abord, son style fin, svelte, transparent, modéré, spiritualiste, n'a rien à voir avec ces *forfaits* et cette *matière cérébrale*. Ensuite, il ne s'est pas aperçu, — en relisant ses épreuves, — que les mots « guerre infernale, poursuivie *à outrance*, » tombaient d'aplomb, non pas sur l'Empereur, annihilé dès le lendemain de Reischoffen et détrôné cinq semaines après le début de cette funeste campagne, mais sur les hommes de septembre, qui, dans une misérable pensée d'ambition et d'égoïsme, ont également refusé, pendant cinq mois, de consulter la France et de renoncer à une partie perdue. Il n'a pas remarqué non plus que le dossier de l'Empire était assez chargé sans qu'on y ajoutât un grief de plus, et que ses chers Parisiens, frappés d'un véritable vertige, se croyant déjà maîtres de Berlin, donnant à

leur enthousiasme guerrier les caractères d'une insurrection populaire, hurlant ou chantant la *Marseillaise*, auraient renversé, le 16 juillet, Napoléon III, s'il avait hésité à déclarer la guerre, comme ils l'ont renversé, le 4 septembre, pour l'avoir faite. Ce n'est pas le gouvernement d'UN SEUL que cette guerre épouvantable devrait rendre à jamais suspect et odieux ; c'est le despotisme des multitudes, aveuglées et exploitées par leurs courtisans.

Enfin, j'ai été douloureusement étonné en lisant à la page 241 : « Il y avait deux épées illustres et irréconciliables, Charette et Garibaldi. Qui a poussé ces deux hommes, qui se combattaient hier, à s'unir aujourd'hui pour nous défendre? Qui a fondu pour nous ces deux haines en un seul amour? La défense de Paris. » — Non! non! le rapprochement eût été monstrueux; il n'a jamais existé. Pour le général vendéen, comme pour tous les catholiques, comme pour bien des Français guidés par leur seul patriotisme, l'intervention de Garibaldi a été un fléau et une honte. La guerre de 1870, si fertile en calamités et en mécomptes de toutes sortes, n'a pas eu de mécompte plus humiliant, de calamité plus cruelle. Il aurait suffi de ce nom détesté et détestable pour faire d'une guerre nationale une guerre démagogique. Si la défense de notre chère patrie n'eût pas parlé plus haut que tout le reste, Charette et ses héroïques zouaves eussent remis l'épée au fourreau en présence de cet homme sinistre, symbole vivant de cette révolution cosmopolite qui

allait nous donner la Commune. La France de saint Louis et de Jeanne d'Arc leur eût paru, non seulement perdue sans retour, mais indigne d'être sauvée, du moment qu'elle appelait à son aide le réprouvé qui, après avoir traité l'Eglise romaine de *chancre*, d'*ulcère* et de *vermine*, n'a su qu'apporter chez nous ses vieilles haines, faire de son état-major ou de sa bande une école de blasphème et de sacrilége, inaugurer la guerre au bon Dieu, et couvrir de son reste de prestige le pillage des couvents et des séminaires. L'ami, le panégyriste du noble et généreux Manin, le républicain de bonne compagnie, hostile à tous les excès, défenseur voué à toutes les causes où il s'agit de plaider pour la faiblesse, la justice, l'honneur, l'idéal, la vieillesse et la pitié, ne peut pas, ne doit pas confondre Garibaldi avec les vrais représentants de la liberté et du patriotisme. La société polie dont il a tant de fois mérité les suffrages, les familles chrétiennes dont le sang coulait à flots pendant que les garibaldiens faisaient bombance à Beaune et à Dijon, toutes les âmes qu'émeut, en la personne de Pie IX, l'auguste spectacle de la sainteté aux prises avec l'infortune, sauraient gré à M. Legouvé de supprimer ce passage dans une de ses prochaines éditions. Son livre n'y perdra rien, et nous le relirons avec plus de charme.

A ces trois sujets de discussion, je pourrais en joindre un quatrième, si nous étions moins tristes et moins graves. — « Les petits crevés sont morts ! » nous dit

M. Legouvé. Hélas! on m'assure qu'il y en avait encore beaucoup aux cent représentations de la *Timbale d'argent.*

Que serait-ce maintenant, si, sortant de Paris en ballon ou *par le* ballon, — il paraît (page 234) que cette variante a de l'importance, — je rappelais à M. Legouvé tout ce qui se passait alors dans cette Province, qui était aussi la France, et dont le séparait le *cercle de fer?* A cette date du 23 octobre où il affirmait notre régénération morale, nous tombions si bas, que, pour croire à une résistance possible, il fallait être ou bien fou, ou bien intéressé à la prolongation de la guerre. Ce n'était plus du désordre; c'était de la débâcle. Ce n'était plus de l'anarchie; c'était le gouvernement en sens inverse, l'oppression ou l'intimidation des honnêtes gens par les autres. Le drapeau rouge s'emparait de nos grandes villes, livrées à des saturnales où l'ivrogne alternait avec le pillard et le démagogue avec l'assassin. M. Challemel-Lacour, qui montre aujourd'hui le poing au duc d'Audiffret-Pasquier, était mis sous clef, tous les soirs, par les Lyonnais, ses administrés. Les hôtels de préfecture servaient de théâtres à d'immenses orgies où la vertu républicaine, pour mieux se réconforter contre les Prussiens, vidait les caves des préfets de l'Empire. Perpignan et Saint-Etienne préludaient, par des massacres impunis, aux scènes sanglantes d'Arcueil et de la Roquette. Les préparatifs dérisoires de la défense nationale devenaient

le prétexte de ces fantastiques commandes, de ces fabuleuses fournitures dont l'édifiante histoire, débrouillée par la commission d'enquête, n'en est encore qu'à la première page de son premier chapitre. Le patriotisme démocratique se traduisait en tendances séparatistes très-prononcées, qui ne visaient à rien moins qu'à changer chaque département et chaque chef-lieu en pachalik, où les Esquiros, les Duportal, les Bertholon et leurs dignes collègues dépassaient, en fait de bon plaisir et d'arbitraire, tout ce que les fonctionnaires *à poigne* avaient pu accomplir ou rêver. Les essais de terreur ne se tempéraient que par les excès de grotesque. Les insolvables de l'avant-veille troublaient l'eau pour en retirer les bénéfices scandaleux qui en font à présent de gros personnages, possédant pignon sur rue, chevaux à l'écurie, laquais à l'office. Toutes les variétés d'effronterie, de cynisme, d'immoralité, de bêtise, de licence, d'iniquité, de tyrannie populacière, donnaient la réplique à chacune de ces menteuses dépêches, sans cesse pulvérisées par de nouvelles catastrophes.

Dans nos campagnes démoralisées, stupéfaites, promptes à accuser de trahison les généraux et les riches, les gentilshommes et les prêtres, nous avions la douleur de voir arriver, par petits groupes, des soldats.... méritaient-ils encore ce nom? Revêtus de costumes bigarrés ou en guenilles, se disant échappés aux désastres de Sedan et de Metz, à demi-mendiants, à demi-maraudeurs,

demandant un verre d'eau pour qu'on leur donnât une bouteille de vin, ils avaient soin, afin que la bouteille fût plus pleine et le vin meilleur, de raconter leurs souffrances en les attribuant à l'ineptie ou à la perfidie de leurs chefs. Leur auditoire n'était que trop crédule, et c'est ainsi que se préparait un funeste échange entre l'indiscipline militaire qui assurait le triomphe des Prussiens et la sourde hostilité de nos populations rurales, qui, une fois la paix conclue et la peur dissipée, ont follement préféré les auteurs de leurs maux aux instruments de leur salut.

Mais pourquoi revenir sur ces lugubres images? Pourquoi faut-il que je ne puisse toucher à ces cordes saignantes sans qu'aussitôt toutes mes colères se rallument contre une République née sous de pareils auspices? Je ferais mieux de rendre hommage à la conférence intitulée : *les Epaves du Naufrage*. Là, plus d'objection possible. Qui pourrait résister à cette émotion si patriotique, à cette voix si pénétrante, à cette âme si française, qui redouble de tendresse pour la France écrasée et vaincue? La phase d'enthousiasme est finie, l'ivresse du siége est passée; les crimes de la Commune ont rendu à M. Legouvé toute sa justesse d'esprit, toute sa clairvoyance. Le naufrage est immense, les épaves sont chétives; avec quel soin il les recueille! Avec quelle fermeté d'accent il fait justice des mensonges dont nous délivre cette dernière épreuve; le libéralisme greffé sur le bonapartisme;

le fétichisme de la Convention, servant de type et de modèle aux scélérats du 18 mars; le fétichisme de la République de droit divin, placée par ses dévots ou ses hypocrites hors de toute discussion et de tout contrôle, au-dessus du suffrage universel! Nous voilà dans le vrai, et, à talent égal, la vérité est toujours plus éloquente que l'illusion ou le paradoxe. On le voit, ces épaves sont d'une espèce quelque peu négative; ce ne sont pas des revanches que l'on prend, des biens que l'on retrouve, des ruines que l'on relève, mais des maladies dont on guérit. N'importe! il faut savoir se contenter de peu, et, cinq semaines après l'incendie de Paris, c'était beaucoup de ne pas être tout à fait morts. Les *bonnes* épaves, c'est-à-dire les sujets de consolation réelle, me trouveraient peut-être un peu plus incrédule. Quand, par exemple, M. Legouvé s'écrie : « Nous sommes redevenus des vainqueurs... des vainqueurs dans un combat que nos ennemis n'ont pas osé tenter, » — on pourrait lui répondre d'après l'évidence, appuyée de documents innombrables: « Ils ne l'ont pas voulu. Ce que l'armée de Versailles a fait en deux mois, ils l'auraient fait en deux jours ; mais ils étaient bien trop habiles pour couper court à un épisode qui achevait leur besogne et les justifiait aux yeux de l'Europe. Ils étaient si convaincus du service que leur rendaient les Pyat, les Razoua et les Vermesch, qu'ils témoignaient leur reconnaissance en leur prodiguant des sauf-conduits ! »

Mais, encore une fois, pourquoi me laisser détourner de mon texte ? Je voulais saluer les belles pages, les pages consolatrices : « Le siége a fortifié toutes les tendresses profondes et pures... Sa vraie grandeur est dans le développement de la pitié. Voulez-vous juger un grand mouvement social ? Voyez quel rôle y ont joué les femmes; si elles y grandissent, la cause est bonne ; si elles s'y dépravent, la cause est mauvaise. Qu'est-ce que la Commune a fait des femmes ? Des Furies. Qu'en a fait le premier siége ? Des sœurs de charité. Il y a eu, pendant cinq mois, à Paris, une lutte incessante entre la misère et la compassion, où la compassion a toujours eu le dessus. » — Tout ce passage est admirable ; les pages qui suivent ne sont pas moins éloquentes. Oui, je le répète, certaines illusions politiques entraîneraient-elles M. Legouvé loin de nous, le *sentiment* rapprocherait les distances ; il lui faut la sympathie des délicats ; — et où les trouverait-il ?

Les femmes ! C'est à elles surtout qu'il faut songer quand on évoque les souvenirs de ce siége si bien commencé et si mal fini. Frivoles parfois et distraites par les élégances mondaines pendant les jours de prospérité, elles se relèvent aux jours d'épreuve, plus fortes, plus dévouées, plus sereines, à mesure que les souffrances se multiplient et que le fardeau est plus lourd. Nos amertumes, nos rancunes, notre pessimisme, nos querelles ou nos haines politiques, ne sauraient tenir contre un sourire ou une larme de ces douces consolatrices, que leur

qualité de sœurs ou de mères, de filles ou d'épouses, a d'avance initiées à tous les secrets des douleurs humaines. Que d'agonies elles ont adouci ! que de convalescences elles ont ensoleillé ! que de prières oubliées elles ont dicté à leurs chers malades ! que de plaintes ou de cris de révolte elles ont arrêté sur des lèvres pâlies par les approches de la mort ! Que de blessures elles ont pansé ! que de mal elles ont réparé ! que d'incurables elles ont guéri !...

Elles animent de leur présence presque toutes les pages du livre de M. Alexandre Piédagnel, — *Les Ambulances de Paris*, — livre qu'il serait bon de mettre dans toutes les mains ; car il ne nous parle que de dévouement, de bienfaisance, de charité. Si les espérances qu'il exprime ont été tristement déçues, les vertus qu'il retrace résistent à toutes les calamités, comme elles survivent à tous les naufrages. — « Puisse, nous dit M. Piédagnel d'après un proverbe gallique, puisse la main qui s'ouvre être toujours pleine ! » — Elles s'ouvraient en effet, ces mains blanches et délicates ; elles s'ouvraient sans cesse, et quand elles étaient vides, un miracle de piété et de tendresse les remplissait encore. Je ne puis donner une plus exacte idée du volume dont je parle qu'en disant qu'il est balsamique. Il continue les œuvres qu'il raconte ; il en forme l'aimable et nécessaire complément ; il oppose à nos ressentiments, à nos discordes, qui sont aussi des plaies vives,

Le dictame immortel qui fleurit dans les cieux !

En nous promenant à travers toutes les ambulances où rivalisent de zèle le docteur et le journaliste, l'ouvrière et la grande dame, le savant et l'homme du monde, l'artiste et la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, il nous fait participer aux élans de charité chrétienne où s'unissaient, au milieu de l'angoisse universelle, tous les états, toutes les vocations et toutes les classes. Ai-je donc tort de le considérer comme un baume applicable aux blessures invisibles, plus corrosives souvent et plus envenimées que les autres ? L'ouvrage de M. Alexandre Piédagnel n'a que deux défauts, deux jolis défauts ! — il est trop court et il échappe à l'analyse par ses perfections mêmes. Il déjoue la critique, cette maussade critique, qui ne consent à louer les gens que lorsque chacune de ses caresses peut alterner avec une égratignure. C'est pourquoi, pressé par le temps et l'espace, je me borne à vous dire : Lisez les *Conférences* de M. Legouvé ; lisez les *Ambulances* de M. Piédagnel. Pendant les heures moroses de *spleen*, de défaillance ou de pluie, quand vous serez tenté de croire que le siége de Paris a été, en somme, inutile ou funeste, qu'il a rendu inévitable, en se prolongeant, le hideux épisode de la Commune, qu'il ressemblait à un problème dont la solution n'existerait pas, qu'il a fini par décourager les bons, démoraliser les tièdes et exalter les méchants; qu'il n'a servi qu'à tripler les exigences des Prussiens et les frais de la guerre; qu'il a augmenté du chiffre effroyable de 64,794 la mortalité parisienne ; que, sans

lui, nous aurions encore Metz et la Lorraine, — souvenez-vous de ce qui s'est fait de généreux et d'héroïque dans cette ville assiégée ; pensez à ces prodiges de charité, d'abnégation, de dévouement, de zèle infatigable, de grâce et d'énergie féminines ; ne soyez pas ingrat envers les livres où se reflètent ces douces clartés. Puis, sur la première page des *Conférences* de M. Legouvé vous écrirez : « *A celui qui charme !* » et en tête du premier chapitre des *Ambulances* de M. Piédagnel : « *A celui qui console !* »

XIII

M. XAVIER AUBRYET[1]

Août 1872.

Pour cette fois, citoyens révolutionnaires, vous ne direz pas que la plume qui vous attaque est empruntée à des ailes de pigeon ; que votre antagoniste, contemporain de la reine Marie Leczinska, a passé par Trianon, Coblentz, Gand et la chambre introuvable, avant de se rencontrer avec vous sur le boulevard Montmartre, et qu'il ne plaide pour la descendance de Robert-le-Fort, que faute d'oser vous offrir la candidature d'un rejeton de Mérovée. M. Xavier Aubryet est un des vôtres ; c'est-à-dire, — pas d'équivoque ! — les hasards de la vie littéraire l'ont mis

1. *Les Représailles du sens commun.*

en conctact avec vos coryphées, vos tribuns, vos publicistes et vos beaux-esprits. Je ne sais pas s'il vous salue, mais je suis sûr qu'il vous connaît ; et même, soit dit entre parenthèses, cette connaissance n'est pas le moindre de ses arguments contre vous. Au besoin, il parlerait votre langue, pourvu qu'il lui fût permis de faire exprimer par les mots dont vous vous servez le contraire de ce que vous dites. A tous moments, en lisant ce volume si spirituel et si vrai, on se heurte à des tours de phrase, à des procédés de style, que vous auriez regardés comme des bonnes fortunes, à l'époque où la Commune n'était encore que la Bohême. D'autres fois, en retrouvant à travers ces pages vengeresses quelques-uns des odieux propos[1] où s'essayaient les successeurs du vicomte de Launay en attendant la succession de Robespierre, nous songions aux paroles infâmes que, par respect pour ses lecteurs et pour lui-même, Xavier Aubryet n'a pu imprimer, et que ces austères redresseurs des torts aristocratiques échangaient à huis-clos dans les délices de l'intimité. Le café de Madrid et ses annexes n'ont pas de mystères pour l'auteur des *Représailles du sens commun*. Il vous dira, par le menu, quel fut le stage des triomphateurs du 4 septembre; sur quelles couches de fumier ont poussé ces champignons politiques : dans quels flots de bière et d'absinthe ils ont

1. Celui-ci, par exemple : « On s'apitoie toujours sur le sort de Marie-Antoinette ; elle serait devenue vieille et laide ; l'échafaud lui a fait une réclame ! »

trempé leur patriotisme ; comment les coulisses de petits théâtres, les alcazars, les boudoirs du monde interlope et autres lieux plus ou moins suspects, leur ont servi d'antichambres ou de vestibules pour arriver aux préfectures et aux ministères ; de quelle façon, enfin, ils se préparaient à réaliser, en l'honneur de la République de leurs rêves, le mot célèbre de Montesquieu, récemment cité, en pleine Académie, par M. le duc de Noailles.

Pourvu que vous ayez le pied quelque peu parisien, vous avez certainement rencontré, entre le Grand-Hôtel et le Gymnase, dans cet espace de huit cents mètres d'où se répandent dans le reste de Paris et de la France l'idée, le bon mot, le succès, le rire, le paradoxe, la fantaisie, la paillette, le scandale, le milliard, le livre, le journal, la brochure, le *puff*, la *blague*, la chanson, l'émeute, la révolution, la réaction, la Bourse et la vie, vous avez, dis-je, rencontré ce jeune homme à l'œil bien ouvert, à la démarche leste et fière, aux lèvres minces et légèrement railleuses ; tenue de publiciste anglais, tournure et physionomie de *gentleman*, éclairs de gaieté humouristique et narquoise sur un fond de mélancolie. Vous comprenez tout de suite que cet homme est le contraire du premier venu, de ce personnage de Charles de Bernard qui ressemblait à tout le monde. Si Xavier Aubryet a jamais penché par quelque côté, c'est par excès de haine contre la vulgarité, la banalité, la *rengaine*, la convention, la phrase toute faite, la littérature d'Athénée et cette

fausse sagesse des nations qui a suggéré tant de proverbes et légitimé tant d'imbéciles.

Un classique du bon temps aurait comparé Xavier Aubryet à la fontaine Aréthuse, qui conservait, en traversant l'*onde amère,* la limpidité de ses eaux; je ne saurais chercher de meilleure transition pour arriver à son livre. Cet esprit très-brillant et très-fin, se trouvant en présence de lieux communs, qui, à force d'être communs, ont fini par produire des énormités effroyables, n'a eu besoin que de suivre sa pente pour faire tout naturellement de ses velléités fantaisistes des trésors de bon sens, et de ses tendances paradoxales des vérités sans réplique. Les erreurs, les mensonges, les bévues, toutes les variétés de la mauvaise foi et de l'ignorance, toutes les formes de la bêtise humaine exploitée par les habiles, ont acquis, avec approbation et privilége de Sa Majesté la démocratie, force de loi morale, intellectuelle et sociale, et, de progrès en progrès, de révolution en révolution, sont parvenues à gouverner le monde. L'avénement de nos modernes souverains, sacrés par la populace, n'est que la conséquence logique d'un certain nombre de maximes, propagées d'abord par les journaux, sournoisement employées à saper ou à détruire les derniers points d'appui de la société, sans cesse occupées à descendre de la tribune des clubs, du cabinet des avocats, du bureau des journalistes jusqu'aux aveugles multitudes, et à remonter de ces bas-fonds vers leurs promoteurs, avec la manière de s'en

servir. Qu'en résulte-t-il ? C'est qu'il suffit de respecter ce que le vulgaire insulte, d'aimer ce qu'il repousse, de haïr ce qu'il adore, de rester fidèle aux minorités opprimées, aux causes vaincues, à la justice, à la faiblesse, à l'honneur, de ne pas vouloir penser et parler comme ses voisins, pour tourner au profit du bon sens ou du sens commun toutes les qualités de l'esprit qui, en temps ordinaire, sembleraient appelées à une destination différente. Chaque chapitre du livre de Xavier Aubryet est un gage de cette réconciliation, un article de ce traité d'alliance.

Choisissons un premier exemple dans son étincelante préface. Paris est la ville la plus spirituelle de l'univers, c'est convenu. Les Parisiens ne sont pas seulement héroïques, ils sont impeccables ; n'attribuez leurs moments d'erreur qu'à l'exubérance de leurs vertus patriotiques. Le siége de Paris, malgré les petits accrocs du dénoûment, n'en reste pas moins un épisode si admirable, qu'il n'en faut pas davantage pour que la guerre de 1870, en dépit des apparences, ajoute encore à nos gloires nationales. En somme, la France républicaine est plus grande que jamais, de cette grandeur idéale, d'autant plus précieuse qu'elle échappe aux gens myopes et qu'elle n'est pas déterminée par de viles questions d'argent ou de frontière. Profondément humilié par la Restauration, qui arrivait, comme chacun sait, ramenée par les baïonnettes étrangères, en guise de complément et de produit de la coalition et de l'in-

vasion, le pays n'avait pu supporter cette honte; mais à présent c'est bien différent! nous sommes en République! L'Alsace perdue, la Lorraine mutilée, l'incendie, les massacres, la moitié des monuments de Paris réduite en cendres, cinq mois de saturnales au profit des pillards et des assassins, tous ces désastres *coïncidant* avec l'établissement du 4 septembre, bagatelles! la République sauve et relève tout; héritière de nos rois, elle guérit les écrouelles de notre honneur, de même qu'elle lave le passé de ses amis. Il dépendait de nos rois de faire des ducs et des marquis; la République — succès plus difficile et plus glorieux! — fait ou refait des honnêtes gens. On avait dit pendant un demi-siècle: « Les Bourbons sont rentrés en France avec Blücher, Wellington et Alexandre, et les douleurs de l'invasion ont été centuplées par le retour de la tyrannie. » — On dira jusque dans la postérité la plus reculée: « Les *frêles* avantages obtenus par Guillaume, Bismarck et de Moltke, ont été plus que compensés par la fondation de notre République... *contraria contrariis... similia similibus*... En attendant que nous retrouvions notre latin, la France libre et fière, plus belle de ses revers que la Prusse de ses victoires, marche plus que jamais à la tête des nations. Crions: vive la République! et chantons la *Marseillaise !*...

Eh bien ! ces illusions, intéressées ou puériles, cette exploitation de la vanité française par la rouerie révolutionnaire, ce n'est qu'une infirmité de plus, et il n'en

faudrait pas davantage pour ajouter le ridicule à nos périls et à nos malheurs. Ecoutez M. Xavier Aubryet. — « Une des plus poignantes amertumes qu'on ressente à » l'étranger, quand notre propre pays, terre autrefois » bénie, semble se changer en terre maudite, c'est la » clairvoyance imposée par le lieu d'observation. Nulle » part ailleurs on ne perçoit avec une plus implacable » netteté d'optique la DIMINUTION DE LA PATRIE. Sur le » théâtre des événements, dans le trouble de la mêlée, » dans le feu de l'orage, on ne discerne pas le géant » perdre de sa taille ou se mutiler de ses propres mains; » comment sentirait-on le sol natal s'enfoncer insen- » siblement sous ses pieds ? Lorsqu'on regarde à dis- » tance, qu'on n'est plus sur la scène, mais dans la salle, » quand on coudoie une autre société qui reste debout » sans perdre une ligne de sa stature ou de son do- » maine, alors la raison s'impose d'elle-même. C'est l'in- » tégrité qui se charge de nous faire mesurer l'amoin- » drissement ; c'est la santé qui accuse l'horreur de la » maladie... »

Voilà l'inexorable vérité. C'est un séjour à Londres qui a inspiré cette page à M. Xavier Aubryet. Il aurait ressenti la même impression douloureuse à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, que dis-je ? à Stuttgard, à Bruxelles ou à Munich. A quoi faut-il attribuer cette diminution, cet abaissement, cette déchéance ! A notre défaite ? à l'amoindrissement, de notre territoire ? Non ; malgré les fautes de

Louis XIV et de Napoléon, la France est restée grande après Ramillies et Oudenarde, après Leipzig et Waterloo. Des désastres entremêlés d'épisodes héroïques, des souffrances vaillamment supportées, une capitulation justifiée par l'urgence et par la faim, une rançon loyalement payée, n'ont jamais déshonoré ou rapetissé un peuple. Ce qui nous fait perdre notre prestige, c'est notre impénitence finale ; c'est le cortége de folies, de mensonges, de calomnies, d'impiétés stupides, d'opinions destructives, de hâbleries irritantes, de grossières menaces, que nous donnons à nos calamités; c'est que, vaincus, nous semblons nous opiniâtrer et nous complaire dans tout ce qui explique notre infortune ; c'est que, malades, nous refusons de nous abstenir de ce qui a compromis ou détruit notre santé. Être battus et ruinés, c'est déjà beaucoup trop. Être incorrigibles, c'est encore pire. Cette réputation ou cette attitude d'incorrigibles, voilà ce qui donne à l'Europe le droit de nous mépriser ou de nous haïr, à présent qu'elle ne nous craint plus. Cette persistance à nous conduire d'après les doctrines qui nous ont perdus, à tailler en marbre les idoles dont le culte nous a coûté deux provinces et dix milliards, à maintenir au haut de notre édifice les ouvriers de notre ruine, à ne rien rabattre des extravagances qui nous ont précipités dans le chaos, voilà ce qui offre aux nations longtemps jalouses de notre gloire un prétexte pour répéter en chœur : « La France n'est pas digne de se relever, parce qu'elle

ne veut pas renoncer aux instruments et aux causes de sa chute. »

Ce prétexte, on ne l'aurait plus, si, prenant sous le bras M. Xavier Aubryet et méditant avec lui chaque chapitre de son livre, nous parvenions à faire disparaître des mœurs publiques et privées tout ce que le brillant écrivain nous signale comme étroitement lié aux origines et aux conséquences de notre malheur. Il n'est pas une de ces charmantes pages qui ne soit une victorieuse réponse aux sophismes ou aux sottises dont nous souffrons. Cueillons au hasard quelques exemples. Savez-vous, honnêtes lecteurs, ce que c'est que la HUAILLE? Le mot, inventé par Mercier, désigne cette disposition particulière à la plèbe parisienne, aux Gavroches et aux Cabrions de trottoir, qui se complaît, non pas dans l'ironie qui se joue à la surface de la comédie humaine, mais dans la caricature grossière ou obscène, bouffonne ou sinistre, de tout principe d'autorité, de majesté et de respect. C'est le mardi gras de la société et de la littérature, un mardi gras de Courtille et de banlieue qui dure toute l'année. Son rire grince des dents, ses griffes ont trotté dans le ruisseau, ses sarcasmes sentent le vin bleu et l'absinthe falsifiés, sa gaieté hurle, sa bouche est une gueule, sa plaisanterie est une tache, son visage est une grimace; son masque semble fait par un singe collaborant avec un diable, ses regards profanent, ses attouchements salissent, ses facéties effrayent; sa marotte simule le bonnet rouge ; ses grelots sonnent le

glas de tout ce qui charme ou console les imaginations et les âmes; ses *mots* ont le tranchant du couperet; son argot cache ou trahit des déclarations de guerre; il *gouaille* ce qu'il veut détruire; il prélude à la Terreur par la table rase; il se fait clown en attendant qu'il se fasse bourreau; il se prépare à démolir en bafouant les architectes, à piller en se moquant des gendarmes, à persécuter le prêtre en blasphémant le Dieu.

Tel a été, tel est encore le maître de la civilisation parisienne, professeur de belles mœurs et de beau langage, initiateur aux secrets des coulisses et de l'Olympe, précepteur patenté de quiconque veut en finir avec l'auguste, le poétique, le vénérable et le sacré; accueilli dans les salons, fêté dans les boudoirs, choyé par la presse, applaudi au théâtre, souffleur des intelligences paresseuses qui vivent trois mois sur une pointe de vaudeville ou un refrain de chanson; prêt à fabriquer, selon le temps ou l'occasion, une féerie ou une barricade, commençant par Orphée ou Agamemnon pour aboutir au père Captier et à l'archevêque de Paris; traitant les vérités comme des *ficelles* et les questions comme des *trucs*; disant pour les raffinés : « Le Saint-Père devrait jouer sa couronne au bézigue avec Victor-Emmanuel, » — et pour la populace : « La canaille! moi, j'en suis! » — Xavier Aubryet nous donne quelques échantillons de ces produits de la *huaille;* cela fait froid dans le dos. Il était, il est encore de mode dans un groupe dont les premiers ténors

visent à l'Académie, d'appeler Notre-Seigneur Jésus-Christ « *un jeune homme fort distingué.* » Un avocat dont le 4 septembre a fait un homme d'Etat, définissait la patrie : « *un poteau gardé par un douanier.* » Si, depuis lors, le poteau a changé de place et le douanier d'uniforme, il n'y a pas peu contribué. Les articles de M. Henri Rochefort, si bêtement admirés malgré leur fond de grossièreté perverse, étaient infectés de cette essence de *huaille*, si bien décrite par Xavier Aubryet. On devinait, en le lisant, qu'il pelotait en attendant partie, et que cette littérature de casse-cou ou plutôt de coupe-tête n'était, dans sa pensée, que le ballon d'essai, le prologue d'une *régénération* sociale où il serait permis de brûler et de fusiller autre chose que le bon sens, la vérité, la tradition et l'autorité. Voir réussir auprès des hommes et des femmes du monde ce misérable genre d'esprit, qui en réalité n'aurait dû être goûté et même compris que par les viveurs de bas étage, les boursicotiers du passage de l'Opéra, les *loustics* de cinq ou six cafés du boulevard, les habituées de deux ou trois petits théâtres et les catégories inférieures de la bohême galante, ce fut pour les gens de goût un chagrin véritable. Ce chagrin était un pressentiment. Un pays où régnaient en souveraines cette mode, cette manie, cette épidémie, ces complaisances, où les uns applaudissaient par ton ce que les autres écrivaient, disaient, chantaient ou criaient par calcul, instinct ou métier ; un pays où le succès justifiait ces ignobles gageures de cynisme,

d'ironie à froid et de paradoxe à outrance, se désarmait d'avance contre les périls et les horreurs d'une crise où il eût fallu appeler à notre aide toutes les vertus, toutes les vérités, toutes les grandeurs morales, dissoutes et pulvérisées par la BLAGUE. Au dehors, en face des Prussiens, la résistance devait fatalement offrir les caractères d'une immense fantaisie que paralysaient le désordre, le caprice, la fanfaronnade, la présomption ignorante, l'absence complète de conviction, de règle et de discipline. Au dedans, la guerre antisociale, — commencée bien avant le 18 mars, — ne pouvait être que la traduction féroce d'un texte préparé de longue main et fourni au jour le jour par des milliers de lecteurs bénévoles et des centaines de beaux esprits.

Refuserez-vous de l'effacer? Persisterez-vous à le répéter, à le relire? Alors la Commune aura des récidives, et la défaite n'aura pas de revanches.

A ce chapitre, où le plus vif esprit parisien fait l'office de la lance d'Achille, ajoutez ceux que Xavier Aubryet intitule : *De la prétendue décadence des peuples catholiques*, — *Les deux Athéismes*, — *Les gens qui craignent les prêtres*. Que de raison et que de verve ! que de patriotisme et de franchise ! L'auteur ne se donne pas pour un théologien ou un père de l'Eglise. Son plaidoyer n'est pas un sermon. Sous prétexte de rendre plus haïssables les crimes de la Terreur, les scènes sanglantes de la cour des Carmes, la profanation des sanctuaires, le pillage des

couvents, les violences garibaldiennes et le massacre des otages, vous ne l'entendrez pas essayer l'apologie de la Saint-Barthélemy, de l'inquisition et de la torture. Non ; mais il est profondément français, sincèrement ami de la vérité et de la justice, ému de tant de douleurs supportées avec tant de courage, révolté des prodiges d'ingratitude qui répondent à des miracles de dévouement, indigné de ces persécutions intellectuelles qui ouvrent les voies aux persécutions brutales ou meurtrières. Il sait que les exécuteurs des arrêts de la Commune auraient pu répéter, pour leur défense, à bien des personnages haut placés, ministres en expectative ou en activité de service, ce qu'un conventionnel régicide disait à un député de l'Assemblée législative : « Vous nous aviez livré un cadavre, nous l'avons enterré. » — Il a mesuré, comme nous tous, le mal affreux que fait à la France cette haine d'une partie de ses enfants contre une religion qui fut un des éléments de sa grandeur, et qu'ils ne peuvent, en dépit de quelques rêveurs superbes ou de quelques utopistes ridicules, remplacer que par le culte de la matière. Il comprend et il prouve que tout ce qu'on retranche à la foi, aux espérances divines, à l'esprit d'abnégation et de sacrifice, est autant de perdu pour les qualités fortes et viriles qui rendent une nation invincible. Ce sont comme des fortifications idéales, plus puissantes que les murs d'enceinte ; elles tombent, et, en tombant, livrent la place à l'ennemi.

Je termine par un souvenir personnel cet hommage incomplet à un livre excellent. Dans les premiers jours de février 1871, lorsqu'il n'y avait plus rien à espérer qu'un peu de *sens commun* après la défaite, j'entendis un vieux saint-simonien, qui a pu avoir le génie des affaires, mais qui était bien le parleur le plus lourd et le plus agaçant qui se puisse imaginer, feu M. Arlès-Dufour, dire avec un aplomb digne du Père Enfantin : « Ce n'est pas étonnant ; tous les peuples catholiques doivent finir par là ! » — Et en vérité, on aurait eu le droit de se demander si le plaisir de lâcher cette ruade au catholicisme ne tempérait par pour lui l'amertume du désastre. A quoi un des assistants répliqua : « C'est tout simple ! mais à qui la faute ? A la religion catholique, ou à ceux qui enseignent au peuple une telle haine contre les prêtres qu'il n'a plus de quoi haïr les Prussiens ? — Qu'attendre d'un pays où le sentiment anti-chrétien se substitue au sentiment national ? »

Cette simple réplique, Xavier Aubryet l'a développée et saupoudrée de sel dans des pages éloquentes ou charmantes qu'il faudrait citer en entier ou analyser en détail. Il faudrait aussi lire, relire, recommander à ses amis et connaissances, à l'élite et à la foule, *urbi et orbi*, les *Deux morales*, la *Liste civile des Révolutions*, les *Millionnaires subversifs*, les *Bienséances nationales*, ou plutôt tout le volume. Forcé de me borner, je reviens à mon texte et à mon point de départ : Si l'esprit français,

l'esprit parisien, songe enfin à se convertir sans se résigner à abdiquer, il n'a rien de mieux à faire qu'à prendre pour manuel et pour programme ces *Représailles du sens commun*. Si, au contraire, il s'obstine et s'endurcit dans ses vieux péchés, il sera du moins forcé, en lisant Xavier Aubryet, de s'appliquer le proverbe : « On n'est jamais trahi que par les siens ! »

XIV

LYCÉE CONDORCET !!!

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE... DE LOGIQUE

Septembre 1872.

PERSONNAGES

LA COMTESSE DE KERVEN.

RENÉ, son fils (16 ans).

M. MOREL, précepteur de René.

UN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE.

UN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

UN PROFESSEUR D'HISTOIRE.

ÉLÈVES, LAURÉATS DU CONCOURS GÉNÉRAL, ÉMEUTIERS, etc., etc.

La scène se passe à Paris, le 4 août 187...

Un appartement rue d'Anjou-Saint-Honoré.

—

LA COMTESSE, RENÉ

LA COMTESSE

René !

RENÉ

Mère ! voici un petit rayon de joie que je vous apporte au milieu de vos tristesses... Je suis à peu près sûr d'avoir, au concours général, un prix de discours français, et, à mon lycée, au moins trois couronnes.

LA COMTESSE, à part.

Hélas ! des couronnes sur des tombeaux ! (Haut.) Cher enfant ! le seul bien qui me reste ! Ah ! tu dis vrai, si je pouvais être consolée, c'est en toi, c'est dans tes succès, dans mon juste orgueil maternel, que je retrouverais le courage et l'espérance... Mais vois-tu ? J'ai trop souffert, et le dernier coup qui m'a frappée — il y a trois ans, il me semble que c'était hier, —a ravivé dans mon pauvre cœur tant de tragiques souvenirs !...

RENÉ, les larmes aux yeux.

Ah ! oui, Maurice, mon frère aîné, un héros !...

LA COMTESSE, avec une certaine exaltation.

Un martyr !... mort à Patay, après une incroyable série de privations et de tortures.

RENÉ, *avec un geste de menace et de haine.*

Tué par les Prussiens...

LA COMTESSE

Oui, par les Prussiens, mais aussi par ces hommes sans foi et sans pitié, qui, pour assouvir leur ambition et assurer leur République, prolongèrent cette abominable guerre ! Oui, mon René, Maurice a été une victime de la Révolution, comme ton père, tué à Castelfidardo, comme ton grand-père, brûlé à la Pénissière ; comme ton bisaïeul et ses deux frères, immolés par la Terreur avec leurs sœurs et leurs femmes !... Pardonnons, mon enfant, mais n'oublions pas ! Je ne te prêcherai jamais le ressentiment et la vengeance... au contraire !... Notre malheureuse France ne peut être sauvée que par une réconciliation... dont on nous donne bien peu l'exemple... Oui, union et oubli... pourvu qu'on ne nous force pas d'honorer les auteurs de nos maux... Si tu veux, René, que je ressente dans toute sa plénitude la joie de tes succès, promets-moi, non pas de haïr, mais de demeurer fidèle à ce deuil presque séculaire, à ces souvenirs sacrés, à ces saintes et douloureuses images... Et maintenant voici l'heure de ta classe .. L'excellent M. Morel t'attend... Va, mon enfant ! (*Elle le baise au front.*) à ce soir !...

La rue.

RENÉ, un livre sous le bras. — M. MOREL.

Ils passent devant le monument expiatoire.

RENÉ

Mon ami, je ne sais pourquoi je me sens aujourd'hui plus ému que d'habitude à la vue de ce monument... Il est pourtant bien laid...

M. MOREL

N'importe ! il nous rappelle la mémoire d'un des princes les plus absolument vertueux qui aient jamais existé; d'un JUSTE qui eût donné à la France le bonheur, la liberté, la paix, si son œuvre ne lui avait pas été arrachée des mains par des sophistes et des scélérats, intéressés à changer les réformes pacifiques en révolution sanglante. Ces colonnes et ces cryptes pseudo-égyptiennes vous parlent d'un de ces crimes indélébiles qui deviennent la fatalité d'un peuple et le condamnent à des siècles d'expiations et de désastres. Shakspeare a écrit là-dessus d'admirables vers, que je vous lirai quand vous serez plus fort en anglais.

RENÉ

Ah ! les régicides furent de grands coupables !...

MOREL

Oui, mais presque aussi coupables qu'eux, les hommes

qui avaient rendu inévitable le dénoûment de cette tragédie !...

RENÉ

Et ces hommes, quels sont-ils ? (En ce moment, ils s'arrêtent devant la façade du lycée ; quelques groupes d'élèves attendent à la porte ; René reprend :) Mon ami, ne me direz-vous pas enfin ce qu'a été et ce qu'a fait ce Condorcet, dont le nom a remplacé sur ce fronton le nom de Bonaparte ?...

M. Morel reste silencieux ; en ce moment l'heure sonne, les portes s'ouvrent ; René s'engouffre avec ses camarades dans la cour du lycée.

—

Classe de rhétorique.

LE PROFESSEUR. — RENÉ. — VÉTÉRANS ET NOUVEAUX

Chaleur accablante.

LE PROFESSEUR

Mes amis, je vois avec un chagrin fort modéré que tous les *cancres*, peu intéressés à la distribution des prix, sont partis pour Dieppe, Enghien, Trouville, Luchon ou autres lieux. Il ne me reste plus que mon état-major... tous ou presque tous lauréats en expectative. (Il s'essuie le front.) Mettez que je n'ai rien dit. D'autre part, il fait bien chaud, et vous savez que, pendant la dernière semaine qui suit

les compositions et précède les vacances, il est d'usage immémorial de nous relâcher un peu de nos travaux rectilignes, pour faire de l'école buissonnière à travers les chefs-d'œuvre de notre littérature. Voyons, ne nous endormons pas... Messieurs, les plus beaux vers de la langue française... la première scène d'*Athalie*... René de Kerven, commencez !

René récite de mémoire le commencement de la scène et arrive à ces quatre vers :

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours,
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ?...

LE PROFESSEUR

Très-bien !... à vous, Carpentier !

CARPENTIER

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

LE PROFESSEUR, furieux.

Quelle est cette *charge* de mauvais goût? Vous savez très-bien que Voltaire, adoptant, dès son début, une méthode qu'il suivit jusqu'au bout, a visé, dans ces deux vers, les prêtres catholiques par-dessus la tête des pontifes thébains. Si nous n'étions pas à la fin de l'année, et si vous n'étiez pas un élève à *concours*, je vous donnerais à copier cinq mille fois le verbe : « Je suis un détestable

plaisant. » George Pottier, vous levez la main... Est-ce pour sortir?

POTTIER

Non, monsieur, c'est pour parler.

LE PROFESSEUR

Eh bien! je vous écoute.

POTTIER

Monsieur, vous êtes si bon, qu'on se croit presque votre camarade...

LE PROFESSEUR, souriant.

Vil flatteur!

POTTIER

Je vais donc vous parler à cœur ouvert. (Tirant de sa poche un petit volume grisâtre.) Voici un livre que j'ai trouvé chez notre ami Dauvin, — vous savez! le brave Dauvin, du passage du Havre, la Providence des écoliers qui ont le courage de se séparer de leur *Gradus ad Parnassum* pour avoir le plaisir de goûter les petits pâtés de madame Bourboneux...

LE PROFESSEUR

Eh bien?

POTTIER

Eh bien! je ne défends pas Voltaire; mais enfin, dans ces vers d'*Œdipe*, il observait encore certaines bienséances. Il se laissait deviner, rien de plus. Voici qui est plus explicite : «.. Vingt sectes finirent par se perdre dans la » religion de Jésus. On parvint à composer de leurs dé-

» bris une croyance à laquelle se réunit peu à peu la mas-
» se de ces illuminés. Tous croyaient à un Christ, à un
» Messie envoyé de Dieu pour réparer le genre humain.
» On se disputait sur son nom mortel; mais celui d'un
» prophète qui avait paru en Palestine, sous Tibère, éclip-
» sa tous les autres, et les nouveaux fanatiques se ral-
» lièrent sous l'étendard du fils de Marie... L'esprit de la
» nouvelle secte convenait mieux (que le paganisme) à
» des temps de décadence et de malheur. Ses chefs, mal-
» gré leurs fourberies et leurs vices, étaient des enthou-
» siastes prêts à périr pour leur doctrine... Un grand
» homme, Julien, voulut délivrer le monde de ce fléau.
» Bientôt sa mort brisa la seule digue qui pût encore s'op-
» poser au torrent des superstitions nouvelles comme
» aux inondations des barbares... »

LE PROFESSEUR

Assez! assez !... Quel est le fou, le misérable, qui a écrit ces infamies ?...

POTTIER

Il y en a, comme cela, des centaines de pages...

LE PROFESSEUR

Son nom, son nom, pour qu'on le mette au ban de toute civilisation chrétienne, de toute société raisonnable !..

POTTIER

Monsieur, permettez... Ce nom, je ne voudrais pas le dire tout haut...

LE PROFESSEUR

Eh bien, venez !...

Le rhétoricien s'avance vers la chaire et murmure un nom à l'oreille du professeur ; celui-ci devient rouge comme une pivoine et bredouille quelques mots inintelligibles. — Tableau.

—

Classe de philosophie

LE PROFESSEUR

Messieurs, nous avons épuisé les sujets habituels de notre cours... psychologie, logique, métaphysique, morale. Vous êtes des hommes, et vous allez entrer dans le monde; aujourd'hui, c'est une simple causerie que je voudrais échanger avec vous... Voyons, Rochereau, quelle question vous plairait-il de traiter à l'amiable ?...

ROCHEREAU

Le suicide.

LE PROFESSEUR

Ce n'est pas gai; mais vous avez peut-être raison. Chaque régime apporte avec soi un trait caractéristique, l'épidémie d'un vice ou l'excès d'une vertu. Tant qu'a duré l'orgie du césarisme, j'aurais eu, par exemple, à vous prémunir contre le servilisme, le culte des jouissances matérielles, ou, en d'autres termes, contre la doctrine des Epicuriens. Sous la République, c'est le stoïcisme qui domine, avec toutes ses austérités et toutes ses grandeurs;

mais le stoïcisme peut avoir aussi ses abus. A force de retremper et d'affermir les âmes, de les rendre indifférentes à l'argent, au luxe, à la souffrance, au plaisir, aux vanités et aux ambitions de ce monde, il les dispose à un sacrifice que réprouve la morale du christianisme... il ne dissuade pas du suicide... Or, messieurs, le suicide est un crime... Créature de Dieu, l'homme n'a pas le droit de détruire l'œuvre divine... Le moraliste chrétien assimile le suicide à l'assassinat... Ecoutez Jean-Jacques Rousseau, qui n'est pourtant qu'un déiste...

Le professeur lit à ses élèves la célèbre page qui finit par ces mots : — « Meurs ! tu n'es qu'un méchant ! »

ROCHEREAU

Alors, monsieur, si un homme était miraculeusement rappelé à la vie après une tentative de suicide, vous ne voudriez pas qu'on vous le donnât pour collègue, qu'on l'installât dans votre chaire, qu'on l'offrît à la jeunesse comme modèle, instituteur ou patron?...

LE PROFESSEUR

Je le crois bien! La retraite, le silence, le repentir, l'oubli, voilà ce qui lui conviendrait...

ROCHEREAU

Eh bien! monsieur, voulez-vous me permettre de raconter une histoire?

LE PROFESSEUR

Racontez.

ROCHEREAU

Le 27 mars 1794, arrivait à Bourg-la-Reine un personnage mystérieux qui se donnait pour un domestique dont le maître venait de mourir; mais la finesse de son linge, l'élégance de son portefeuille, un louis d'or qu'il tira de sa poche, un *Horace* relié en maroquin vert, tous ces indices éveillèrent les soupçons du comité révolutionnaire. Il flaira un Girondin, c'est-à-dire un de ces révolutionnaires lettrés, raffinés et aristocratiques qui, après avoir applaudi au 10 août, poussé à la déchéance de Louis XVI, déclaré la guerre à l'Europe, démuselé toutes les hyènes et tous les tigres, furent assez naïfs pour croire qu'ils pourraient rester maîtres des passions furieuses, allumées par leur faconde et envenimées par leur connivence. Provisoirement, ce personnage fut enfermé dans une prison. Le lendemain, lorsqu'on vint l'y chercher, on ne trouva que son cadavre. Il avait fait usage du poison qu'il portait constamment sur lui, et que Cabanis, le fameux athée, avait composé tout exprès pour ses amis les conventionnels, bien sûr que leurs idées, leurs vertus, leurs leçons et leur parti les conduiraient tôt ou tard à opter entre le supplice et le suicide...

LE PROFESSEUR, un peu anxieux.

Attendez!... je crois me souvenir... je ne sais où j'ai lu cette sinistre histoire ou quelque chose d'analogue... (Il hésite.) Rochereau, venez donc en aide à ma vieille mémoire...

Même jeu que dans la classe de rhétorique. L'élève s'approche de la chaire et prononce un nom à voix basse. Le professeur devient pâle comme un cierge funéraire, et balbutie quelques syllabes incompréhensibles.

—

Classe d'histoire.

LE PROFESSEUR

Jeunes gens ! nous voici à notre dernière classe. Le cours est fini. Je suis content de votre travail, de vos succès. Nous sommes presque en vacances. Pendant ces deux heures qu'il nous reste à passer ensemble, j'aimerais à intervertir les rôles. Je vous ai bien souvent interrogés. A votre tour, interrogez-moi, et terminons par une séance d'enseignement mutuel. Mon cher Rabourdin, n'avez-vous rien à me dire ?

RABOURDIN

Pardon, monsieur, je voudrais — la question est délicate — savoir ce qu'il faut décidément penser de l'influence du christianisme au moyen âge ?

LE PROFESSEUR

Rien de plus simple. L'Empire romain était tombé en pourriture, par une foule de causes qui vous ont été suffisamment expliquées. Les invasions des barbares détruisirent le vieux monde pour le régénérer. Dans cette

crise formidable, dans cette transition terrible entre la corruption et la barbarie, la civilisation aurait pu périr ; ce fut le christianisme qui la sauva. Il prit au berceau cette société naissante ; il débrouilla ce chaos, il adoucit ces mœurs rudes et grossières ; il fit peu à peu pénétrer le jour dans ces ténèbres. Il fléchit ces caractères indomptables. Si les chefs-d'œuvre de la littérature antique n'ont pas disparu dans cette nuit sanglante, c'est à lui que nous le devons. Si l'esprit moderne, si le génie des lettres et des arts sont sortis victorieux de cette secousse, s'ils se sont révélés d'abord dans l'architecture, puis dans la poésie, puis dans la peinture, ce sont là les bienfaits de la religion chrétienne. Dante, pour ne vous citer que ce seul nom, a précédé de trois siècles l'époque qu'on appelle la Renaissance, et, quand il a écrit ses poëmes immortels, il y avait déjà sept ou huit cents ans que les merveilles de l'art gothique...

RABOURDIN

Tout le monde n'est pas de votre avis, monsieur le professeur !

LE PROFESSEUR

Hélas ! je le sais... Bien des écrivains ont plaidé la thèse contraire... Ce sont de mauvaises lectures, et, si j'en avais surpris un entre vos mains, j'aurais été forcé de vous punir sévèrement.

RABOURDIN

Et aujourd'hui ?

LE PROFESSEUR

Aujourd'hui... nous ne sommes plus en classe... il y a des licences.

RABOURDIN

Eh bien ! rien que quelques lignes : « Le mépris des » sciences humaines fut un des premiers caractères du » christianisme. Son triomphe fut le signal de l'entière » décadence des sciences et de la philosophie. Dans cette » époque désastreuse, l'ignorance traîna après elle, ici, la » férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la cor- » ruption et la perfidie. Des rêveries théologiques, » des impostures superstitieuses, furent le seul génie des » hommes, l'intolérance religieuse leur seule morale ; » grâce à l'ignorance des prêtres, on vit disparaître ce » qu'on aurait pu espérer de la lecture des livres latins... »

LE PROFESSEUR

Oh ! c'est trop fort ! quels mensonges ! Et quel charabias !

RABOURDIN, continuant.

« Montrons les pontifes de l'Eglise romaine subjuguant » l'ignorante crédulité par des actes grossièrement for- » gés ; ayant dans tous les Etats une armée de moines » toujours prêts à exalter par leurs impostures les ter- » reurs superstitieuses ; ordonnant, au nom de Dieu, la » trahison et le parjure, l'assassinat et le parricide. La » morale, enseignée par les prêtres seuls, créait une foule » de devoirs purement religieux, de péchés imaginaires.

» On comprenait avec soin, parmi ces péchés, depuis les
» faiblesses les plus innocentes de l'amour jusqu'aux excès
» de la débauche la plus crapuleuse. C'était une des bran-
» ches les plus productives du commerce sacerdotal,
» spéculant sur l'ignorance. On imagina jusqu'à un enfer
» d'une durée limitée, que les prêtres avaient le pouvoir
» d'abréger... Ils vendaient des arpents dans le ciel pour
» un nombre égal d'arpents terrestres... »

LE PROFESSEUR, *exaspéré.*

En voilà assez ! en voilà trop ! c'est hideux !... Jamais la mauvaise foi et l'impiété ne se sont produites sous des formes plus abominables... Le malheureux qui a écrit cette odieuse page doit être relégué au-dessous de ceux-là mêmes que notre illustre maître, M. Guizot, a appelés les malfaiteurs de l'intelligence. Dites-moi son nom, pour que je lui inflige mon mépris et ma haine ; après quoi, je me hâterai de l'oublier !

RABOURDIN

Vous ne l'oublierez pas, monsieur, car vous le revoyez tous les jours, matin et soir...

LE PROFESSEUR

Que signifie ?...

Rabourdin, même jeu que dans les classes de rhétorique et de philosophie. Rabourdin dit tout bas un nom au professeur, qui devient vert comme un collet d'académicien, et bégaie quelques paroles inextricables [1].

1. Nous serons moins discrets que les élèves Pottier, Ro-

Un mois après ; 3e, 4e ou 5e anniversaire du 4 septembre 1870. Une insurrection victorieuse ; seconde édition de la Commune, revue et augmentée. Rassemblement au bout de la rue Joubert, devant le lycée Condorcet ; écharpes rouges. Vallès, Félix Pyat, Razoua, Vermersch, et autres communards de l'avenir ; ouvriers maçons et peintres en bâtiments.

VERMERSCH

Qui est-ce qui m'a f...ichu un nom comme celui là, l'an 83 de la République ? Un marquis, un aristocrate, un révolutionnaire à manchettes, une poule mouillée qui n'a pas même eu le courage de voter carrément la mort de Capet !.. F...lanquez-moi à bas ce dernier vestige de l'infâme réaction, et mettez à la place : LYCÉE ROBESPIERRE !

UN BOURGEOIS TREMBLEUR, caché dans la foule.

En attendant pire !

RENÉ DE KERVEN

Ou mieux !

chereau et Rabourdin. Ces phrases hideuses sont textuellement extraites de l'*Esquisse des progrès de l'Esprit humain*, qui passe pour le chef-d'œuvre du marquis de Condorcet. J'ai eu le courage de lire cet ouvrage odieux et insensé. Comme talent, c'est inférieur aux chapitres les plus ennuyeux de l'abbé Raynal. Comme mauvaise foi, ignorance volontaire, mensonge systématique, gageure contre la vérité, l'histoire et le bon sens, c'est inouï, incroyable ! MM. Michelet, Quinet, Taine, Renan, Ernest Havet, Edmond About sont des pères de l'Eglise, si on les compare à ce prodige d'impiété, de rage et d'athéisme.

Ah ! que la République cesse de traiter de Bas-Empire le régime qu'elle a renversé et remplacé ! le Bas-Empire, la décadence archi-byzantine, c'est le temps où on *éreinte*, un mois durant, M. Jules Simon pour avoir manqué de respect à la mémoire anacréontique de M. Auber, et où pas une voix ne s'élève contre cette monstruosité : le meilleur collége de Paris, le collége où ont brillé les noms des Falloux, des Broglie, des Fezensac, des La Ferronnays, des Turenne, des Ganay, des Rougé, des La Roche-Aymon, des La Rochefoucauld, des Duchâtel, placé sous l'invocation, sous le patronage du marquis renégat, quasi-régicide, athée, auteur du livre dont je viens de citer des fragments, et dérobé par le suicide aux conséquences logiques de ses doctrines !

XV

LES PRÉFETS

DE LA RÉPUBLIQUE[1]

Septembre 1872.

S'il ne s'agissait que de donner notre avis sur ce petit livre, la tâche serait agréable et facile. Il est évident que l'auteur a beaucoup d'esprit, et du meilleur. Homme de bonne compagnie, il sait s'arrêter au point où la personnalité deviendrait blessante, où le croquis, lestement et finement enlevé, se changerait en caricature, ou l'égratignure qui fait sourire ressemblerait à la plaie qui fait crier. Forcé par le choix de son sujet d'être épigrammatique, il fustige plutôt qu'il ne flagelle; il possède l'aiguillon de l'abeille plutôt que le dard de la guêpe. Les épines dont il tresse ses quatre-vingt-neuf couronnes préfectorales

1. Par M. Fernand de Rodays.

sont empruntées à des rosiers plutôt qu'à des houx. Vous ne trouverez pas un grain de poivre de Cayenne dans sa provision de sel, pas une goutte de fiel dans son bocal de verjus. Il se sert, en guise de gourdin, de la plus légère et de la plus élégante des gaules, et ce n'est pas ma faute si ce dernier mot prête à un double sens, que l'esprit gaulois ne récuserait pas. Son fleuret, démoucheté quelquefois, n'est jamais empoisonné. Peut-être, parmi tous ces préfets si finement esquissés et *croqués*, en est-il deux ou trois qui, rencontrant çà et là quelques allusions à leurs jolis péchés de jeunesse, murmureront bien bas ; « Que dira ma femme ? » Les femmes ne diront rien ; presque aussi spirituelles que M. Fernand de Rodays, elles pardonneront à leurs maris d'avoir un passé pourvu qu'ils aient un avenir ; elles comprendront que, pour être, en 1872, préfet de la République, il faut avoir beaucoup oublié, et que, quand on se souvient si peu de ses opinions, on doit se souvenir encore moins de ses amours.

Voilà donc qui est réglé et hors de cause ; le talent de l'écrivain et le mérite du livre. Maintenant, si vous me demandez quelle impression m'a laissée cette lecture, je serai plus embarrassé. L'impression est bizarre, complexe, paradoxale, contradictoire. Le livre amuse, et il attriste ; il rassure, et il effraie. On commence par s'étonner et se réjouir qu'après tant de révolutions, tant de catastrophes, tant d'hécatombes administratives et politiques, il nous reste encore un si grand nombre d'hommes distingués qui

se résignent à s'occuper de nos affaires. Puis on réfléchit, on regarde autour de soi, et on songe avec chagrin que ces antécédents honorables, ces origines aristocratiques et monarchiques, ces dons de la naissance et de la fortune, ces qualités d'intelligence et de cœur, sont autant de perdu sous un régime comparable aux maladies chroniques qui neutralisent ou enveniment les aliments les plus sains, au milieu d'institutions insensées qui placent la bonne volonté d'un fonctionnaire entre les défaillances du gouvernement et les produits du suffrage universel. On a envie de s'écrier: « Mais c'est magnifique ! Des noms qui remontent aux croisades ! Une succursale du faubourg Saint-Germain ! Des Montesquiou, des Villeneuve, des Flavigny, des Séguier, des Bardonnet, des Malartic ! D'autres qui se rattachent aux plus purs souvenirs de la Restauration ! Des hommes qui se sont brillamment posés au barreau, à la tribune, dans la politique, dans la presse ! Que de gages de sécurité ! » — Hélas ! on se ravise, et on reconnaît que ces parchemins, ces blasons, ces affinités royalistes, ces états de service, ces gentilshommes de haut parage mêlés à ces secrétaires d'avocats républicains, ces épaves de deux ou trois naufrages confondues avec ces créatures de deux ou trois insurrections, ces promiscuités de l'armoirie et de la basoche, ces écussons estampillés par la griffe du 4 septembre, ne nous offrent qu'un désordre de plus, une image du chaos, une variante, entre mille, de l'anarchie sociale, intellectuelle, morale, qui partage les

préfets, comme nous tous, en deux grandes catégories; les mauvais, qui ônt toute licence pour faire beaucoup de mal; les bons, qui ne peuvent faire aucun bien.

Là est le vrai sens de ce piquant ouvrage, où les lecteurs frivoles n'ont sans doute cherché qu'un amusement de cinq minutes, répété quatre-vingt-neuf fois ; les *conquêtes des 89,* dont un bon tiers, tout au moins, ne s'attendaient guère, il y trois ans, à trôner aujourd'hui dans ces hôtels de préfecture, transformés en palais par le faux luxe de l'Empire ! C'est par là que le livre de M. Fernand de Rodays, malgré sa légèreté d'allures, mérite de prendre place parmi les documents destinés à l'histoire de notre malheureuse époque. Les traits qu'il lance ne sont que malins ; les questions qu'il soulève sont sérieuses ; tâchons d'en effleurer quelques-unes, et ne soyons ennuyeux que le moins possible. A propos de cette curieuse galerie des *Préfets de la République*, ce serait abuser de la loi des contrastes.

Je n'ai jamais fait de statistique préfectorale, et je n'ignore pas d'ailleurs tout ce qu'il y a de désobligeant dans les comparaisons personnelles. Pourtant, d'après le peu que je connais ou que j'ai connu, j'offrirais de parier que la *moyenne* actuelle de nos préfets, même après avoir servi de pelote aux épingles d'or de M. de Rodays, reste encore supérieure aux préfets de Louis-Philippe ou de l'Empire. Qui ne préfèrerait, par exemple, M. de Villeneuve à M. Gavini, M. de Champvans à M. Pougeard-Dulimbert,

M. Delcussot à M. Bohat? Les deux fonctionnaires à *poigne* qui frappèrent d'interdit officiel nos admirables évêques d'Orléans et de Poitiers, étaient-ils dignes de brosser l'habit de M. Albert Gigot et de M. Léon Lavedan, si spirituel, si aimable, *correspondant* à tout ce qu'il y a, en ce monde, de bon, d'élevé, de généreux et de sympathique? Ainsi de suite. Non, ce n'est pas là que le bât républicain nous blesse. D'autre part, si tout n'est pas blanc ou même tricolore dans la liste que j'ai sous les yeux, si *barricade* y rime à *croisade*, si les protégés de MM. Gambetta et Jules Ferry y coudoient les petits-fils des gentilshommes de la Chambre, si les Cantonnet et les Camescasse y figurent à côté des Crisenoy et des Vaufreland, soyez bien sûrs que cette écarlate n'est pas bon teint, et ne demanderait qu'à tourner au rose tendre. Il suffirait d'une invitation du châtelain du voisinage, d'un sourire de la châtelaine, d'un bal dont Célimène ferait les honneurs à Brutus, pour fléchir ces inflexibles, dompter ces indomptables, remplir de crème à la Chantilly ces écuelles de brouet noir, persuader à ces démocrates que l'aristocratie n'est pas si méchante qu'elle en a l'air, et que la société polie ne mérite pas tous les anathèmes des clubs. Cantonnet préfet, ce n'est plus Cantonnet tout court, et quelques idées d'ordre, d'autorité, de discipline, viennent nécessairement se superposer aux couches primitives de sédition et de révolte universelle. L'ambition sortie donne d'autres conseils que l'ambition rentrée; le contact des hommes et

des affaires nous apprend que, pour diriger les unes et gouverner les autres, il faut accepter les vieilles traditions, employer les vieux moyens et revenir aux vieux programmes. Peu à peu la farine administrative fait tomber le levain révolutionnaire, et le tout finit par être d'assez bonne pâte.

A part quelques exceptions monstrueuses, à la Duportal, qu'il sied de reléguer parmi les *fauves*, l'acclimatation préfectorale suivra toujours les mêmes phases. On est le courtisan de la foule ; on étale, pour lui complaire, les doctrines les plus subversives ; on lui prouve aisément que tout ira mal tant que la société ne sera pas transformée de fond en comble. La foule reconnaissante traduit vos arguments en émeute ; l'émeute s'aiguise en révolution ; la révolution fait de vous un personnage. Aussitôt les choses changent d'aspect ; vous comprenez que, pour rester ce que vous êtes et ne pas redevenir ce que vous étiez, vous voilà obligé de vous appuyer sur tout ce que vouliez démolir et de réprimer tout ce que vous prétendiez démuseler. L'histoire est bien simple ; les multitudes s'y trompent constamment, et c'est heureux, non seulement pour nous, mais pour elles ; car si les hommes qu'elles tirent du néant pour en faire les mandataires de leurs griefs, les exécuteurs de leurs volontés, les symboles de leurs espérances, essayaient de leur donner ce qu'ils leur promettent, elles souffriraient, en quelques années, plus qu'elles ne souffrent depuis des siècles.

Maintenant, si vous me demandez à quoi tend ce discours, voici ma réponse : Je suis tout à fait de l'avis de ceux qui voient dans la nomenclature des préfets de la République, si spirituellement dessinés par M. Fernand de Rodays, un document affligeant, un reflet de notre désarroi politique, une preuve de plus du déplorable état de notre pays. Seulement j'arrive à la même conclusion par un chemin différent. Si je me sens inquiet et humilié en lisant ce volume, en consultant cette table, ce n'est pas que la majorité de nos préfets soit humiliante ou inquiétante ; c'est, au contraire, parce que, étant presque bonne, meilleure qu'en 1846 ou en 1860, elle se débat misérablement contre un obstacle invincible, contre un mal incurable. Cet obstacle, ce mal, vous l'avez déjà nommé : c'est le suffrage universel ; il place la plupart des préfets dans la douloureuse alternative, ou de se courber sous le joug de la démagogie triomphante, ou de soutenir une lutte inégale contre ceux qu'ils devraient avoir pour auxiliaires et pour alliés dans l'intérêt du pays.

Certes, MM. Thiers, Victor Lefranc, Calmon, Barthélemy Saint-Hilaire et consorts, ne sont pas des prodiges de fermeté et de bon vouloir. Grâce à leur désastreux système de bascule, ils favorisent l'anarchie jusque dans leurs efforts apparents pour en triompher. Ils accordent à la droite des semblants, à la gauche des réalités ; ils ne font des avances aux conservateurs que pour faire des concessions aux révolutionnaires. L'histoire leur deman-

dera un compte sévère de toutes les garanties qu'ils affaiblissent, de tous les dangers qu'ils aggravent. Mais enfin, par cela même qu'ils nous gouvernent ou ont l'air de nous gouverner, par cela même qu'ils ont des partis sérieux à ménager, des influences considérables à subir, une Assemblée quasi-monarchique à traiter par les à peu près, les dérivatifs et les émollients, par cela même qu'ils savent comment on fait croire à un fantôme d'autorité et à quelles conditions s'obtient un simulacre de gouvernement, ils nomment ou ont nommé des fonctionnaires possibles, présentables, rassurants, polis, cultivés, prêts à protéger la chaumière sans persécuter le château, à seconder la petite propriété sans molester la grande, à réconcilier tant bien que mal le consommateur et le producteur ; capables, en un mot, de personnifier une sorte d'alliance provisoire entre l'ordre et la République.

Le suffrage universel n'y met pas tant de façons. Fort de son omnipotence, justement fier de sa supériorité numérique, n'ayant plus pour objectif la paix ou la dictature, il s'abandonne librement à ses nobles instincts. Au lieu du grand propriétaire, il nomme l'ivrogne ; au lieu du bienfaiteur de la commune ou du canton, l'avocat sans causes ; au lieu du travailleur, le fainéant ; au lieu du père de famille, le pilier de café ou de cabaret ; au lieu du lettré qui honore son pays, l'intrus qui est obligé de se dépayser pour jouir des bénéfices de l'inconnu ; au lieu de l'industriel qui répand autour de lui le mouvement et la vie,

l'agitateur de bas étage, qui prêche la révolte et la grève. Ses élus, rendons-leur cette justice, ne négligent rien pour se montrer dignes de lui. Alors commence l'orgie départementale des majorités tyranniques, des minorités opprimées au nom de la liberté.

S'il y a eu dans le département une élection honorable et inattaquable, on la casse pour s'amuser, pour le plaisir! Un cuisinier, nommé dans la ville natale d'un de nos plus brillants publicistes, sert à ses collègues ahuris d'immenses salmis de charabias et de solécismes. La religion est traitée comme la grammaire, le bon sens comme la syntaxe, la pudeur publique comme la langue française. Des échappés de l'émeute du 4 avril, acquittés par le conseil de guerre, sacrés par des complices clandestins de Jules Vallès et de Delescluze, écrasent de leur souveraineté sanguinolente tout essai de résistance. Vils esclaves de la populace, ils se rattrapent de leurs courbettes et de leurs bassesses sur quiconque représente les idées d'honnêteté et de justice. Plus loin, un des héros de ces saturnales meurt comme il a vécu, en athée et en *solidaire*. Il veut que ses armes parlantes, — une gourde et une pipe, — figurent à son enterrement. Ces funérailles, purement ou impurement *civiles*, deviennent une cérémonie politique, une manifestation semi-officielle. Huit mille affiliés les embellissent de leur présence, et on dirait qu'elles font partie essentielle de la session du conseil général dont le défunt fut un des plus beaux orne-

ments. On étouffe les voix éloquentes et indignées de ceux de ses collègues qui protestent contre cet opprobre et ce scandale. Si la maladie grave d'un chef de division ou de bureau retarde de deux ou trois jours l'expédition du budget préfectoral, quelle aubaine! Les affaires du pays, allons donc! Il s'agit bien de cela! C'était bon pour les conseils monarchiques! Saisir ce prétexte pour taquiner le préfet, pour l'injurier, pour le compromettre auprès du ministre, voilà l'important. O honte! ô folie! Paroxysme de la bêtise et de la méchanceté humaines! Spectacles où se combinent l'odieux, le hideux et le grotesque!

Tel est, dans les plus belles provinces de notre France, le carnaval d'août et de septembre, l'entr'acte parlementaire, joué par les doublures de Paillasse, de Pierrot et d'Arlequin, et destiné, messieurs les législateurs, à vous faire toucher au doigt ce que seront bientôt, si vous n'y mettez bon ordre, la vraie pièce, l'acte véritable, le parlement des premiers rôles!

Encore une fois, que voulez-vous que fasse, au milieu de ce sinistre gâchis, le meilleur des préfets? Aurait-il le génie de Pitt, la finesse de Talleyrand, l'astuce de Machiavel, le cœur de Fénelon, l'éloquence de Bossuet, la vaillance de Lamoricière, il est paralysé, annihilé, atrophié. La légalité le tue, comme elle en a tué bien d'autres.

Donc, le livre de M. Fernand de Rodays, si piquant et si malin qu'il soit, est bien plus concluant contre le

suffrage universel que contre la plus maltraitée et la moins intéressante des victimes du très-spirituel écrivain.

Et moi, n'ai-je pas été bien lourd au moment où l'auteur des *Préfets de la République* me donnait l'exemple contraire et observait si heureusement le précepte de Voltaire: « Glissez, mortels, n'appuyez pas! » Le meilleur moyen de vous dédommager de mes digressions pédantes, c'est de relire ces jolis portraits. La plupart sont fort réussis; quelques-uns sont de petits-chefs d'œuvre, notamment M. Paul Cambon, M. Charles Tassin, M. Jules Philippe, M. le baron Cottu... Voilà un nom qui me rappelle un souvenir.

« M. le baron Cottu, nous dit M. E. Fernand de Ro-
» days, a réussi dans l'Aveyron et réussira à Limoges;
» mais il a pour cela grand besoin d'étudier. Il connaît
» mieux l'âge des actrices de son temps que les
» questions administratives d'aujourd'hui. C'est de lui
» qu'Augustine Brohan disait à un ami commun:

« — Comme tout passe!... Voilà ce pauvre Cottu pré-
» fet... un homme qui avait tant d'esprit!... »

Puisque nous voici en présence de la servante de Molière et dans la patrie de M. de Pourceaugnac, j'oserai, ne fût-ce que pour nous distraire un peu de nos sombres présages, raconter mon anecdote. En 1830, quelques mois avant la révolution de juillet, le baron Cottu, père du préfet actuel de la Haute-Vienne, fit beaucoup parler

de lui à l'aide de brochures ultra-royalistes, où il engageait Charles X et M. de Polignac à ne pas reculer d'une semelle et à redoubler d'énergie. Vers la même époque, Paul de Kock publiait ou venait de publier celui de ses romans dont le titre est resté le plus célèbre, titre appliqué par l'auteur de *Sganarelle* aux maris des femmes qui ne sont pas *de foyer*. Or, il y avait alors, dans une grande ville de province, un antique marquis, un peu fou, un peu sourd, et excessivement désagréable. Il avait la manie de se remarier chaque fois qu'il était veuf, et de multiplier ses chances de veuvage en traitant successivement toutes ses femmes comme si elles avaient été des femelles de Caïn ou des guenons du pays de Noé.

La dernière tint bon ; elle comprit que c'était affaire de temps et de patience. Elle avait vingt ans, lui soixante-dix, et elle était charmante !

Un soir au bal, elle dit naïvement à un de ses nombreux attentifs : « Je voudrais bien lire le... dernier roman de Paul de Kock ! » Son mari n'était pas loin ; il est facile, surtout à un sourd, de confondre deux mots qui se ressemblent. Il s'écria d'une voix de Stentor : « Cottu ! oui, lisez M. Cottu !... Il n'y a que M. Cottu qui ait raison ! » Si l'on en rit, ai-je besoin de vous le dire ? Sans le choléra, *l'oïdium*, l'invasion et le 4 Septembre, je crois qu'on en rirait encore.

Hélas ! le marquis est mort, le baron Cottu est mort ; Paul de Kock est mort ; Augustine Brohan est retirée

du théâtre. Comme tout passe!... Oui, tout passe, et quand je songe à tout ce qui a passé depuis le 29 juillet 1830, je suis tenté de dire, cette fois sans équivoque: — « M. Cottu avait bien raison! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

